



LA LESSIVE DANS L'OUED GABÈS (page 220).

SUR LES CONFINS DE LA TRIPOLITAINE DE LA MÉDITERRANÉE A GHADAMES

PAR M. LÉON PERVINQUIÈRE

I. — La délimitation de frontière entre la Tunisie et la Tripolitaine; les commissions. — Départ de Gabès. — Ksar Medenine. — Aspect de la Djeffara. — Le pays des ksour. — Valeur économique du Sud tunisien. — Foum Tatahouine. — Dehibat.



POSE DE LA PREMIÈRE BORNE. LE COMMANDANT DONAU S'ENTRETIENANT AVEC LE KAÏMAKAM DE NALOUT. — CLICHÉ LECOCQ.

GHADAMES! Quelle fascination ce nom a exercée sur tous ceux qui ont vécu dans le Sud de l'Algérie et de la Tunisie! Moi-même, dans mes précédents voyages, j'avais senti quelque chose de cette attirance en écoutant les récits de mes chameliers autour du feu de camp ou en causant avec les officiers des Affaires indigènes, après une journée passée à chatouiller de mon marteau l'épiderme des pays désolés qu'ils administrent. Siegfried, s'élançant pour délivrer la Walkyrie endormie sur son rocher, au milieu d'un cercle de feu, n'avait pas au cœur un désir plus ardent que ces hommes jeunes et audacieux, brûlant de l'espoir d'éveiller à la civilisation cette antique cité, endormie au sein des plaines calcinées et des sables incandescents qui en défendent l'approche. Dame Administration veillait, duègne austère, et il était interdit de dépasser l'oued Djeneien, de peur de complications diplomatiques avec la Turquie. C'est moi qui devais réaliser le rêve. Un samedi de février 1911, sur le coup de midi, j'appris que j'étais mis pour deux mois à la disposition du ministère des Affaires étrangères, et qu'il fallait partir le lendemain soir. *Allah akbar!* Le surlendemain, je débarquais à Tunis où j'apprenais le but précis de ma mission.

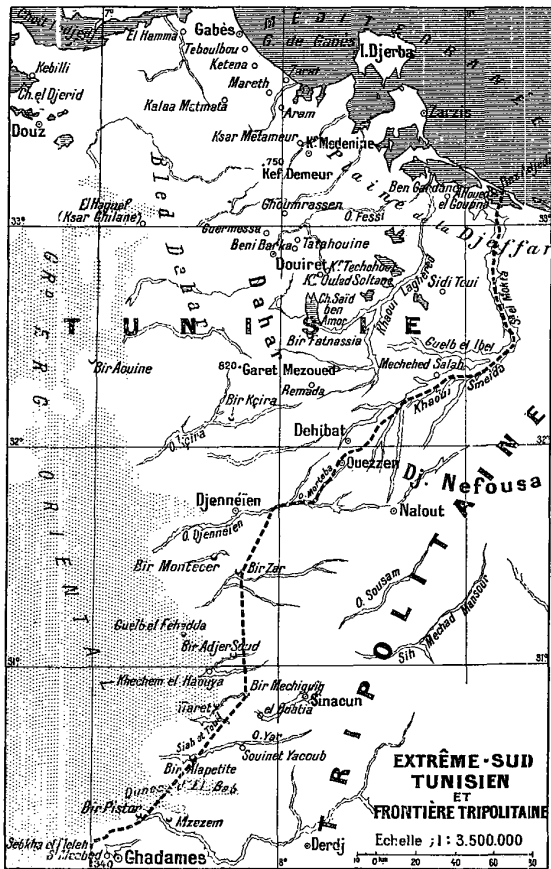
Par un de ces phénomènes de mirage, si communs en ces pays, les immenses solitudes du Sud tunisien apparaissaient à certains comme un Eldorado, dont le sol était pavé de nitrates, de même que la chaîne de Gafsa est bourrée de phosphates. Toutefois, comme personne n'y était allé voir, il y avait des sceptiques. A vrai dire, une grande mission commerciale avait été organisée, mais elle avait dû se disloquer après des péripéties diverses et son chef mourait du typhus à Dehibat, la veille du jour où j'y arrivais.

Dans ces conditions, M. Alapetite, Résident général de France en Tunisie, jugea opportun d'adjoindre un géologue à la mission de délimitation de frontière entre la Tunisie et la Tripolitaine, ainsi que le lui proposait le colonel Foucher, alors chef du Service des Affaires indigènes. Qu'il me soit permis de leur

adresser ici mes remerciements les plus respectueux pour l'honneur qu'ils m'ont fait en me confiant cette mission. Si je n'ai pas rapporté de nitrates dans mes cantines, j'ai, du moins, recueilli un ensemble d'observations géologiques et géographiques et pris un bon nombre de photographies, qui ont déjà cet intérêt d'être les premières faites à Ghadames. Laissant de côté tout ce qui aurait un caractère technique, je me propose de décrire très simplement l'aspect des confins de la Tunisie et de la Tripolitaine; mais, tout d'abord, il me paraît utile de dire quelques mots de la mission de délimitation.

Jusqu'à l'année dernière, la frontière entre la Tunisie et la Tripolitaine était restée imprécise. Une tentative avait été faite, en 1893, pour délimiter cette frontière, mais elle avait échoué devant les prétentions des Turcs, qui réclamaient tout le territoire situé à l'est d'une ligne joignant la petite oasis de Remada à la mer des Biban. Les incursions des tribus tripolitaines continuèrent de plus belle; les Ouerghamma poursuivaient leurs agresseurs tripolitains jusque sur leur propre domaine. C'étaient sans cesse des contestations pour des terrains de culture ou de pâturage, et fréquemment les querelles dégénéraient en bataille. Les choses s'envenimèrent en 1907 et 1908, à tel point que nos cavaliers du makhzen échangèrent plusieurs fois des coups de fusil avec des réguliers turcs. En 1910, on en était à l'état aigu, si bien que le commandant Donau et le lieutenant Sajous, effectuant une reconnaissance sur notre piste de Dehibat à Djenneien, furent accueillis, en face d'Ouezzen, par un feu rapide des soldats turcs commandés par un officier.

Cette fois, la Porte ne pouvait éluder notre demande de délimitation de frontière, maintes fois présentée par le Quai d'Orsay. Un accord fut signé pour régler le différend, en suite de quoi une double commission se réunit à Tripoli au mois d'avril 1910. La commission française — ou plutôt tunisienne, la Turquie n'ayant jamais reconnu le traité du Bardo — comprenait M. des Portes de la Fosse, délégué à la résidence générale à Tunis, le commandant Le Bœuf, le capitaine



CARTE DE LA FRONTIÈRE TRIPOLITAINE.

Meullé-Desjardins; l'officier interprète Michal et deux chefs indigènes leur étaient adjoints. Après deux mois de laborieux pourparlers, auxquels le commandant Le Bœuf prit une part spécialement active, une convention fut signée (19 mai 1910), fixant, en principe, le tracé de la frontière. Celle-ci part de la Méditerranée au Ras Adjedir, remonte deux larges dépressions, connues sous les noms de Mokta et de Khaoui Smeïda, atteint le Touil Dehibat, gigantesque borne naturelle qui se voit à plus de 50 kilomètres, passe entre Dehibat et Ouezzen, oblique vers les deux puits de Zar, dont l'un est en Tripolitaine et l'autre en Tunisie, puis se dirige vers le puits de Mechiguig ou d'Imchiguig, qui reste en Tripolitaine. A partir de ce puits, la frontière adopte une ligne équidistante entre les pistes de Djenneien à Ghadames et de Nalout à Ghadames, elle contourne la Sebkhia el-Melah et vient finir à 15 kilomètres au Sud de Ghadames, qui demeure acquise à la Tripolitaine.

Il s'agit ensuite de reconnaître sur le terrain cette frontière tracée sur le papier (sur des cartes plus ou moins exactes) et de la jalonner par une ligne de bornes, après avoir interprété d'après nature le texte de la convention, quand le besoin s'en faisait sentir. Ce fut l'œuvre d'une deuxième commission, placée sous la direction du commandant Donau et comprenant le capitaine Meullé-Desjardins et le lieutenant Lecocq; l'officier interprète Michal remplissait le même rôle qu'à Tripoli.

Attaché depuis de longues années au Service des Affaires indigènes, le commandant Donau est sans doute l'homme qui connaît le mieux le Sud

Tunisien; nul n'était plus qualifié pour diriger la mission française. De taille moyenne, la figure creusée par des séjours prolongés dans le Sud, les yeux bleus, voilés par le reflet d'un lorgnon à poste fixe sur le nez, la barbe courte, cet officier supérieur est le type du vrai *blédard*, qui s'est adapté au pays, au *bled*, et sur lequel les petits ennuis de la vie de campagne n'ont pas de prise; il en a vu bien d'autres! La nuit qui a



DOUIRET. UN VILLAGE DE TROGLODYTES. SUR LE PITON : RUINES DU KSAR. AU 1^{er} PLAN : KOUBBA ET CIMETIÈRE (page 224).

précédé notre départ de Ghadames a été marquée par un coup de vent terrible, qui a arraché nombre de tentes, dont celle du commandant; quand je sortis de la mienne, qui avait heureusement résisté, le camp présentait un aspect insolite : le commandant dans son lit, dehors, lisait le *Temps*! Il s'était dit que puisqu'on devait décamper une heure ou deux plus tard, ce n'était vraiment pas la peine de faire remonter sa tente. Au surplus, le commandant Donau n'est pas seulement un officier de grande valeur, c'est aussi un savant : passionné pour l'archéologie, il a fait faire à cette science des progrès marquants; j'en citerai un seul exemple : c'est grâce à lui que nous connaissons le cadastre dressé par la III^e légion au début de notre ère. Près de lui, j'étais assuré de trouver l'accueil le plus gracieux : n'étais-je pas un peu un confrère qui s'occupe seulement de pierres plus vieilles?

Le capitaine Meullé-Desjardins était non moins désigné pour faire partie de la mission; comme chef de brigade topographique, il avait dirigé les levés des dernières cartes de Tunisie, cartes dont on chercherait vainement l'équivalent en France. Nature profondément différente de celle du commandant, il apportait le stimulant aux activités atténuées; son amour de la perfection le poussait à la rechercher en tout, même dans la soupe et dans le café. Avec la plus grande obligeance, il a mis à ma disposition ses documents topographiques, ce qui a notablement facilité mon travail.

Le lieutenant Lecocq appartenait encore à un autre type; son ardeur juvénile avait besoin de se dépenser et, ma foi, les jours où elle n'avait pas trouvé un aliment suffisant, l'air vibré aux accents de sa voix. Quand on est aux Affaires indigènes, il faut avoir de l'allant! Dessinateur à ses heures et photographe, il m'a aimablement communiqué deux ou trois des photographies qui illustrent cet article.

L'interprète Michal est le plus joyeux compagnon de voyage qui se puisse rêver; il rit toujours. Ce grand garçon, solidement charpenté, respire la joie de vivre. Connaissant à fond la langue arabe, il m'a été d'une aide précieuse à Ghadames, en interrogeant adroitement les indigènes.

A la mission était attaché le lieutenant Descrouez, qui assumait la double fonction de chef du goum et, chose plus redoutable, de maîtresse de maison; il s'en tirait à merveille. C'était d'ailleurs un charmant compère, très doux et ne demandant qu'à être agréable aux autres.

Outre une centaine de goumiers à mehari, qui escortaient les convois, faisaient la poste, etc., l'escorte

comprenait 55 tirailleurs et 8 spahis sous le commandement du capitaine Calmon et du lieutenant Kaiser (*es sultan!*), qui furent non moins aimables à mon égard.

En avant de la mission marchaient le capitaine Boué, les lieutenants Lamotte d'Incamps et Vaudein, auxquels incombaient la tâche de lever un ruban de terrain de 10 kilomètres de largeur, à cheval sur la frontière présumée; malgré la rapidité du travail, ils s'en tirèrent tout à leur honneur. Souhaitons que leur travail soit continué! Leur rôle était difficile et c'est eux qui faillirent porter le poids des graves accidents dont il sera question plus loin. J'ai également des obligations au capitaine Boué pour une curieuse photographie qu'on verra par la suite:

A côté de cette commission de bornage fonctionnait la commission des titres, composée du capitaine Delom (aujourd'hui commandant), de MM. Bossoutrot, de Chavigny et Pillet. La convention de Tripoli avait pris en considération la propriété collective pour définir la frontière: suivant qu'une tribu payait l'impôt en Tunisie ou en Tripolitaine, son territoire était attribué à l'un ou à l'autre pays. Il se pouvait que des Tripolitains eussent, à titre privé, des droits de propriété sur des terrains désormais placés en Tunisie; ils n'en étaient pas dépossédés pour cela, à la condition d'établir leurs droits. La commission des titres eut ainsi à examiner la valeur de centaines de titres, dont beaucoup étaient plus que suspects. On vit se reproduire les mêmes faits qu'en 1893, où la commission de Zouara avait été submergée sous un flot de parchemins, plus ou moins maquillés. Les Turcs avaient, entre autres, présenté un titre de propriété revêtu du cachet du bey de Tunis; en examinant l'acte par transparence, on constata que le texte avait été gratté et modifié. Dans ces conditions ce n'était pas une petite affaire que de mettre à jour la vérité. C'est chose faite désormais.

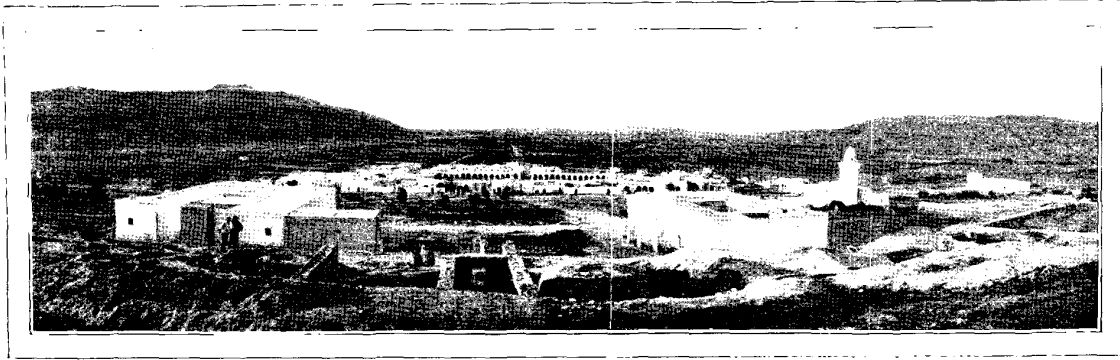
La commission ottomane comprenait le colonel Néchat bey, le major Djémil bey et le capitaine Suleïman Chefket bey. D'allure un peu lourde, le colonel Néchat bey est un officier intelligent et de grande valeur; c'est lui qui est actuellement l'âme de la résistance et qui, avec 7 000 ou 8 000 réguliers, tient tête aux 80 000 Italiens. Malheureusement il parle fort mal le français et guère mieux l'arabe, ce qui rendait la conversation difficile. Djémil bey, au contraire, connaît fort bien notre langue; il a été attaché d'ambassade à Saint-Pétersbourg et à Téhéran et s'exprime avec facilité; aussi était-ce lui qui menait la discussion. Grand, très blond, la figure joviale, il était très fort sur le champagne et ne redoutait même pas l'absinthe (il est vrai que le vert est la couleur du Prophète). Suleïman Chefket bey est de plus petite taille; figure intelligente, il possède de réelles qualités militaires; c'était le seul qui sût tirer parti d'une carte. L'escorte turque comprenait un demi-escadron (à pied, parce qu'il était trop difficile de faire boire les chevaux), sous le commandement d'un capitaine très pimpant. Il devait y avoir un médecin; comme aucun n'était disponible, on l'avait remplacé par un vétérinaire. Tels furent les auteurs de la délimitation tuniso-tripolitaine.

Grâce au chemin de fer et à l'automobile, il ne faut plus longtemps pour aller de Tunis à Gabès. Combien il serait agréable de passer une journée à flâner dans l'oasis! mais le temps presse et je dois me borner à jeter un coup d'œil sur l'oued où des femmes, des juives surtout, sont en train de laver des étoffes aux couleurs voyantes, qui ne paraissent cependant pas criardes sous ce grand soleil.

Au sortir de Gabès, la route s'élève sur de petites collines qui permettent d'embrasser d'un coup d'œil toute la palmeraie. Quel contraste entre cette végétation luxuriante et le sol qui nous entoure: de jeunes plantations d'oliviers s'efforcent de triompher de la sécheresse; leur feuillage argenté se détache à peine sur le sol. Teboulbou, Ketena, Mareth défilent successivement, petites oasis verdoyantes où l'œil se repose du gris trop général. Puis c'est Aram avec ses curieuses koubbas, tombeaux des marabouts dont les Mehabel se disent les descendants. Le pays demeure mamelonné, mais rien ne sollicite spécialement l'attention. Le sol



ARAM, AVEC SES CURIEUSES KOUBBAS, TOMBEAUX DES ANCÊTRES DES MEHABEL.



FOM TATAHOINE. VUE GÉNÉRALE VERS LE NORD (page 226).

est couvert d'une carapace gypsocalcaire, empâtant de nombreuses pierrailles, qui hérissent la surface de ce manteau grisâtre, d'une déplorable uniformité; les quelques broussailles épineuses dont elle est piquetée affectent elles-mêmes une teinte terne qui les dissimule.

A l'Oued Zeuss, nous pénétrons sur les territoires militaires; quelques kilomètres plus loin, nous atteignons les vastes ruines de Ksar Koutine (l'antique Augarmi), que les entrepreneurs ont malheureusement transformées en carrière; de grands travaux hydrauliques assuraient l'irrigation de la vallée fertile d'Oum est Sesser, la vallée « riche en jardins ». Après avoir contourné la taupinière du Tadjera, couronnée par un poste optique qui communiquait avec Gabès, et laissé à droite le petit Ksar Metameur, nous arrivons en vue de Ksar Medenine, où réside désormais le commandant militaire des territoires du Sud. Quelle désolation! Les oueds, les rivières, descendant de la montagne, ont recouvert le sol d'une nappe de cailloutis mal arrondis, qui rendent la marche plutôt pénible. Les Romains avaient qualifié la Crau de *campus lapideus*; pour ces champs de pierres de Medenine, ils ont dû employer le superlatif! Avec cela, pas trace de végétation, en dehors des jardins de Metameur abrités dans un ravin; c'est qu'en effet la terre végétale fait entièrement défaut. Le vent a arraché toutes les particules sableuses, charriées de la montagne avec les pierres, et les a accumulées plus loin en petites dunes; quant aux poussières argileuses, elles se sont envolées, parfois jusqu'en Europe.

A Medenine nous sommes franchement dans la vaste plaine de la Djefara. Que ce soit une plaine, on n'en peut douter: au sud et à l'est, pas la moindre élévation au-dessus de l'horizon; quant au qualificatif de vaste, qui traduit précisément le mot de Djefara, il est non moins justifié, puisque cette plaine se prolonge en Tripolitaine sans interruption, et sans changement d'aspect, ni de nom. Dans l'Ouest, une haute falaise barre l'horizon de lignes presque horizontales; jusqu'à Dehibat, nous ne la perdrons pas de vue. Cette muraille naturelle, qui enserme la Djefara et la sépare du Dahar, décrit une demi-ellipse qui se développe sur plus de 600 kilomètres, tant en Tunisie qu'en Tripolitaine. A partir de Gabès, elle s'élève peu à peu et atteint assez promptement 500 mètres, puis augmente lentement jusqu'à 700 mètres, même un peu plus en Tripolitaine; dès lors, elle se rapproche de la côte et s'abaisse pour venir mourir au niveau de la Méditerranée, sous les ruines de Leptis Magna, l'une des trois villes qui ont valu son nom à la Tripolitaine. Ainsi la Djefara se termine en pointe à ses deux extrémités, tandis qu'à Dehibat ce golfe en terre ferme a 150 kilomètres de profondeur. A partir de la mer, le sol se relève insensiblement, à tel point qu'il faut aller souvent à plus de 50 kilomètres de la côte pour rencontrer une butte de 50 mètres; au pied de la falaise, le sol se tient encore



L'OASIS DE TATAHOINE INSTALLÉE SUR LES CAILLOUTIS DE L'OUED (page 227).

à 200 ou 300 mètres au maximum : ensuite s'élève une muraille abrupte, qui enclôt la Djefara et qu'on peut franchir seulement en quelques points, là où les oueds ont scié la dalle supérieure. En Tripolitaine, il n'y a pas de lignes de hauteurs intermédiaires entre la mer et cette grande falaise ; à peine voit-on près de la frontière tunisienne quelques crêtes basses émerger de la plaine. Il en va tout autrement en Tunisie, spécialement dans la région de Foum Tatahouine, où trois lignes de hauteurs, trois plateaux étagés, forment comme les volées d'un perron gigantesque, tel qu'en eût imaginé Gargantua pour monter de la plaine sur le haut plateau du Dahar. Dans ces degrés le géologue reconnaît les étages successifs du trias et du jurassique. Ce dernier est constitué par des alternances de bancs calcaires rigides et de marnes tendres, divisant les versants en une infinité de marches horizontales. Au nord et au sud, ces gradins intermédiaires disparaissent peu à peu et la falaise se dresse d'un seul jet au-dessus de la plaine parfaitement nivelée.

A tout prendre, ces hauteurs occupent une superficie assez faible, au pied de la grande falaise ; tout le reste est bien une plaine, découpée par le lit de quelques rivières ou *oueds*, qui coulent accidentellement, après les grandes pluies. Quand on s'éloigne de la montagne, leur thalweg est souvent incertain ; il s'élargit et ses bords s'effacent. C'est alors un *khaoui*, qu'accuse un liseré de végétation moins misérable et moins gris qu'ailleurs ; en effet, un peu d'eau se conserve dans le sous-sol formé d'alluvions arrachées à la montagne. Une *garaat* est une cuvette à pente indécise, dont le fond est également colmaté par des alluvions, parfois même par une terre arable, réellement fertile. Comme les bonnes places de labour sont relativement limitées et que la propriété individuelle n'existe pas pour elles, on se les dispute âprement ; ce fut la source de nombreuses querelles entre les Ouerghamma, d'une part, les Nouaïls et les Cianes, d'autre part.

La Tunisie est mieux partagée que la Tripolitaine. Toute la Djefara ne ressemble pas aux environs de Melenine ; il y a des places fertiles. Dans la région de Ben Gardane, en particulier, la production surpasse la consommation, sauf les années où la sécheresse anéantit toute récolte. Dans la partie tripolitaine de la Djefara, les dunes sont beaucoup plus étendues qu'en Tunisie ; elles recouvrent une fraction importante du territoire et laissent peu d'emplacements disponibles pour les labours. Ce n'est pas à dire pour cela que le Sud de la Tunisie puisse être comparé à la Beauce ; un Beauceron tomberait du haut mal en voyant ces quelques carrés de terre, dont la surface paraît avoir été grattée par des poules et qui s'insinuent entre des broussailles, véritables maîtresses du sol. Ailleurs s'étend une terre toute blanche de cristaux de gypse et de sel, comme s'il venait de neiger. C'est par excellence le champ du mirage, champ absolument inculte. Dans ces dépressions à fond salé, ou *sebkhat*, s'est collecté tout le sel contenu dans le bassin environnant, et Dieu sait qu'il n'en manque pas ! Aucune végétation ne peut se développer sur la croûte saline ; par contre, les bords sont garnis de plantes habituées au sel et dont les chameaux apprécient fort la sève amère. Il est

souvent question des plantes salines dans les poésies des Arabes. Ceux-ci qualifient les plantes douces de « pain du chameau », tandis que les plantes salines représentent « sa pitance et sa viande » ; elles aiguissent l'appétit. Le « pain » est souvent garni d'épines acérées, mais peu importe.

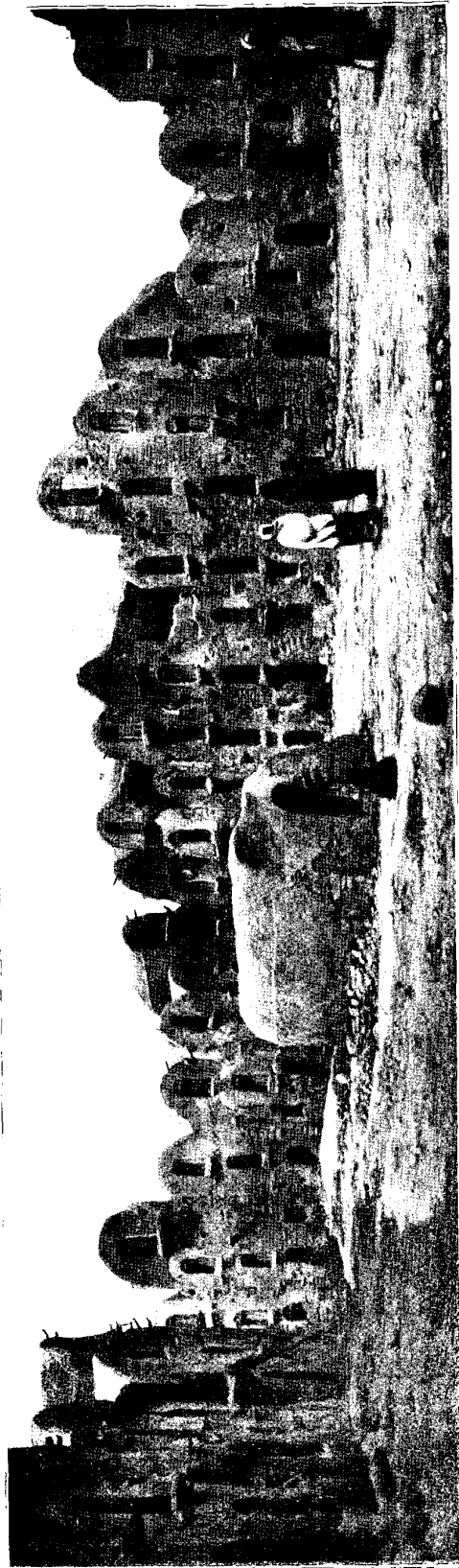
La frontière suit toute une série de ces dépressions salines, emjambant çà et là un dos solide pour passer de l'une à l'autre. La plus connue est la *Sebkhat el Mokta*, chapelet de bas fonds, formant un thalweg discontinu, à pente



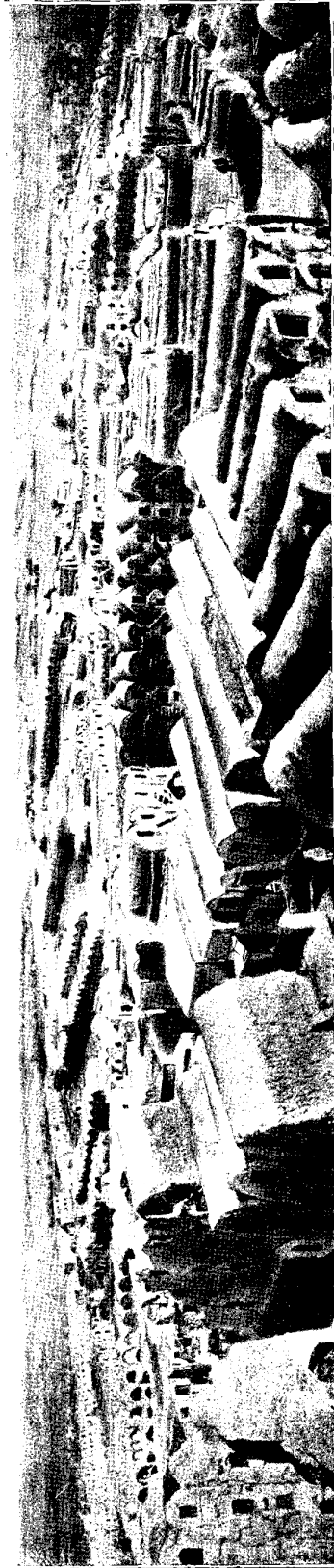
KSAR MEDENINE. VUE GÉNÉRALE PRISE DU CAMP (page 224).

générale extrêmement faible, et n'aboutissant nulle part : il n'y a pas de communication avec la mer ; c'est précisément pour cela que les sels s'y concentrent. Après les pluies, c'est un borbier dans lequel il peut même devenir dangereux de s'aventurer.

Cette vaste plaine de la Djefara est occupée par une population d'origine berbère, autochtone, à laquelle



INTÉRIEUR DU KSAR DES OULED SOLTANE MONTRANT LES CHAMBRES OU RHORFAS SUPERPOSÉES (page 227).



KSAR MEDENINE EST LE TYPE DES KSOUR DE PLAINE. VUE PRISE DU MINARET DE LA MOSQUÉE (page 224).

se mêlent des éléments arabes, encore reconnaissables en certains points. Les Accara sont presque à poste fixe sur la péninsule de Zarzis; les Touazine paissent (oh! euphémisme) dans les environs de Ben Gardane; les Khezour habitent près de Medenine; les Ouderna occupent le Djebel el-Abiodh et nomadisent dans la plaine située à l'est de ces hauteurs, où ils se mêlent aux précédents. Les Djebalia et les Ghourmassen sont beaucoup plus sédentaires; ils sont attachés, en quelque sorte, au bord de la grande falaise où ils ont construit leurs ksour. L'ensemble forme la puissante confédération des Ouerghamma, qui compte 99 000 âmes, d'après les évaluations récentes du commandant Delom.

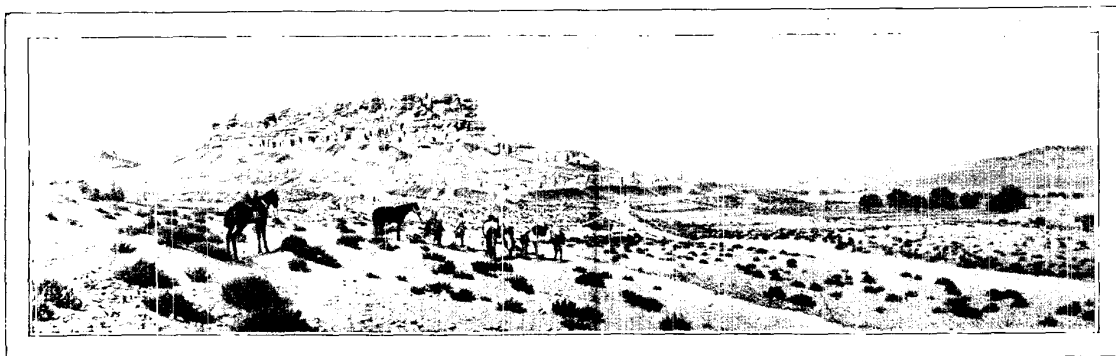
Toutes ces populations vivent la majeure partie de l'année sous la tente, soit pour surveiller leurs terrains de labour, soit pour suivre leurs troupeaux; à la fin de l'été, elles rentrent dans leurs jardins autour de leurs ksour, où sont emmagasinées les récoltes. L'insécurité habituelle du pays avait contraint les habitants à construire des forteresses où ils serraient leurs richesses et où ils se retiraient en cas de besoin.

Ksar Medenine est le type des ksour de plaine. Du camp, il apparaît comme une muraille grise, irrégulièrement festonnée, que domine seulement le minaret de la mosquée. Une seule porte permet de pénétrer dans le ksar, ce qui rend la défense plus facile. Les voyageurs qui ont décrit ces ksour les comparent à des ruches; la comparaison se présente naturellement à l'esprit, seulement l'abeille travaille avec une régularité inconnue aux Ouled Medenine. Les alvéoles sont ici remplacés par des *rhorfas*, c'est-à-dire des chambres longues et étroites, recouvertes par une voûte semi-cylindrique; une ouverture basse, placée à une extrémité, tient lieu à la fois de porte et de fenêtre. Accolez cinquante ou cent rhorfas autour d'une place, de telle sorte que la petite porte donne sur la place, le côté aveugle étant à l'extérieur; entassez ensuite, au hasard, trois, quatre, cinq étages de cellules semblables, puis groupez côte à côte une douzaine de places analogues, communiquant par une étroite ruelle; vous obtiendrez Ksar Medenine. La vue panoramique, prise du sommet du minaret, permet de se rendre compte de cette disposition. Du haut de cet observatoire, on constate que la muraille festonnée est constituée par le chevet de ces édifices, tandis que les festons sont simplement les voûtes de la rangée supérieure de rhorfas.

Ksar Medenine, Ksar Metameur et quelques autres ksour sont construits en plaine, mais le plus souvent les constructions sont perchées sur un piton presque inaccessible, dont une poignée d'hommes suffisaient à assurer la défense; tel est le cas de Douiret, de Chenini, de Ghourmassen. Evidemment ces ksour manquent de confortable et ce n'est pas une mince besogne que de monter à deux cents mètres tout ce dont on a besoin chaque jour, l'eau tout d'abord. Aussi les habitants se sont-ils arrêtés à mi-chemin; ils ont remarqué que la falaise offrait une série de couches tendres, dans lesquelles il est facile de se creuser une tanière dont deux banes durs forment le plancher et le plafond. Ils sont ainsi devenus troglodytes. En temps de paix, ils vivent dans ces demeures souterraines, qui comprennent parfois plusieurs chambres. En cas d'alerte seulement, ils se retirent dans le ksar qui couronne la montagne; il serait plus juste de dire : « ils se retiraient », car désormais tous ces ksour sont en ruines; notre occupation les a rendus inutiles.

A côté de ces troglodytes grimpeurs, on rencontre les fousseurs. C'est chez les Matmata qu'il faut aller les observer. Dans la partie septentrionale du plateau, les vallées sont colmatées par d'épais limons rougeâtres où ces émules des taupes ont creusé leurs demeures. Rien n'est plus singulier que ces villages des Matmata, Hadège, par exemple, dont aucune construction ne trahit la présence. Les rues passent au-dessus des maisons, tandis que les chambres s'ouvrent au fond de puits. Ces chambres ont un plafond à section ogivale, ce qui est une condition de solidité. Un tunnel latéral, en plan incliné et généralement courbe, permet de descendre dans la cour et d'entrer dans la maison. Il sert fréquemment d'écurie.

Tous ces types d'habitations appelleraient bien des remarques, mais il me paraît inutile de m'y



GHOURMASSE. UN VILLAGE DE TROGLODYTES.



KSAR BENI BARKA EST ACCROCHÉ AU FLANC DE LA MONTAGNE, JARDIN AUTOUR D'UN PUIIS (page 227).

arrêter, car il en a déjà été question dans cette revue ; j'en ai moi-même donné ailleurs une description¹.

C'est à Medenine que réside le commandant militaire des territoires du Sud, lesquels comprennent les trois caïdats des Ouerghamma, des Matmata et des Nefzaoua. Au siège de chaque caïdat se trouve un bureau des Affaires indigènes (Medenine, Matmata, Kebili). De Medenine dépendent les annexes de Foum Tatahouine et de Ben Gardane, qui sont régies par des officiers français. Le poste de Dehibat a lui aussi un officier. D'autre part, tout le long de la frontière sont échelonnés des petits postes makhzen : Oglet el Gouna, Sidi Toui, Mechehed Salah, dans la Djefara, et enfin, au sud-ouest de Dehibat, sur le Dahar, Djennein, qui était notre poste le plus avancé jusqu'à l'année dernière. Ces postes sont occupés uniquement par des cavaliers indigènes qu'un officier visite au moins tous les mois.

Medenine existait bien avant notre occupation ; par contre, Tatahouine et Ben Gardane sont des créations des Affaires indigènes. Ce dernier est un des exemples les plus remarquables de ce que peuvent nos officiers lorsqu'on leur laisse la latitude d'exercer leurs capacités. Non seulement ils assurent la tranquillité du pays, où l'on circule plus sûrement que dans bien des rues de Paris, mais ils le transforment ; ils ont appris toutes sortes de métiers pour faire profiter leurs administrés de leurs connaissances : ils ont construit des routes (on va aujourd'hui à Tatahouine en automobile), creusé des puits, relevé des barrages, appris aux indigènes à tailler les arbres ; ils ont créé des marchés et régularisé les courants commerciaux, etc. C'est ainsi que Ben Gardane, créé de toutes pièces en 1895, en un endroit judicieusement choisi, est devenu le grand centre d'approvisionnement de toute la région comprise entre Medenine, Tripoli et Ghadames. Plusieurs caravanes de Ghadames y sont venues acheter des grains dans ces dernières années. Ben Gardane, qui n'avait que quatre habitants en 1895, est maintenant un gros village entouré de 4 000 hectares de jardins ; l'école compte une centaine d'élèves et le souk plus de 150 boutiques ; c'est le premier marché du Sud.

A cet égard, il me paraît intéressant de donner brièvement quelques chiffres ; ils permettront de se rendre compte de la valeur économique de ces territoires, qui ne peuvent assurément pas être comparés à la vallée de la Medjerda, par exemple, mais qui sont loin d'être improductifs. En 1910, les transactions sur le marché de Ben Gardane ont atteint 1 127 000 francs. Zarzis vient ensuite avec 999 000 francs, puis Medenine avec 465 000 francs, Kebili avec 331 500 et Tatahouine avec 329 000. Je n'ai pas les chiffres complets pour 1911, mais Ben Gardane accuse une progression considérable, due, il est vrai, à une cause accidentelle : la guerre italo-turque. La récolte a été bonne en Tunisie, très mauvaise en Tripolitaine, ce qui a entraîné des achats d'autant plus importants que le ravitaillement ne peut se faire par mer. Bien que la neutralité soit strictement observée le long de notre frontière, on ne peut évidemment pas empêcher des indigènes isolés de venir acheter à Ben Gardane les grains qui leur sont nécessaires. Dans ces conditions, les opérations de ce marché, pour les cinq mois de juillet à novembre, se sont élevées à 1 710 000 francs, alors qu'elles étaient de 530 000 francs pour la période correspondante de 1910. A Medenine et à Tatahouine, les transactions portent principalement sur les céréales, les moutons, les chèvres et les chameaux ; à Zarzis, sur les céréales et

1. L. Pervinquière : *Le Sud tunisien. Revue de géographie annuelle*, tome III, 1909, p. 393-470.

l'huile. Déjà à l'époque romaine, Zarzis était le grand centre de production de l'huile. Tissot rapporte une tradition d'après laquelle la ville de Zita (nom dans lequel il est facile de reconnaître le nom arabe ou plutôt berbère de *zît*, « huile ») possédait une canalisation par laquelle l'huile s'écoulait à Zarzis, où on la mettait dans des outres à destination de Rome. Ben Gardane vend surtout des céréales. Kébili exporte des troupeaux, des dattes et des vêtements de laine, très appréciés sur toute la côte méridionale de la Méditerranée, jusqu'à Alexandrie. On le voit, ces opérations sont loin d'être négligeables; elles se développent rapidement depuis que les indigènes sont assurés du fruit de leur travail.

J'ai eu la curiosité de rechercher comment se balançaient les recettes et les dépenses de notre administration. Les indigènes sont soumis à divers impôts (capitation, prestations, impôts sur les récoltes de grains, sur les dattiers, sur les oliviers) dont le total s'élève à 475 000 francs pour les trois caïdats des territoires militaires (30 000 contribuables). Les indemnités aux officiers des Affaires indigènes (leur solde étant payée par le budget français), la solde des 235 cavaliers du makhzen qui assurent la police, la remise de 5 pour 100 sur les impôts, consentie aux caïds et aux cheiks, l'entretien des infirmeries indigènes, des bâtiments, des pépinières, l'aménagement des points d'eau, etc. s'élèvent à 460 000 francs par an. On peut donc dire qu'à l'heure actuelle les recettes et les dépenses s'équilibrent sensiblement. Il n'en a pas toujours été ainsi, mais le pays se développe peu à peu et la Régence rentrera progressivement dans les avances qu'elle a faites. Le but essentiel est atteint : créer une zone-tampon et mettre à l'abri de toute incursion les régions plus septentrionales de la Tunisie.

De Medenine à Foum Tatahouine, il y a un petit ruban de route de 50 kilomètres; avec notre auto, ce fut vite franchi. On défile dans la plaine, le long de l'interminable falaise qui barre l'horizon dans l'Ouest. Il a plu récemment, aussi les indigènes s'empressent-ils de labourer; il y a bien plus de terres cultivées qu'à mon premier voyage, quoique la plus grande partie du terrain soit encore occupée par quelques plantes sauvages, entre autres le *tgouft*, sorte d'armoïse dont le port rappelle la bruyère. Au-dessus s'élèvent les touffes brunes du *sder*, jujubier tout hérissé d'épines, ou bien les bouillées vert foncé du *djedari*, sorte de sumac qui devient presque un arbre; l'écorce de la racine est recherchée pour teindre les cuirs en rouge, à tel point que cet arbuste tend à disparaître. Quelques gerboises passent comme des flèches pour se mettre à l'abri dans leur terrier. A Sidi Moshah, de petites buttes interrompent la monotonie de la plaine; puis nous laissons à droite la profonde vallée de l'Oued Ghoumrassen, qui longe un ksar très pittoresque, et maintenant voici Foum Tatahouine: une profonde vallée, découpée en entonnoir dans un plateau, vient déboucher dans l'immense



JARDIN SUR BARRAGE PRÈS DE DOUIRET (PALMIERS, OLIVIERS, FIGIERS) (page 224).

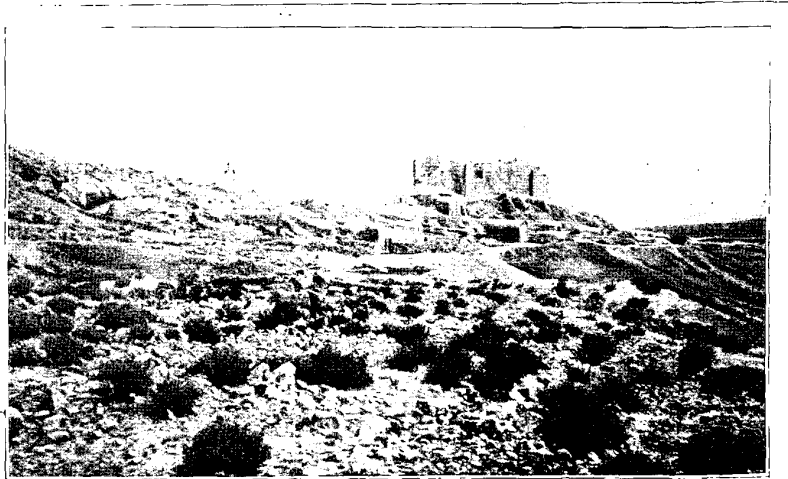
plaine; à droite, la masse du Tlalet, que couronne le poste optique; à gauche et au fond, le plateau du Djebel el Abiodh, surmonté par les témoins du Bou Kournin et de Beni Barkat qui émergent dans le lointain. Sous la grande lumière verticale, les détails se perdent; combien différente avait été ma première arrivée, après une longue chevauchée: les strates du Djebel el-Abiodh apparaissaient toutes rous-ses sous les rayons obliques du soleil couchant; un liseré

de feu bordait la falaise du Tlalet, qui projetait dans la plaine de grandes ombres violacées, où l'oasis dessinait une tache presque noire, faisant ressortir la blancheur du souk et de la mosquée.

A Tatahouine, comme à Medenine, je reçois l'accueil le plus cordial des officiers des Affaires indigènes. Chacun s'ingénie à me trouver ce dont j'ai besoin, car je suis venu *expeditus*. Bientôt, je suis monté. J'ai à

peine le temps de jeter un coup d'œil au village et à l'oasis, mais cela suffit pour en constater les progrès. Non seulement il y a un hôtel somptueux à Medenine, mais Tatahouine en possède également un dont les chambres sont très propres. Avec l'ouverture de la route, les touristes vont affluer: ce pays de troglodytes vaut certes une visite, mais beaucoup de touristes étaient effrayés par les 180 kilomètres qu'il fallait franchir à cheval pour atteindre ce curieux pays.

Le lendemain, je pars de bonne heure; il s'agit d'abattre en deux jours les 120 kilomètres qui nous séparent de Dehibat. Le lieutenant Chastenet a l'amabilité de



LE CURIEUX KSAR TECHCHOUT. HABITATION DES TROGLODYTES
SOUS LA VIEILLE FORTRESSE.

KSAR BENI IKHZER.

m'accompagner. Nous défilons d'abord dans la vallée dont le fond est enrichi de fort beaux palmiers. Tatahouine est le type de l'oasis de vallée: les palmiers sont plantés dans le lit même de la rivière, au milieu d'une nappe d'énormes galets. Quelques jardins sont installés dans le fond de la vallée ou sur ses bords immédiats; en effet, les alluvions conservent toujours de l'eau que des puits à plan incliné permettent d'atteindre assez facilement.

Plusieurs ksour sont accrochés aux flancs de la montagne ou perchés sur un piton à peine accessible: tel Ksar Beni Barkat qui se profile sur le ciel bleu. Après avoir dépassé ce ksar, nous rencontrons un groupe nombreux d'hommes et de femmes, accroupis près de la piste et poussant des cris inarticulés. Nous apprenons que le cheik de la tribu vient de mourir; les pleureuses gémissent, ainsi qu'il convient, mais cela ne les empêche pas de tourner la tête pour nous voir passer et d'échanger entre elles quelques plaisanteries.

Peu à peu les palmiers s'éclaircissent, car le roc est à nu. La ténacité des Berbères qui habitent ce plateau a suppléé, en quelque me-

sure, à l'âpreté de la nature; tous les ravins sont barrés par des murs en pierres sèches, derrière lesquels un peu de terre s'est accumulée petit à petit. Sur ce limon prospèrent alors quelques palmiers, oliviers et figuiers, à l'ombre desquels on cultive des légumes. Les versants de la vallée se resserrent; de gros bancs calcaires zèbrent la montagne de bandes rousses, rigoureusement parallèles; entre elles, des grès blonds ou des marnes jaune verdâtre montrent parfois une profusion de fossiles, revêtus d'une belle patine dorée; c'est l'Eldorado des coquillards! Fermons les yeux et passons, car la route est longue, il ne faut pas s'attarder. Nous montons toujours; à notre droite se profilent les curieux ksour de Techchout, de Beni Oussid et, plus près, celui des Ouled Soltane; à gauche, la forteresse d'El Galaat, qui devait être imprenable,

autrement que par la famine. Maintenant, c'est une descente de plusieurs kilomètres sur une piste aménagée par les Affaires indigènes. De ce côté, beaucoup de vieux barrages ont été relevés depuis cinq ans ; le progrès est manifeste.

Au puits de Remtsa, arrêt pour déjeuner. Notre cavalier indigène nettoie la vaisselle avec du sable, puis il l'essuie consciencieusement avec son mouchoir. Cela n'a pas d'importance, d'autant qu'un mouchoir n'est pas fait pour se moucher (la nature a fourni un autre instrument pour cela) ; il est pendu sur la poitrine comme ornement ; à l'occasion, il sert à envelopper une lettre ou quelque objet précieux. Les bêtes reposées, nous remontons à cheval. Maintenant, c'est la plaine indéfinie où les poteaux télégraphiques nous indiquent la route à suivre. Jamais je n'aurais cru qu'il pût y avoir tant de poteaux à dépasser ! Le sol est couvert de petites dunes d'un mètre ou deux, supportant du *rtem*, le genêt du Sahara, quelques tamarins et de grosses touffes de *sboth*, graminée aux chaumes élevés et raides. La gazelle n'est pas rare dans ce coin peu fréquenté, mais nous en voyons seulement des traces. Pour se dédommager, le lieutenant Chastenet abat cinq cangas d'un seul coup de fusil. Ce bel oiseau a la forme de la perdrix, mais il vole comme les pigeons, en tournoyant indéfiniment. Le cou est d'un jaune bronzé à reflets métalliques, tandis que le dos et les ailes sont couverts de plumes jaunes et brunes du plus heureux effet ; il est regrettable que les qualités culinaires de ce volatile ne soient pas en rapport avec son brillant plumage.

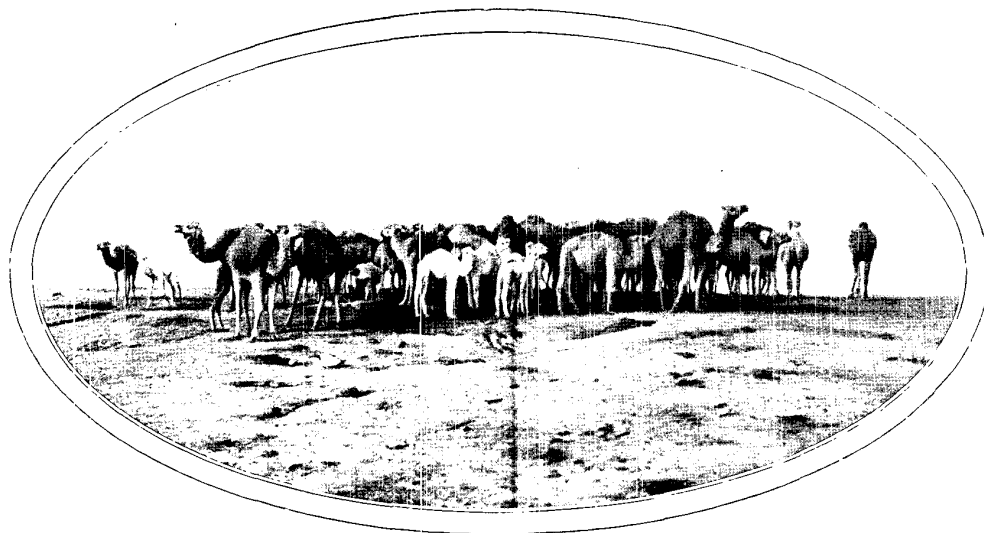
Après cet exploit cynégétique, nous dépassons un *mechehed*, tas de pierres érigé au point où un cavalier du makhzen fut assassiné l'année dernière. Tout bon musulman doit ajouter une pierre à ce tas.

Enfin, nous atteignons le bordj de Fatnassia, petit fortin qui a été édifié près d'un puits dont l'eau magnésienne m'avait laissé le plus fâcheux souvenir et où j'avais essayé un orage effroyable. A la pointe du jour, nous reprenons notre route et piquons droit sur Dehibat, laissant bien loin à notre droite la petite oasis de Remada, la seule de toute la contrée. Contrairement à Tatahouine, Remada est une oasis de source, et les Romains n'avaient pas manqué de profiter des conditions exceptionnelles qu'elle offre pour y établir un camp. Souvent dévastée par les pillards, elle respire la tristesse et l'abandon. D'ailleurs, tout ce fond de la Djeffara est fort peu peuplé ; les habitants ont fui vers des cieux plus tranquilles, abandonnant leurs villages.

Longue journée de marche dans un pays désolé où les champs de pierres alternent irrégulièrement avec les bandes de sable sur lesquelles la marche est plus pénible encore. Partout ici l'eau est rare et mauvaise ; il faut la puiser pour abreuver les chameaux dès que les mares naturelles sont épuisées. Ce n'est pas un petit travail d'abreuver un troupeau de chameaux, dont chacun absorbe, en moyenne, 100 litres. Pour rompre la monotonie de la route, nous tentons une chasse à la gazelle, mais ces gracieux animaux se tiennent à belle distance. Le Touil Dehibat, par lequel passe la frontière, grossit trop lentement à mon gré, aussi est-il nuit quand nous arrivons à Dehibat. C'est là que va se former mon convoi.

(A suivre.)

LÉON PERVINQUIÈRE.



CHAMEAUX AU PUIITS.



TOUTE L'OASIS DE MECHIGUIG. LE Puits TURC.

SUR LES CONFINS DE LA TRIPOLITAINE DE LA MÉDITERRANÉE A GHADAMES¹

PAR M. LÉON PERVINQUIÈRE

II. — Départ de Dehibat. — Le Dahar. — La lutte des oueds méditerranéens et des oueds sahariens. — Zar. — Les nitrates brillent par leur absence; une mine de dentifrice. — Mechiguig. — Pèlerinage à El-Ouatia, où fut assassiné le marquis de Morès. — La Hamadat. — Les grandes dunes d'El-Bab. — La Sebkat de Mzemem. — En vue de Ghadames.



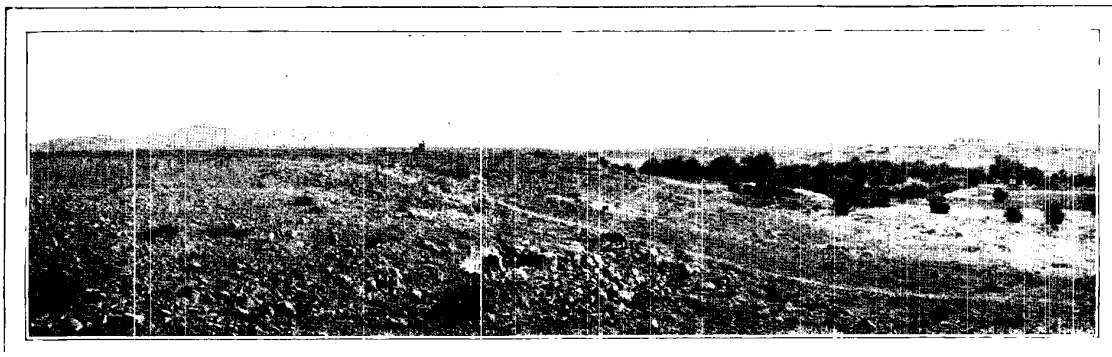
MECHIGUIG. MONUMENT ÉLEVÉ A MORÈS
PAR LA MISSION (page 236).

DEHIBAT est le dernier poste commandé par un officier français; encore n'a-t-il eu longtemps que des troupes indigènes. Placé à 5 kilomètres de la frontière tripolitaine qu'il est chargé de surveiller, il peut être exposé à un coup de main; aussi est-ce une véritable forteresse, couronnant un mamelon dont les flancs sont creusés de tanières où habitent les cavaliers du makhzen. Quelques rhorfas avoisinent le bordj; un peu plus loin, on a construit un souk entouré de boutiques. En contre-bas s'allonge une vallée occupée par des jardins, au delà desquels quelques tombeaux accusent le passage des Romains. Sur l'autre flanc du mamelon, une source donne la vie à un joli groupe de palmiers.

Pendant les opérations de la Mission de délimitation, Dehibat servit de base de ravitaillement. Assurer ce dernier était une lourde charge pour le chef de poste, le lieutenant Bouvet, qui reçut sans regret l'ordre de se mettre à ma disposition et d'organiser mon convoi pour aller à Ghadames. Ce fut pour moi un agréable compagnon de voyage; de plus, sa présence me déchargeait de tout souci matériel, ce qui n'était pas un mince avantage, étant donné le pays que j'allais avoir à parcourir, son absence totale de ressources et sa sécurité relative. Pendant tout le voyage, il assura le double rôle de chef d'escorte et de

maître de maison; dans l'un comme dans l'autre, il fut toujours égal à lui-même. Doué d'une robuste constitution, entraîné aux exercices physiques, toujours de bonne humeur, songeant à toute chose au moment voulu, le lieutenant Bouvet était l'homme qu'il me fallait; seulement, lorsque, la nuit venue et ses

1. Suite. Voyez page 217.



PETITE OASIS ET POSTE DE DEHIBAT. LA FRONTIÈRE PASSE PAR LE PITON DE GAUCHE (page 229).

devoirs accomplis, il s'allongeait sous sa tente, il faisait résonner les solitudes du Dahar d'un ronflement terrible. Tartarin eût pensé entendre le rugissement du lion; au fait, c'était peut-être pour donner plus de couleur à mon voyage, car, en fait de fauves, nous n'avons vu que les pas d'une hyène et les os d'un guépard.

Au départ de Dehibat, mon convoi comprenait 6 méharistes et 10 chameaux de bât, conduits par 9 chameliers. Seuls, le lieutenant et moi étions à cheval, ce qui permettait de réduire au strict nécessaire les provisions d'orge et d'eau; nous allions, en effet, aborder le pays de la soif, le *bled el-ateuch*, et nous pouvions avoir trois ou quatre étapes successives sans eau. Deux ou trois méharistes accompagnaient le convoi; les autres marchaient sans cesse avec moi, au hasard de la recherche des cailloux. Le soir, l'un d'eux faisait une cuisine inédite, autant pour lui que pour nous; un autre nous servait gravement à table. Un jour, notre maître d'hôtel laissa tomber la serviette dont il se servait pour essuyer consciencieusement les assiettes et les couverts; aussi, pour éviter le retour d'un tel inconvénient, s'empressa-t-il de la fourrer dans sa culotte, sûr, désormais, de l'avoir à la portée de sa main. C'est là un détail; l'important c'est qu'on obtient tout de ces hommes, quand on sait les commander.

A Dehibat, nous sommes au fond de la Djéffara, tout près de la grande falaise que nous suivons depuis Gabès et qu'il s'agit de franchir pour passer sur le *Dahar*. Ce mot, qui signifie « dos », est très heureusement choisi: le Dahar n'est que le dos des couches dont nous apercevons la tranche sur la falaise. C'est un immense plateau, à peine incliné, le bord d'un plat dont le fond est occupé par les dunes du Grand Erg. Entre le Dahar et le Sahara la limite est insensible; on pourrait même dire que le Sahara commence au bord du Dahar. Nous nous élevons d'abord doucement sur un terrain marneux, auquel succède une puissante masse de grès, tantôt blancs, tantôt rutilants, tantôt noirs, dont certaines parties s'éboulent sous le pied des chevaux, tandis que d'autres sont d'une dureté extrême. La pente s'accroît alors. Les trente derniers mètres de la falaise sont absolument à pic; c'est la tranche d'une puissante strate calcaire qui forme l'assiette du Dahar. Il serait impossible de franchir cette muraille, si l'érosion ne l'avait sciée en quelques points. A voir tous les oueds à sec, on pourrait douter qu'ils soient susceptibles d'un tel travail. Assurément, ils ne roulent pas souvent, mais alors ils sont terribles. Néanmoins, leur besogne ne serait guère avancée si le climat avait toujours été ce que nous le voyons. Il en fut tout autrement pendant une partie du Quaternaire: de fortes précipitations atmosphériques permirent aux rivières de se creuser des lits énormes, hors de proportion avec leur état actuel. Alors, ces rivières travaillèrent activement à démolir le plateau et à faire reculer la falaise. La plaine de la Djéffara est leur œuvre; c'est avant tout une plaine d'érosion fluviale. Jadis, les diverses formations des temps secondaires, qu'on observe sur ses bords, dessinaient un immense bombement, qui a été progressivement nivelé. Les eaux tombant sur le faite se rendaient les unes à la Méditerranée, les autres dans la cuvette saharienne, qu'elles ont peu à peu comblée de débris. Les rivières allant à la Méditerranée, ayant l'avantage de la pente, rasèrent promptement leur versant et le remplacèrent par une plaine bordée d'une haute falaise. Celle-ci dut reculer lentement, les rivières méditerranéennes poussant toujours plus loin leur tête; ainsi, elles pénétrèrent dans le domaine des rivières sahariennes dont plusieurs furent capturées à leur profit et décapitées. C'est à cette lutte des oueds méditerranéens et des oueds sahariens qu'il faut attribuer la singulière apparence de ces oueds sahariens, qui débute au bord du Dahar par une vallée à fond plat, large de plusieurs centaines de mètres. La partie supérieure du cours a disparu et la pente de la partie restante a été renversée dans la région voisine de la Djéffara.

Tel est précisément le cas de l'Oued Mortebea que nous remontons au sortir de Dehibat. Il a scié la dalle supérieure qui forme, à droite et à gauche, une paroi abrupte. Son lit nous offre une voie excellente pour passer de la Djéffara dans le Dahar. Après une montée assez forte, la pente diminue; nous sommes encore dans la partie où l'eau s'écoule vers la Djéffara, dans l'Oued Mortebea Djéffari; mais bientôt, sans que nous

nous en apercevions, la pente devient inverse ; nous descendons dans la cuvette saharienne : nous sommes dans l'Oued Mortebea Dahari. Ainsi, rien ne marque cette fameuse ligne de partage des eaux, cheval de bataille des anciens traités où nous avons tous appris la géographie ; et ne vous y méprenez pas, nous venons de franchir une ligne de premier ordre, séparant le bassin méditerranéen du bassin sans écoulement du Sahara. Où est la ligne de crête que nos bons vieux atlas traçaient, telle une chenille, à travers des continents entiers ? L'exemple n'est pas unique ; la plupart des oueds du Dahar offrent la même particularité.

Au-dessus du col de l'Affina, une éminence supporte un vieux ksar abandonné. Près de là, la crête est surmontée par un singulier minaret, qui ressemble à une grande borne. La mosquée est en dessous, creusée dans la pierre ; seul, le minaret dépasse le sol. Les Turcs tenaient beaucoup à cette mosquée de Sidi Abd Allah ; aussi a-t-on dévié la frontière pour la laisser de leur côté. Ensuite, la frontière suit la crête du plateau que borde l'Oued Mortebea ; c'est de là que les réguliers turcs canardèrent nos troupes, il y a deux ans. Un peu en arrière est la vieille cité berbère d'Ouezzan, qui ressemble fort à Douiret. La frontière est placée de façon telle que les habitants sont obligés de venir chercher l'eau en Tunisie. L'un des puits où ils s'alimentent est surmonté d'une kasba, d'un petit bastion, qui permet d'en interdire l'accès. C'était la première fois que je voyais un puits fortifié. Ce fortin est d'ailleurs de construction récente (environ trente-cinq ans).

Peu après, nous quittons l'Oued Mortebea et nous grimpons sur le Dahar par une sorte d'escalier gigantesque dont les marches sont formées par des strates de marbre blanc. Nous voilà sur un immense plateau pierreux, faiblement incliné vers le sud-ouest. Le sol est jonché d'énormes rognons de silice, qui rendent la marche pénible et qui ne remplacent pas la végétation absente. De loin en loin, un pain de sucre, une *garat*, s'élève de 30 ou 50 mètres au-dessus du plateau dont le sol est entaillé de quelques oueds à fond plat, où reparait la végétation. Toutes ces *gour* sont des témoins d'érosion, découpés dans des couches plus récentes que celles qui forment le bord du plateau. Au fur et à mesure que nous nous enfonçons dans l'arrière-pays, nous verrons ces collines se resserrer et se fondre en un nouveau plateau, superposé au premier.

La route normale serait d'aller passer à Djenneien, où se trouvait notre dernier poste makhzen jusqu'au printemps dernier. Djenneien est le meilleur point d'eau de tout le Dahar jusqu'à Ghadames, aussi les Tripolitains nous en disputèrent-ils la possession. En 1898, le chef d'escadron d'Assailly et le lieutenant Tribalet durent enlever d'assaut un fortin que nos voisins y avaient édifié. A la suite de ces incidents, on se hâta de construire un bordj où on installa un poste makhzen. Pour gagner du temps, nous piquons droit vers Ghadames, laissant Djenneien à une quinzaine de kilomètres dans l'ouest. Peu après l'Oued Lorzot, il nous faut franchir une bande de dunes, la première que nous rencontrons. Bien que les dunes aient seulement quelques mètres d'altitude et que la largeur de la bande ne dépasse pas trois kilomètres, les chevaux



LE LIEUTENANT BOUVET ET SES MÉHARISTES DANS UN RAVIN DE L'OUED MORTEBEA, PERMETTANT DE MONTER SUR LE DAHAR (page 230).



ARRIVÉE DU CONVOI A MECHIGUIG. (REMARQUER LA DIFFÉRENCE DE TAILLE ENTRE LES MEHARA ET LES CHAMEAUX DE BAT.)

fatiguent énormément dans ce sable mouvant, d'une finesse extrême, que de rares graminées et quelques autres plantes ne suffisent pas à fixer. Après avoir dépassé le double piton du Touil Ali ben Ahmer et traversé une large plaine, où les chameaux s'arrêteraient volontiers à brouter, nous abordons une deuxième ligne de hauteurs, dominant la plaine de 120 à 130 mètres. La coupe en est intéressante; elle nous montre des niveaux très élevés du Crétacé et nous fournit des fossiles tout à fait analogues à ceux de la craie de Royan. Ce sera un point de repère important pour la suite des observations. Après avoir grimpé 100 mètres d'un seul coup, nous les redescendons peu à peu, en suivant le Siah el-Mathel, large vallée à fond plat dont les dimensions sont en désaccord complet avec les conditions atmosphériques actuelles.

Nous arrivons ainsi à Zar, qui fut notre troisième campement depuis Dehibat. Dans une cuvette ou un cirque, résultant de l'élargissement du Siah, se trouvent deux puits, à 200 mètres l'un de l'autre. Un des puits a été attribué à la Tripolitaine, l'autre à la Tunisie; entre les deux, une borne indique l'emplacement de la frontière. Le fond de la cuvette est occupé par une croûte de gypse résultant du lessivage des terrains voisins. Quant aux nitrates, ils se sont abstenus de paraître; la circonstance est d'autant plus grave que Zar était un des gisements les plus réputés. Depuis la veille, je commençais à avoir des doutes sérieux à leur sujet, après avoir observé des cristaux de calcite dont la couleur rappelait celle de certains nitrates du Chili. La confirmation s'offrit le lendemain, près du Chabet el-Meijna, « le ravin où poussent les truffes¹ ». Le coup d'œil était vraiment curieux : les bords de la dépression étaient tout blancs de gypse niviforme, tandis qu'un petit ressaut de terrain était constellé de cristaux étincelant au soleil; on eût dit qu'il venait de grêler. Il était bien facile d'y reconnaître de la calcite, du carbonate de chaux cristallisé, très abondant dans le Crétacé qui forme les bords de la dépression; les particules argileuses ou marneuses ont été entraînés peu à peu par l'eau ou même par le vent, tandis que s'accumulaient sur place les cristaux de calcite. Ici encore, pas le moindre nitrate; il en fut ainsi dans tous les points signalés à mon attention. J'avais remarqué que mes hommes avaient ramassé des cristaux, j'en demandai la raison. Le chef de mes méharistes, Sahali, qui avait des instincts de commerçant plus que de guerrier, me répondit : « Si je prenais une charge de chameau de ces cristaux pour aller la vendre au Nefzaoua, je gagnerais bien 150 francs. » Sa réponse piqua ma curiosité, car il s'agissait évidemment d'une application inédite de la calcite. Sahali ne fit point difficulté pour me la révéler. Les gens du Nefzaoua emploient ces cristaux pour se frotter les dents et les rendre plus brillantes; il les nomment *saggal snoun*, c'est-à-dire « astique-dents ». Si la postérité n'est pas ingrate, elle reconnaîtra que je suis le premier à avoir découvert une mine de dentifrice!

Au sud de Zar, la piste circule entre des collines tabulaires, découpées dans le plateau, ou franchit quelques éperons de celui-ci : sol dur et rocailleux, mais, en somme, trajet assez facile. Le vent ne nous quitte pas; il fait voler le sable accumulé dans les dépressions. Ce sable file avec rapidité; il coule comme un ruisseau et les pieds des bêtes disparaissent dans un nuage. Toutes les collines sont ensablées du côté du sud-ouest, tandis que le versant opposé montre la roche à nu. Partout la dune fume et le sable vous fouette le visage de façon désagréable. Ce n'était que le commencement!

Bir Adjer Soud, « les pierres noires », marqua la fin de la quatrième étape. C'est un puits qui a été revivifié par la Mission et qui rendra service, bien que l'eau soit salée et magnésienne: 8 grammes de sel par litre, cela commence à compter. Le lendemain, le chemin devient encore plus monotone : nous enflons un couloir, puis un autre, nous traversons un bout de plateau pierreux, puis une bande de dunes et de nouveau des plateaux pierreux, dont la surface est parfois lisse comme un miroir; elle nous offre des exemples typiques du « poli désertique ».

1. El-Bekri, célèbre géographe arabe, prétend qu'à Ghadames les truffes sont si grosses que les lapins y creusent leurs terriers. (A moi Tartarin!) Il n'y a qu'un malheur, c'est que les lapins sont complètement inconnus dans cette contrée, comme les nitrates.

Mechiguig ou Imchiguig est un puits situé à une trentaine de kilomètres au sud-ouest de Sinaoun. Les renseignements indigènes le représentaient comme une des oasis de la route de Ghadames. Quelle désillusion ! A Mechiguig, il y a sept



palmiers autour du puits; c'est là toute l'oasis. Ce n'était pas la peine de se chamailler pour si peu, ni surtout de se battre, comme cela faillit arriver. Entre des collines tabulaires, ayant une cinquantaine de mètres d'altitude relative, s'allonge une vallée large d'un kilomètre, dont le fond est entièrement tapissé de petites dunes dépassant rarement deux ou trois mètres. Une végétation assez abondante les revêt d'un manteau gris verdâtre; la *sita* domine; c'est un arbrisseau formant de grosses touffes qui peuvent atteindre deux mètres de

sève a un goût fortement salé, très apprécié des chameaux. Parmi ces plantes se voient d'assez nombreux tamarins (*tarfa*), quelques pieds de *guelof*, dont les touffes épineuses sont garnies de feuilles ovalaires, d'un vert grisâtre, et naturellement du *riem*, grand genêt dont les petites fleurs blanches exhalent un parfum exquis.

Au mois de décembre 1910, Mechiguig fut le théâtre d'événements qui auraient pu devenir graves. Suivant les conventions passées avec la Porte, le capitaine Boué, les lieutenants Lamotte d'Incamps et Vaudein devaient lever la carte d'un ruban de terrain à cheval sur la frontière présumée. Malgré cela, le youss-bachi (capitaine) Mahmoud Foussi, qui commandait la garnison de Ghadames et exerçait, en même temps, les fonctions de kai-

makam (gouverneur), excité par quelques fanatiques, s'avança au-devant du capitaine Boué, pour l'empêcher de continuer ses opérations et de construire des signaux à Mechiguig et dans le Siah Touil qu'il considérait comme en territoire turc. La discussion s'envenima (peut-être faute d'un bon interprète) et des deux côtés on saisit ses armes; heureusement les fusils ne partirent pas. Le youss-bachi battit en



atteindre deux mètres de hauteur; les feuilles et les extrémités des rameaux sont d'un vert cendré, argenté, qui s'émaille au printemps de petites fleurs roses ou violacées; la



1. EL-OUATIA. ENDROIT OU FUT ASSASSINÉ LE MARQUIS DE MORÈS (KHALIFAT BEN ARB). — 2. LIEU DU PILLAGE DE LA CARAVANE (TOMBE D'EL-HADI ALI ET-TSENI). — 3. TOUFFE DE ZITA AU PIED DE LAQUELLE FUT TRAINÉ LE CORPS DE MORÈS (page 236).

retraite, mais il pouvait être périlleux d'avancer dans ces conditions. Le capitaine Boué envoya alors un courrier porter une dépêche à Djenneien et se retrancha sur le plateau de Mechiguig. Quelques jours après, il reçut des mokhaznia de renfort. En même temps, un escadron de spahis était expédié d'urgence à Dehibat pour le soutenir, tandis qu'un autre escadron avançait de Gabès à Tatahouine. Après de nombreux échanges de dépêches entre Paris et Constantinople, le kaïmakam de Ghadames fut déplacé, avec de l'avancement suivant les uns, envoyé en disgrâce suivant les autres. Il fut remplacé par un autre kaïmakam, qui portait exactement le même nom, Mahmoud Foussi, mais qui était animé d'intentions (et surtout d'instructions) plus conciliantes. A partir de ce moment, il n'y eut plus de difficultés.

Mechiguig est situé à huit kilomètres au nord-nord-ouest de Bir el-Ouatia, où le marquis de Morès trouva une mort si tragique. Je n'ai pas manqué de faire un pèlerinage à la funèbre vallée d'El-Ouatia, d'autant plus que j'avais parmi mes méharistes l'un des serviteurs de Morès, Khalifat ben Arb, dont je vais résumer le récit.

Morès avait formé le projet d'établir des relations commerciales entre la Tunisie et le Soudan. Malgré les difficultés qu'il rencontra, il avait recruté au Nefzaoua une escorte de huit à neuf méharistes, dont Khalifat ben Arb et Mohammed ben bou Ali, pour accompagner son convoi, qui comptait une quarantaine de chameaux. De Djenneien, Morès descendit sur Tiarct où il ne trouva pas d'eau. Il importait cependant de remplir les outres, car on devait faire au moins deux étapes sans eau; aussi le guide Ali ben Zar proposait-il d'aller camper au puits d'El-Ouatia, ce qui fut adopté. Au bout de quelques heures, le guide déclara ne plus reconnaître sa route. Morès envoya son interprète Abd el-Hagg « l'esclave de la vérité »! un beau nom pour un interprète), avec quelques méharistes à la recherche d'un puits. Ceux-ci passèrent près du puits sud d'El-Ouatia sans l'apercevoir, mais un homme de Sinaoun leur en indiqua un autre, situé un peu plus au nord. Tandis qu'ils s'y rendaient, Mohammed ben bou Ali revint sur ses pas pour guider Morès. Les méharistes rencontrant un troupeau de gazelles ne purent résister au plaisir de leur donner la chasse. Mohammed ben bou Ali, entendant beaucoup de coups de fusil, pensa que ses compagnons avaient été attaqués et se hâta d'aller prévenir Morès. Celui-ci voulut se porter au secours de ses hommes, mais la nuit étant complètement tombée, il fut obligé de camper, tout près du puits sud d'El-Ouatia, au pied d'une colline à laquelle nos topographes ont justement imposé le nom de Ras Morès. Le lendemain, Abd el-Hagg, Khalifat et les autres revinrent et expliquèrent qu'ils avaient simplement tiré des gazelles. Ils annoncèrent avoir rencontré un troupeau de chameaux touareg. Presque en même temps, arriva le chef targui Bechaoui, qui était campé à Mechiguig. Morès eut le tort de se confier à eux et de renvoyer ses méharistes et chameliers tunisiens, gardant seulement avec lui trois serviteurs algériens, Abd el-Hagg et El-Hadj Ali et-Tseni, riche commerçant de Ghadames qui avait promis de le conduire à Ghat. Les chameaux touareg n'arrivant pas, Morès fut contraint de rester huit jours au puits sud El-Ouatia, harcelé par les Touareg qui demandaient sans cesse de nouveaux cadeaux. Il leur objecta qu'il leur en avait déjà fait de superbes. « Ce qui est dans notre poche nous appartient et ne compte plus », répliquèrent ces incorrigibles pillards. Morès commença à être inquiet de cet état d'esprit. Enfin, le 8 juin 1896, les chameaux promis furent rassemblés, mais ils étaient dans un état pitoyable et refusèrent de se laisser charger. Morès remit le départ au lendemain. Désormais, il ne doutait plus qu'il était trahi, aussi, le 9 juin, le chargement ayant été péniblement effectué, résolut-il de remonter vers le nord, vers Sinaoun, au lieu de prendre la route de Ghadames.



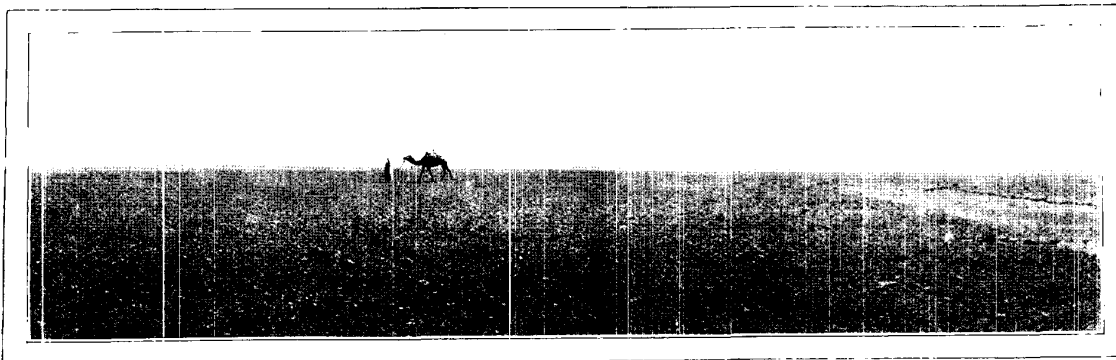
BIR EL-OUATIA PRÈS DUQUEL MORÈS CAMPA HUIT JOURS.



LES GRANDES DUNES D'EL-BAB (page 238).



L'ERG DJENNEIEN, PRÈS DU HOUDI ECH CHEBB.



LA HAMADAT JUSTIFIE BIEN SON NOM QUI SIGNIFIE : SOL PIERREUX, BRÛLÉ ET DÉPOURVU DE VÉGÉTATION (page 237).

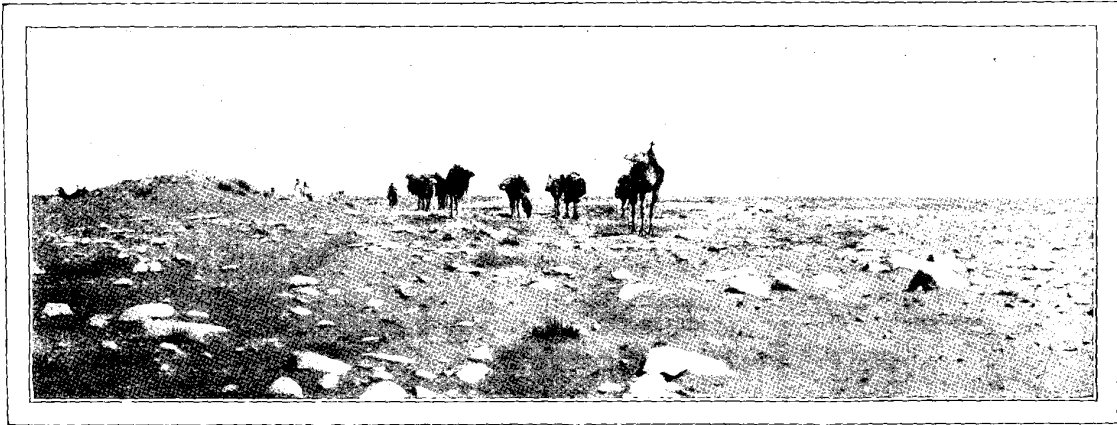
Les Touareg et Chaannbâ, ennemis héréditaires, réconciliés pour ce mauvais coup, sentent que leur proie va leur échapper : Morès est réputé avoir 13 millions dans ses caisses. Sans doute ils se concertent pendant que la caravane fait environ deux kilomètres; puis leur résolution est prise. L'endroit est désert : une large vallée plate, encombrée de petites dunes, couvertes de touffes de zita; à droite et à gauche, une longue file de collines, découpées dans le plateau, limitent l'horizon. La piste de Ghadames à Sinaoun longe en cet endroit une petite crête qui la domine de cinq ou six mètres. Trois ou quatre Touareg et Chaannba s'approchent de Morès par derrière, lui arrachent sa carabine et cherchent à le renverser, tandis que l'un d'eux le frappe d'un coup de sabre à la tête. D'un coup de revolver, dit-on, Morès abat la chamelle rétive qu'on lui a donnée et qui refuse de se barréquer, de s'agenouiller. La bande des agresseurs se rapproche. Morès en tue deux ou trois et se traîne à une trentaine de mètres au sud, derrière une touffe de zita, qui lui fournira un abri bien insuffisant. L'un des serviteurs se sauve, tandis que les deux autres sont tués dans la dune. Abd el-Hagg et El-Hadj Ali, réfugiés sur la petite crête, succombent d'une manière qui n'a pas été élucidée. Pendant une heure et demie ou deux heures, par un soleil torride, Morès, perdant son sang, tient tête aux Touareg et Chaannba, qui l'enserrent sans oser l'approcher; il en tua plusieurs, au dire de Khalifat; s'il avait eu sa carabine, il est possible qu'aucun d'eux n'eût échappé. Les agresseurs rampent de touffe en touffe; deux d'entre eux, El-Kheir (dont le nom dérisoire signifie « le meilleur ») et Mahammar ben Mahammar, atteignent d'un bond le blessé et tirent sur lui à bout portant. Alors, tous les autres s'approchent et lardent de coups le corps de leur victime qu'ils traînent derrière une grosse touffe de zita, afin qu'on ne le vit pas de la piste.

Pas à pas, Khalifat nous montre les points où se déroulèrent les phases de ce drame. Comme j'émetts quelques doutes sur l'exactitude de ses indications, Khalifat gratte le sol et déterre un morceau de peau de la chamelle. A l'endroit où fut traîné le corps, il suffit d'écartier la couche superficielle du sable pour voir les parties profondes agglomérées en une masse brunâtre : « C'est le sang de Morès, » dit Khalifat. Puis il nous mène au point où eut lieu le pillage de la caravane. Le sol est jonché de débris de caisses, de fragments de pots de moutarde Grey Poupon, de fioles pharmaceutiques et surtout de morceaux de plaques photographiques. Le doute n'est plus possible¹. C'est bien là que fut assassiné cet homme vaillant, dont la bravoure provoque encore l'admiration des indigènes.

Les topographes de la Mission de délimitation avaient eu la pieuse pensée d'élever un monument sur la crête au pied de laquelle avait succombé le marquis de Morès. Ce monument fut détruit par le fanatique kaïmakam de Ghadames. Pour éviter semblable accident, un nouveau monument a été érigé par la Mission à Mechiguig, où il sera sous la protection du poste makhzen. C'est un obélisque placé sur un mamelon d'où l'on aperçoit la vallée d'El-Ouatia. Par une bise glaciale, le capitaine Meullé-Desjardins et le lieutenant Lecocq y ont gravé cette inscription commémorative : « A la mémoire du marquis de Morès, tombé à El-Ouatia, le 9 juin 1896, en combattant vaillamment. »

De Mechiguig ou d'El-Ouatia, on gagne le Siah et Touil. Celui-ci débute par un ravin en V, entaillé dans les calcaires qui revêtent le plateau; une large vallée à fond plat, en U, encaissée d'une vingtaine de mètres, succède à ce ravin; elle se poursuit sur une trentaine de kilomètres jusqu'à la rencontre de l'Oued Yar, qui offre le même caractère. C'est là une excellente voie caravanière, dont le sol de *reg* est favorable à la marche; si elle nous eût échappé, nous eussions dû nous contenter d'une piste située plus à l'ouest, qui est très sableuse.

1. Khalifat ne fut pas témoin du drame lui-même et on peut se demander comment il le connaissait. D'abord, tout se sait en ces pays; d'autre part, Khalifat avait récemment visité ces lieux avec deux des hommes envoyés par le commandant Leboeuf pour relever les corps de Morès et d'Abd el-Hagg. Ces hommes accomplirent un raid étonnant, sous la conduite de Saïd ben Nasseur, qui est actuellement caïd du Nefzaoua.



LA HAMADAT A HENCHIR EL-BESSA (page 236).

Au confluent du Siah et Touil et de l'Oued Yar existait autrefois un puits que les habitants de Ghadames avaient bouché, il y a une soixantaine d'années, pour rendre plus difficile aux pillards l'accès de leur ville. Le commandant Donau l'a fait recréuser et lui a donné le nom de Bir Alapetite, en l'honneur du Résident général. Ce ne fut pas un petit travail, car il fallut percer 40 mètres d'alluvions. Cela nous explique la forme en U de la vallée principale, qui est aux deux tiers remplie par des cailloutis. Avant de quitter le Siah et Touil, notons l'aspect très différent des deux versants : le versant oriental disparaît parfois entièrement sous le sable amené de l'Erg, tandis que le versant occidental est net de toute particule sableuse. Les petites dunes portent de beaux pieds de *riem*, qui étaient en fleur lors de notre passage. Ces grands plumeaux verts sont d'autant plus florissants que c'est une des rares choses que les chameaux refusent de manger.

Pour sortir du Siah et Touil, il faut gravir une berge escarpée, où un peu de sable cache traitreusement des pierres aiguës. Les chameaux passent sans incidents. Nous voilà sur un immense plateau, qui s'étend aussi loin que la vue peut porter ; rien ne dépasse la rectitude inexorable de l'horizon. Qui dira la désolation de cette *hamadat*? Vraiment, elle justifie son nom, qui signifie « sol pierreux, brûlé et dépourvu de végétation ». Une mer de pierres : partout des dalles grises, soulevées et disloquées par le boursoufflement des couches gypseuses sous-jacentes, des silex bruns, éclatés en lames tranchantes, des blocs de grès rouge ou noirâtre, débris d'une dalle supérieure. C'est là le vrai désert. En quelques endroits, il faut prêter attention pour apercevoir les représentants du règne végétal, tellement ils sont humbles et ternes ; ils semblent se dissimuler derrière les pierres pour échapper à la dent inexorable des chameaux. Un silence complet plane sur ces solitudes. Pas d'oiseaux ; à peine, de loin en loin, aperçoit-on un corbeau ou un gentil oiselet, la *mokka*, dont le plumage gris est rehaussé de bandes noires sous les ailes. Il s'élève verticalement, en sifflant une gamme ascendante qu'il n'achève jamais, puis il pique une tête vers le sol. Avec le braiment d'un mehari, effroyablement geignard, c'était le seul bruit qu'on entendait, les deux hôtes les plus communs de cette triste contrée étant deux personnages muets : le lézard et la fourmi. Quelques gazelles s'aventurent sur le bord du plateau que nous foulons, mais elles ne tardent pas à rentrer dans l'Erg dont les croupes fauves émergent dans l'ouest.

La marche continue, monotone et fatigante, sur ce plateau aux rudes aspérités. De loin en loin, un petit tas de pierres, un *guemir*, indique la route à suivre dans ce désert. Parfois, on rencontre une petite enceinte



LE SIAH ET TOUIL VU DE BIR ALAPETITE

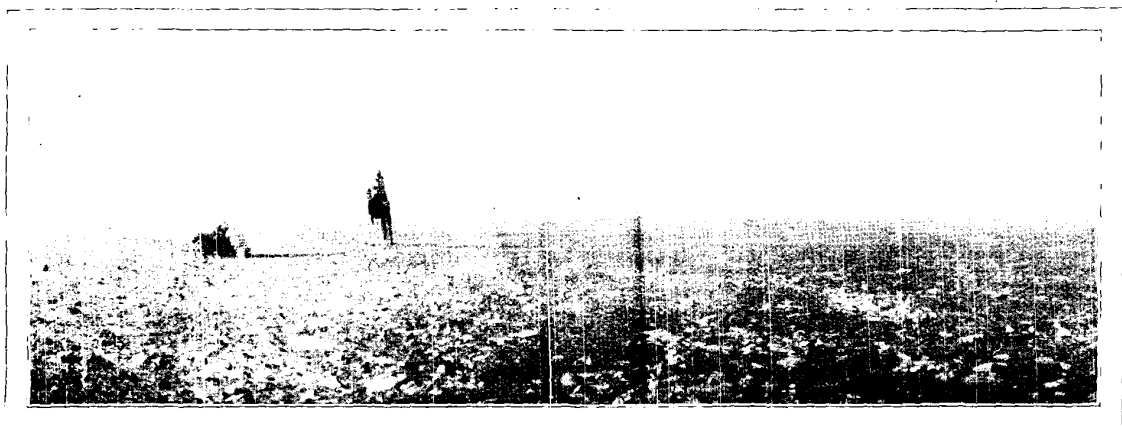
carrée, formée de pierres posées de champ et laissant une ouverture du côté de l'occident; c'est une mosquée en plein air, une *msalla*. Henchir el-Bessessa forme un repère un peu plus important; c'est un gros tas de pierres atteignant deux mètres de hauteur sur sept ou huit de diamètre. Nul doute que ce soit un *redjem*, un de ces tombeaux très anciens dont les guides ne connaissent pas l'origine; ils sont antérieurs à l'Islam, c'est tout ce qu'on en peut dire. Quant au mot de *bessessa*, il désigne un mets formé de farine pétrie dans l'huile, à laquelle on ajoute parfois du lait et des dattes. Pourquoi ce mot d'Henchir el-Bessessa se trouve-t-il en divers endroits autour de Ghadames? Cela se rattache, sans doute, à une coutume que j'ignore.

Peu à peu, le sable augmente; l'Oued Bir en est barré; la Garat Nalout disparaît à moitié sous le sable, qui a poli et guilloché les strates non recouvertes. Les cailloux du sol sont taillés à facettes par cet instrument puissant et inlassable qu'est la poudre de quartz chassée par le vent du désert; les silex eux-mêmes sont parfois polis. Bientôt le sable revêt la roche d'un tapis continu, sur lequel s'allongent quelques petites dunes en croissant, de huit à dix mètres d'altitude, et enfin nous atteignons les dunes d'El-Bab, éperon détaché du Grand Erg qu'il nous va falloir franchir le lendemain.

Il serait peut-être plus exact de dire El-Biban qu'El-Bab, car, en fait, il y a plusieurs portes. Celle que nous avons utilisée est assez facile. Le trajet dans le sable ne dépasse pas deux kilomètres, et les crêtes les plus élevées n'ont que de 30 à 40 mètres; à côté, quelques sommets doivent atteindre 60 ou 80 mètres. Il est de toute évidence que ce sont des pitons rocheux bordant une large vallée qui a été barrée par le Grand Erg. D'un piton à l'autre courent de longues guirlandes, des crêtes à flancs dissymétriques, des *siouf*, qui ensèrent des dépressions en entonnoir ou de larges cuvettes (*houdh, sahan*, bassin, assiette), où le substratum créacé est souvent à nu. Bientôt, nous retrouvons le sol ferme et nous descendons par une pente douce, toute noire de silex éclatés, jusqu'à la sebkhat de Mzezem, dont la traversée ne présente pas de difficultés.

Les commissaires ottomans n'ont pas voulu nous concéder cette route de l'Est et nous avons dû nous contenter d'une autre piste, qui oblige à traverser une seconde bande de dunes. Heureusement, on profite d'un long couloir, qui a une douzaine de kilomètres de longueur, coupé seulement de veines transversales, ne dépassant pas quelques mètres. A la sortie, il y a une crête d'une trentaine de mètres. Avec un bon guide, on est vite tiré d'affaire, mais sans cela, on s'expose à un jeu de montagnes russes qui manque de charme. Les dunes bordant le couloir mesurent une soixantaine de mètres, en moyenne, bien que certaines atteignent 100 mètres (mesurés); ce sont les plus grandes que nous ayons rencontrées. L'effet est déjà imposant. Dans l'ensemble, ce sont des coupoles ou des dos d'âne dont les deux versants ont presque la même pente, sauf sur les derniers mètres, où le vent édifie une crête aiguë, un *sif*, qu'il détruira le lendemain, si sa direction change. Ce sable est d'une telle finesse que le moindre vent le soulève; il court en ruisseaux, il vole, il entre partout au grand détriment des appareils photographiques. Il n'est pas rare qu'un mètre de sable soit enlevé en un jour, mais les effets opposés se balancent. En somme, ces dunes sont fort peu mobiles; seule, leur surface oscille autour de certaines positions; c'est qu'elles sont liées à des élévations préexistantes, à des *gour*, qui en constituent l'ossature et dont la forme se traduit même dans le profil de la dune, abstraction faite du modelé superficiel.

On a souvent comparé ces grandes dunes aux vagues de la mer; quelque surannée qu'elle paraisse, la comparaison se présente naturellement, et l'une des photographies reproduites ici pourra la justifier. Ces grandes vagues sont toutes frisottées, ornées de dunes microscopiques, comparables aux ondulations produites sur le fond de la mer par le clapotis de l'eau. Divers auteurs se sont appliqués à décrire, en style plus ou moins imagé, les dunes du Grand Erg. On m'excusera de ne pas me livrer au même exercice littéraire;



LA HAMADAT DE GHADAMES RENDRAIT DES PIERRES A L'ARABIE PÉTRÉE ELLE-MÊME (page 240).

je préfère renvoyer aux photographies qui donneront une idée plus exacte que les longues descriptions.

On y verra que la végétation n'est pas très serrée, et cependant l'Erg est un paradis, par rapport à la hamadat; contrairement à une légende que les récits des voyageurs n'ont pas encore réussi à vaincre, les « sables du Sahara »

sont la seule partie de ce pauvre pays qui ne soit pas complètement stérile; à leur base se concentre un peu d'humidité que vont pomper les racines immenses des plantes sahariennes. Le véritable désert, c'est le désert de pierre, c'est la hamadat, que les caravanes n'abordent jamais sans angoisse. Pour résister à la sécheresse, les plantes du Sahara ont recours à des expédients leur permettant de diminuer l'évaporation: les unes ferment leurs stomates, les autres réduisent ou suppriment



MÉHARISTES SUR LA SEBKHIAT MZEZZEM. LES CHAMEAUX ONT CREUSÉ DES ROUTES DANS LE SOL. — CLICHÉ BOUÉ.

leurs feuilles; aussi la plupart de ces plantes ressemblent-elles à un balai plus ou moins desséché.

L'Erg est le domaine des gazelles et des antilopes. Les Souafa et les Chaannba leur font une chasse active et viennent les vendre à Ghadames. La chair de la gazelle est très délicate: c'était un régal quand un chasseur abattait un de ces gracieux animaux. Les Arabes distinguent trois variétés de gazelles (soit dit en passant, ce nom est un mot arabe, *ghzel*, que nous avons adopté). A côté de la gazelle, se trouve l'antilope, le *beguer el-ouach*, qui vit en bandes nombreuses dans la région des grandes dunes. Comme carnassiers, on rencontre surtout le *fennec*, si amusant avec son museau pointu et ses grandes oreilles, le guépard (*fehéd*), qu'on dressait autrefois à chasser la gazelle, le chacal (*dhib*) et parfois la hyène. Mes hommes prétendaient que ces animaux ne boivent jamais, pas même les carnassiers! Khalifat, qui est un grand chasseur devant le Prophète, m'a raconté que les antilopes ont dans le ventre une poche d'eau qui suffit à remplir cinq bouteilles. Il a eu maintes fois recours à cette gourde envoyée du ciel; l'eau en est très douce et excellente à boire. On la recueille précieusement et on l'expédie jusqu'à Tunis; c'est un cadeau fort apprécié: celui qui en boit n'est jamais malade. L'autruche était très commune, il y a un petit nombre d'années. Le premier officier qui est venu à Douz ne fut pas peu étonné lorsque le cheikh lui servit un œuf d'autruche à la coque! Khalifat se rappelle avoir vu une jeune autruche que son père avait prise au nid et qui fut vendue à Tunis. Après ce qu'il m'a raconté, il n'est pas surprenant que cet oiseau ait complètement disparu. Les Arabes chassaient l'autruche au printemps; ils cherchaient les nids et tuaient la mère sur le nid. Le mâle venait alors couvrir les œufs. On le tuait à son tour et on mangeait les œufs. Les autruches de l'Erg étaient très appréciées, parce qu'elles n'avaient pas les plumes déchirées par les rochers; une dépouille de mâle valait 300 francs. L'espèce devait succomber sous cette chasse stupide; mais on s'explique comment on rencontre encore beaucoup de fragments d'œufs.

Au sud des dunes d'El-Bab s'allonge la sebkhat Mzezem, dépression sans écoulement dont le fond est tapissé de cristaux de sel. Cette croûte saline est peu résistante; le pied des animaux s'y enfonce en projetant un petit nuage blanc; ainsi se sont creusés de petits routins que les chameaux suivent consciencieusement. Mzezem est une misérable oasis, comprenant une cinquantaine de palmiers, groupés autour de quelques puits détestables. Tout respire l'abandon; il n'y a aucun habitant, et les palmiers sont livrés à eux-mêmes. Les Turcs avaient construit sur ce point un petit fortin, qui est complètement en ruines, bien

qu'il n'ait guère qu'un demi-siècle. Malgré sa tristesse, le site n'est pas sans charme. Après avoir traversé la sebkhat, d'une blancheur aveuglante sous le soleil de midi, nous abordons sur un sol de roches noires, couvertes de fossiles, parmi lesquels le géologue reconnaît avec satisfaction une curieuse ammonite d'Égypte. Peu après, nous campons dans un endroit désolé, après avoir, suivant la coutume, descendu à cloche-pied la petite butte de Noguiza. Sur le sommet est enterré un marabout nègre qui se cassa la jambe et peut-être se tua en se livrant à cet exercice, que chacun doit répéter la première fois qu'il vient à Ghadames. Le deuxième rite consiste à élever une petite pyramide de pierres.

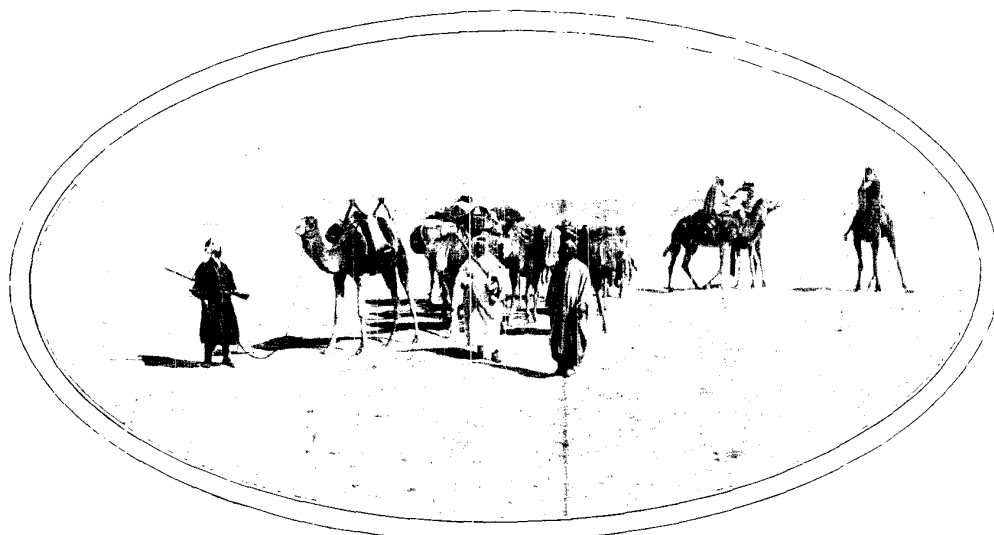
Au petit jour, nous sommes en route, car il s'agit d'arriver de bonne heure à Ghadames. Devant nous s'étend une plaine indéfinie, fermée par la Hamadat el-Hamra, qui dépasse à peine l'horizon. Sur la plaine noire se dressent quelques témoins d'érosion, quelques *gour*, aux formes rigides. La piste (c'est une des plus grandes routes du Sahara) est jalonnée par des *gemraoua*, des pyramides de pierres, un peu plus élevées que de coutume. Depuis neuf jours que nous avons quitté Dehibat, nos yeux s'étaient peu à peu déshabitués de toute verdure, mais vraiment nous ne nous attendions pas à un tel tableau. A partir de Mzezem, la désolation dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Plus aucune trace de végétation; à plus d'un jour autour de Ghadames les chameaux ne trouvent rien à manger. Pendant notre séjour, nous avons dû envoyer nos chameaux au pâturage dans l'Erg. Le sol est couvert de silex bruns ou noirs, émergeant d'une poudre de gypse qui s'envole sous le pas des bêtes, comme un nuage de poudre de riz. On se demande comment les chameaux ne se coupent pas la sole des pieds sur ces silex tranchants et brûlants. Partout des pierres, rien que des pierres! Ce pays rendrait des points (ou plutôt des pierres) à l'Arabie Pétrée elle-même! Au surplus, la description et les photographies que donne M. Douglas Carruthers pourraient avoir été prises aux portes de Ghadames.

De bon matin, nous croisons la caravane d'un nègre qui a fait fortune à Tripoli et qui revient vivre à Ghadames. La veille, ses émissaires avaient couché à notre camp; ils allaient prévenir les femmes de se tenir prêtes à recevoir leur seigneur (précaution utile, insinue Bouvet). Le nègre est revêtu d'un pantalon de soie rouge qui dépasse sous une magnifique gandourah violet évêque; un petit houli blanc est jeté sur ses épaules. Il fait un effet magnifique au milieu du désert; cela vaut bien une plaque!

Tout à coup, du sommet d'une butte, nous découvrons Ghadames, tache sombre plaquée contre le rebord de la hamadat. Ce n'est pas sans émotion que nous apercevons cette antique cité qui revendique le titre de « reine du Sahara », reine déchue, il est vrai, et qui cache sa misère loin du monde. Certes, bon nombre de voyageurs l'avaient visitée avant nous : Laing, Richardson, Dickson, Duveyrier, de Bonnemain, Mircher, de Polignac et Vatonne, Rohlf, Largeau, mais depuis quarante ans cette oasis célèbre était entièrement fermée aux Européens; seul, Cornetz réussit à y entrer sous un déguisement, mais il dut s'éloigner au bout de quelques heures. Les circonstances nous permettent de compter sur un meilleur accueil; aussi pressons-nous l'allure, impatients d'entrer dans la ville interdite, qui conserve encore quelque chose de son mystère.

(A suivre.)

LÉON PERVINQUIÈRE.



LE NÈGRE RENTRANT A GHADAMES.



GHADAMES. VUE GÉNÉRALE PRISE DU SUD.

SUR LES CONFINS DE LA TRIPOLITAINE DE LA MÉDITERRANÉE A GHADAMES¹

PAR M. LÉON PERVINQUIÈRE

III. — Ghadames. — Aspect général de la ville. — Les rues voûtées. — La grande mosquée. — Le souk. — La source. — La place du Mûrier. — Les zaouias. — Les Senoussia.



UNE PORTE DE LA VILLE.

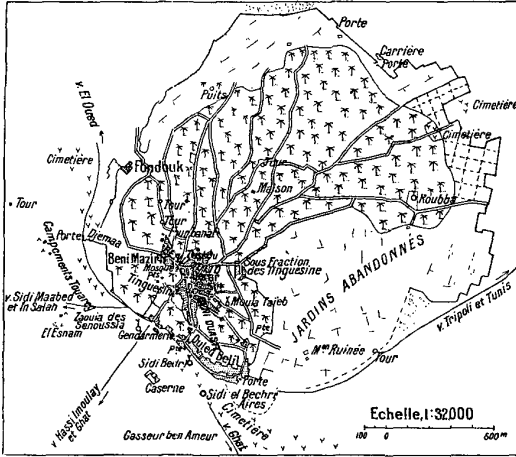
POUR le voyageur qui arrive du Nord, Ghadames apparaît d'abord comme une étroite bande, d'un vert noirâtre, plaquée au pied d'un léger ressaut de terrain; à droite de la piste, quelques collines rousses, à sommet plat; à gauche, un pain de sucre, le Ras Ghadamsi, où une vigie demeurait en permanence pour signaler l'approche des pillards du désert et donner l'alarme.

De plus près, on distingue une longue muraille grise, au-dessus de laquelle émergent les aigrettes des palmiers. Le contraste est saisissant entre le vert brillant de la palmeraie et la teinte terne et sombre de la plaine environnante, entre la riche végétation de l'oasis et la stérilité absolue des alentours. Les jardins, comme la ville, sont ceints de remparts que dominent encore quelques tours carrées; pour le Sahara, c'était une protection efficace; désormais, des monceaux de ruines marquent, sur bien des points, l'emplacement de ce mur en briques crues, parmi lesquelles étaient parcimonieusement disséminées quelques pierres; toute la partie sud-est de l'enceinte s'est écroulée et de nombreuses brèches se voient du côté septentrional; quelques poternes sont encore reconnaissables à l'ouest, tandis que les trois portes principales s'ouvrent au sud de l'oasis, où sont concentrées les habitations.

À deux cents mètres des remparts commence un plateau, qui domine la plaine d'une dizaine de mètres et qui commande la ville; il porte les ruines d'un fortin turc, excellent observatoire d'où l'œil plonge sur l'oasis. A nos pieds, une infinité de pierres fichées en terre marquent l'emplacement d'une immense nécropole; deux marabouts vénérés, Sidi el-Bechri et Sidi el-Bedri, ont leur tombeau surmonté d'une coupole immaculée, de caractère tunisien. Au contraire, c'est le Soudan et les oasis du désert libyque qu'évoquent les habitations dont les terrasses sont ornées de cornes en terre, blanchies à la chaux. Les remparts offrent, de ce côté, une

1. *Suite. Voyez pages 217 et 229.*

silhouette irrégulière, car ils sont simplement formés par le dos des dernières maisons, où les ouvertures sont réduites à de rares fenêtres, ayant presque l'aspect de meurtrières. Seule, une maison, sur laquelle flotte le pavillon ottoman, présente une porte et de larges fenêtres; c'est une construction récente où sont



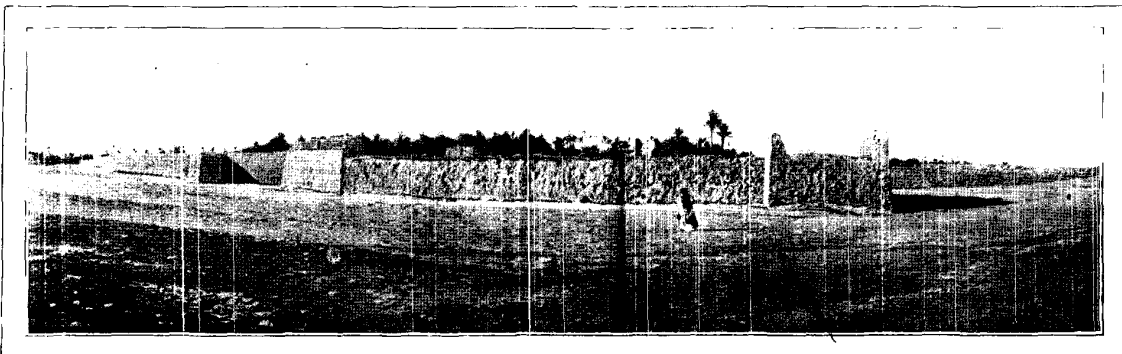
PLAN DE GHADAMES.

installés les services administratifs, quelque chose comme la préfecture. Par-dessus les premières maisons surgit une forêt de palmiers, au milieu de laquelle se détachent les hautes maisons du centre de la ville; leur blancheur contraste avec le vert des frondaisons, piqueté çà et là par quelques taches éclatantes : maison isolée dans les jardins ou koubba. Chose singulière, pas un de ces gracieux minarets dont Tunis, Sousse, Kairouan et Monastir nous offrent de si beaux exemples, pas plus que de ces singuliers minarets soudanais dont Agades et Djélé ont les types les plus remarquables; contrairement à l'usage, les mosquées de Ghadames n'ont point de minaret. Vers la gauche, vers l'ouest, apparaît une construction carrée, isolée sur le plateau, la caserne turque, et, plus loin, des monuments singuliers, d'ailleurs en ruines, les fameuses idoles, et *Esnam*, dont divers voyageurs ont déjà parlé. Tout à fait au fond se profilent les hautes dunes du Grand Erg dont les croupes fauves se dorment aux rayons du soleil.

Si le spectateur se retourne vers le sud, le spectacle change totalement : à perte de vue s'étend un plateau semé de quelques buttes fort espacées; rien qui retienne l'attention; de végétation, il n'y en a pas trace; le sol est jonché de dalles calcaires disloquées et soulevées, jaunes ou rouges, de débris de grès noir, de silex bruns sur lesquels la marche est affreusement pénible; c'est là le début de la terrible Hamadat el-Hamra. Sur quelques pierres l'œil du géologue discerne de grandes empreintes à bourrelets concentriques, que les indigènes regardent comme les traces de la jument du prophète et qui sont seulement des moules de fossiles (*inocérames*).

Quand il s'est bien repu de l'horreur de la hamadat, le voyageur redescend vers la ville, à travers le cimetière qui s'insinue entre les remparts et le plateau, sur une longueur de 2 kilomètres, et qui grimpe même sur celui-ci, près des idoles. Depuis les temps les plus reculés, tous les Ghadamsiens se font enterrer là; il y a certainement des tombes très vieilles, antérieures à l'Islam; comme on ne touche jamais aux anciennes tombes, le cimetière a pris des proportions inusitées. La plupart des tombes sont anonymes, mais il n'est pas rare d'apercevoir une inscription arabe, gravée sur l'une des deux pierres fichées aux extrémités de la tombe ou sur une tuile. Ces inscriptions sur terre cuite sont assez récentes, paraît-il: deux siècles au plus. Leur texte, calqué sur un modèle uniforme, est sans intérêt : le nom du personnage, parfois son âge, et une formule de louange à Dieu (verset du Coran). Seule, une tombe se distingue des autres : celle du fils d'Ikhenoukhen, le grand chef targui qui a joué un rôle si important au siècle dernier. C'est une maçonnerie elliptique ayant 7 ou 8 mètres de grand axe et 2 m. 50 de hauteur, environ. Non loin de là se trouve le tombeau d'un célèbre marabout, Sidi Hamir; tous les vendredis, ce tombeau, situé au bord d'une cour, est orné de drapeaux rouges et verts.

Avant d'entrer en ville, jetons un coup d'œil sur la mosquée de Sidi Okba ben Hamir, souvent appelé



LES REMPARTS ENTOURENT LA VILLE ET LES JARDINS.

Sidi el-Bedri, compagnon du prophète, qui conquiert Ghadames à l'islam et y est mort. Un tas d'immondices nous permet de tout voir par-dessus le mur, sans pénétrer en terrain prohibé. Dans un coin de la cour se trouve le tombeau du saint qu'abrite une coupole au galbe légèrement conique; dans le mur oriental, une

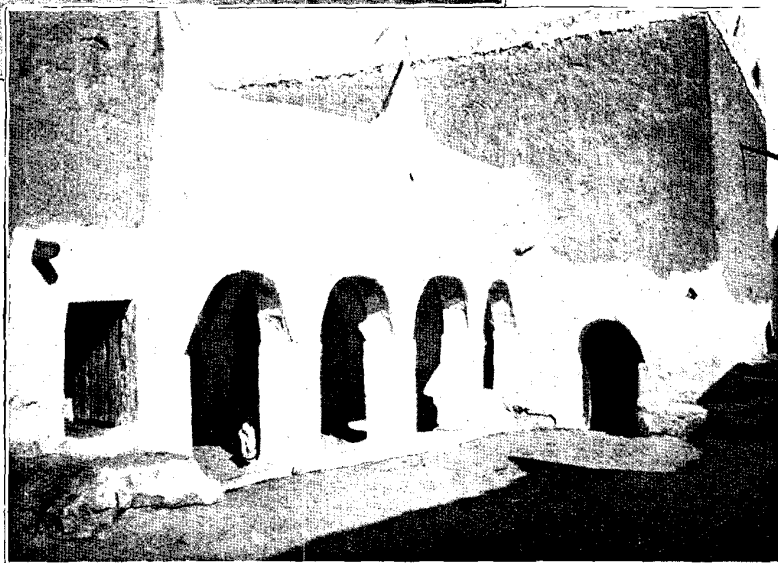
petite niche, comprise entre deux colonnes, le *mirhab*, nous indique la direction de la Mecque; des fûts de colonnes brisées, ornées de cannelures spirales, et quelques chapiteaux d'une réelle élégance sont plantés au hasard; évidemment, ils ont été empruntés à un monument antérieur, probablement un monument chrétien.

Les voyageurs qui ont visité Ghadames



MOSQUÉE ET TOMBEAU
DE SIDI OKBA BEN HAMIR.

nous ont laissé des descriptions assez sommaires; aussi n'est-il pas superflu de reprendre complètement celles-ci, car Joanne et Biedeker sont encore inconnus sous ces climats. Nos devanciers nous ont déjà appris que la population est divisée en trois grandes fractions: les Ouled Belil, qui sont d'origine arabe, les Beni Ouasit et les Beni Oulid, qui sont berbères. Ces deux dernières fractions



PLACE COUVERTE DANS LA RUE DES OULED BELIL (page 214).

possèdent plusieurs quartiers qu'il est utile d'énumérer, car leur nom paraîtra par la suite. Les Beni Ouasit, installés au sud du souk, occupent les quartiers de Djerissane, de Tinguesine et de Taferferat; les Beni Oulid, établis au nord du souk, ont les quartiers de Teskou, des Beni Derar et des Beni Mazigh.

Pénétrons maintenant dans la ville par la porte du Sud-Est, et faisons un tour de promenade. Nous passons près d'une plate-forme, élevée d'un mètre au-dessus du sol, qu'on pourrait prendre pour l'impluvium d'une citerne et qui est une *msalla*, une mosquée en plein vent. La porte de la ville est placée latéralement, au fond d'un couloir étroit, afin qu'une troupe de quelque importance ne puisse l'aborder de front. Toutes les entrées, même celles des maisons, présentent cette disposition en chicane, dont le rôle défensif est manifeste. Jadis, les portes de la ville étaient fermées chaque soir, mais l'état actuel des remparts rend cette précaution illusoire; aussi les portes des remparts demeurent-elles toujours ouvertes. Elles sont formées de troncs de palmiers accolés, maintenus par de fortes barres de bois; une puissante serrure en bois et fer complète la fermeture. Au-dessus de la porte est un petit réduit permettant d'en défendre l'accès. La porte franchie, nous nous trouvons dans une rue bordée de longues murailles grises, interrompues seulement par

quelques maisons; cette rue mène dans les jardins. Visitons d'abord la ville. Nous nous engageons dans une rue à gauche, qui tourne deux fois à angle droit. Au coin, une négresse discute avec une femme targuia, tandis qu'une autre négresse travaille entre une chèvre et une poule.

Après le deuxième tournant, nous sommes dans la grande rue des Ouled Belil, rue large et à ciel ouvert, ce qui est une exception ici, car les rues de Ghadames sont généralement couvertes. La rue est bordée par de hautes maisons à toit plat, toutes ornées de cornes blanches. Le pourtour des portes, parfois la partie inférieure des murs et les parapets des terrasses sont également blanchis à la chaux. La plupart des maisons possèdent extérieurement des bancs en terre durcie où de graves personnages dissertent à mi-voix, tout en égrenant leur chapelet; ils nous regardent passer d'un air indifférent. Le milieu de la rue appartient aux chèvres et aux enfants, qui se battent comme de futurs citoyens français. Une des maisons abrite une école coranique; les enfants y vont à partir de quatre ou cinq ans, peut-être trois. L'instruction est assez répandue à Ghadames où tous les hommes savent lire. Ces bambins avaient des frimousses bien amusantes, qu'aimaient de beaux yeux bruns. Les uns ne portaient qu'une chemise et une chéchia, mais d'autres étaient habillés comme de vrais hommes. Quant aux chèvres, elles suppléent à l'insuffisance des services de voirie et dévorent tout ce qu'elles trouvent dans les rues.

Près de l'école se voit une place couverte dont les arcades en plâtre sont ornées de dessins géométriques assez grossiers. Tout autour de la place règnent des banquettes où les habitants viennent s'allonger pendant les heures brûlantes du jour; en été, une température de 50° à l'ombre est chose normale à Ghadames. C'est un de ces points admirables où l'on cuit l'été et où l'on gèle l'hiver; pendant notre séjour, le thermomètre descendait toutes les nuits à 0°; quelque temps auparavant nous avions même eu — 3°, ce qui n'empêchait pas le thermomètre de monter à 25° dans la même journée, à l'ombre bien entendu, car au soleil il dépassait 40°.

On comprend que les Ghadamsiens aient éprouvé le besoin de s'abriter contre les ardeurs d'un soleil implacable et qu'ils aient construit leur ville en conséquence. Tous les soirs, il y avait concert *sous* cette place; autour d'une bougie étaient groupés cinq ou six individus dont les faces prenaient un aspect dur et pittoresque dans ce clair-obscur. L'un d'eux chantait un couplet que les autres reprenaient en chœur. La mélodie avait parfois du caractère, mais tout plaisir était gâté par le chœur, chacun chantant dans son ton; il en résultait une cacophonie pénible pour des oreilles européennes.

Un peu plus loin, nous passons devant la maison où était installée la popote de la Mission; nous aurons l'occasion de la visiter un peu plus tard. Après avoir jeté un coup d'œil aux remparts, presque entièrement enfouis sous un double tas d'immondices, nous croisons trois négresses fortement charpentées, portant sur leur épaule gauche une énorme jarre pleine d'eau, qui doit bien peser de 20 à 25 kilog., puis nous passons sous une voûte formée par le magasin d'un des principaux négociants, Abd es-Selam; une fenêtre ornée d'un grillage en fer, d'un joli caractère, rompt la monotonie de la muraille. Près de la voûte, une négresse cul-de-jatte se traîne péniblement et sollicite la charité des passants; elle accepte sans hésitation les sous des roumis. Au Sahara, comme ailleurs, l'argent n'a pas d'odeur.

Quelques pas plus loin, une rue laisse entrevoir les jardins par-dessus un petit mur surmonté de briques posées obliquement, qui dessinent une



FEMMES PUISANT DE L'EAU A UNE SAGUIA.

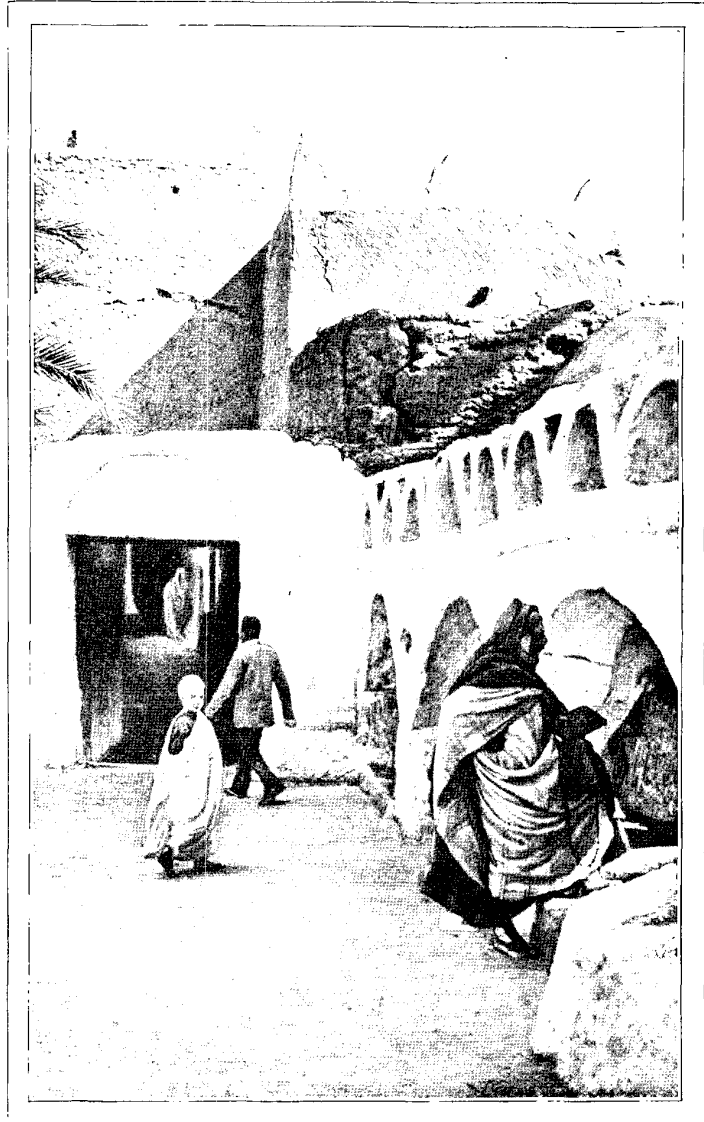
série d'A et de V. Sur une porte, une *atria*, c'est-à-dire une femme noire appartenant à la classe des anciens esclaves affranchis, apparaît couverte de bijoux et sourit à une autre négresse assise à terre; à notre vue, la porte se ferme, mais il est trop tard; la plaque est impressionnée. Personne ne voulait se laisser photographier et il fallait saisir les sujets à l'improviste.

Cette rue nous mènerait dans les jardins que nous visiterons un autre jour; continuons donc notre route le long des remparts. Une des portes de la ville se trouve près de là; elle offre la même disposition en chicane que la précédente, mais elle n'est pas recouverte par des constructions. Bientôt, la rue tourne à angle droit, sous une voûte, pour reprendre ensuite la direction primitive, le long des remparts; c'est là que se trouve la maison où sont installés les bureaux du kaïmakam, du préfet. Comme il n'est pas encore l'heure de rendre visite à ce représentant de l'autorité ottomane, revenons sur nos pas jusqu'à la rue principale, que nous avons laissée à droite.

Cette rue va nous mener presque en ligne droite jusqu'au cœur de la ville, jusqu'au souk. Tout d'abord, elle circule à découvert entre les murs des jardins. Après un léger détour, on arrive à une petite place bordée d'arcades qui abritent des bancs. Sur la gauche, quelques boutiques minuscules, qui n'ont guère plus de 2 à 3 mètres de longueur sur 1 m. 50 de largeur et 2 mètres de hauteur; la porte est tellement basse qu'il faut ramper pour entrer. C'est là que travaillent les fabricants de *belgha*, sortes de pantoufles brodées, qui constituent la seule industrie de Ghadames. Au delà des boutiques, nouvelle échappée sur les jardins: une ruelle ombragée de beaux palmiers nous laisse apercevoir un groupe de femmes en train de puiser de l'eau à un ruisseau: drapées dans leur ample vêtement de cotonnade bleue, elles posent leur jarre sur leur épaule d'un geste gracieux et fort, telles des Tanagra négresses. Au fond de la place, un trou noir dans un mur élevé: c'est l'entrée du quartier de Djerissane dont toutes les rues sont voûtées. Une solide porte en troncs de palmiers permettait de clore le quartier.

En effet, tous les quartiers de Ghadames sont séparés les uns des autres par une muraille qu'il est impossible de suivre, car elle est noyée dans les constructions. Quelques portes y sont percées çà et là. Jadis les lourds battants en étaient fermés chaque soir, car les quartiers étaient sans cesse en guerre les uns avec les autres. Il faut reconnaître que l'autorité ottomane a su mettre fin à ce lamentable état de choses; depuis lors, on ne ferme plus, chaque soir, les portes des quartiers, pas plus que les portes de la ville, mais il est resté une bien curieuse survivance de l'état antérieur: un Ghadamsien ne passe jamais dans un quartier de la fraction adverse. Il n'est pas rare de rencontrer des gens qui connaissent Agades, Kano et Timbuctou, mais qui n'ont jamais vu une rue ou une place située à 500 mètres de chez eux. Michal a causé un jour avec un homme qui venait, pour la première fois, de traverser un quartier qui n'était pas le sien.

Engageons-nous sous la voûte sombre. La lumière fournie par la porte s'éteint bientôt et c'est à tâtons qu'il faut se diriger sur un sol raboteux. La grande rue a environ deux mètres de largeur et un peu plus de hauteur; elle est entièrement couverte, les maisons se rejoignant au-dessus d'elle. Le plus souvent, le



ENTRÉE DE LA RUE VOUTÉE DE DJERISSANE.

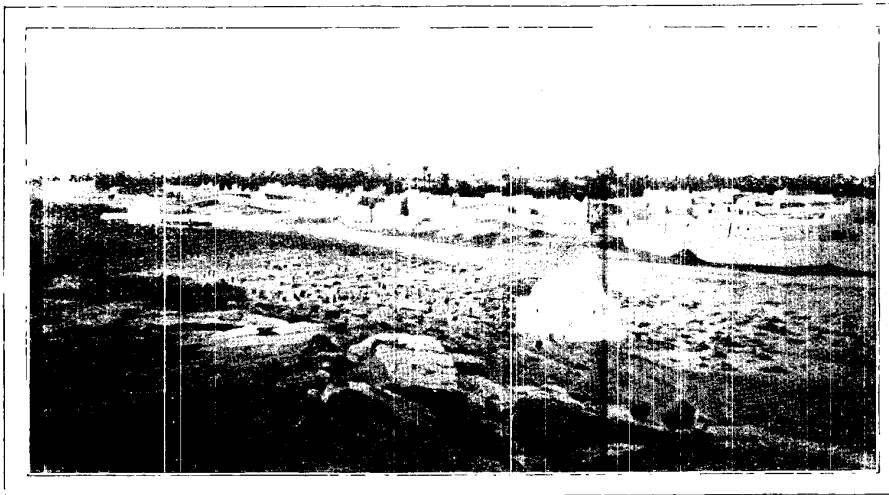
plafond est plat, mais çà et là des piliers en plâtre ou en pierres recouvertes de plâtre supportent des arcs ressemblant à des sortes d'ogives tronquées. Quelques colonnes sont moins frustes; certaines sont même travaillées, autant qu'on peut en juger sous le revêtement de plâtre, mais rien n'atteste qu'elles soient romaines; il en est de même pour les grosses pierres taillées qui forment les chambranles ou le seuil des portes. Les rues sont en terre et relativement propres; elles sont parfois balayées. Néanmoins, l'odora est fâcheusement impressionné par les émanations de petits établissements privés, qui ouvrent sur la rue. Dans l'obscurité complète, il faut faire attention à ne pas heurter quelque négresse, emportant sur sa tête un panier de ce précieux engrais qu'elle va déverser dans les jardins. Il est vrai que le nez supplée alors à l'insuffisance de l'œil et vous avertit de l'obstacle à éviter.

Heureusement, quelques puits d'aération amènent dans ces couloirs un peu d'air respirable et de clarté; une lumière crue tombe verticalement et vient couper l'ombre. Comme je n'avais pas de magnésium, les diverses photographies de rues que je présente ont été faites à la faveur de ces ouvertures, car certaines rues jouissent d'une obscurité complète.

Peu après l'entrée de Djerissane, avant que la lueur de la porte ne soit complètement éteinte, une petite rue latérale, débouchant sur les jardins, apporte précisément un peu de lumière, d'autant qu'un large puits perce sa voûte. Des bancs en terre en garnissent les deux côtés, interrompus par une seule porte, qui est celle d'une mosquée où j'ai vainement essayé de jeter un coup d'œil oblique. Cette rue dépassée, on retombe dans l'obscurité complète, dans laquelle on se traîne pendant une centaine de mètres. Là-bas, une tache blanche indique que le jour va reparaitre; elle croit peu à peu, et bientôt on avance dans une demi-clarté dont profitent les fabricants de sandales, qui ont installé leur atelier sur les banquettes mêmes de la rue. De nouveau, voilà la grande lumière: le soleil luit sur nos têtes et vient frapper le sol. La rue, découverte sur une trentaine de mètres, est enjambée par quelques arceaux en ogive tronquée, surmontés de pointes. Ils encadrent une tache noire, d'où émergent tout à coup un groupe de Touareg, auquel le commandant Donau adresse sur le champ un discours dilatoire, pour me donner le temps de sortir mon appareil. La fin du discours (d'ailleurs bref) porta sur les avantages de la photographie; mais alors un des Touareg voulut voir le résultat; il tira ma manche à la déchirer et cherchait à prendre l'appareil que j'eus quelque peine à défendre; finalement, jugeant l'argumentation inutile, je proférai un énergique « Barra » (F... le camp), qui mit fin à la discussion.

L'appareil remis dans son sac, nous nous replongeons dans une obscurité qui ne tarde pas à devenir complète. On a comparé Ghadames à des catacombes, on pourrait aussi bien assimiler ses ruelles tortueuses aux souterrains des taupes. Une image qui se présente naturellement aussi est celle de galerie de mines, d'autant que le plafond est ordinairement plat et souvent soutenu par un boisage en troncs de palmiers. Certaines ruelles latérales n'ont pas un mètre de largeur et deux mètres de hauteur; il en est où je ne

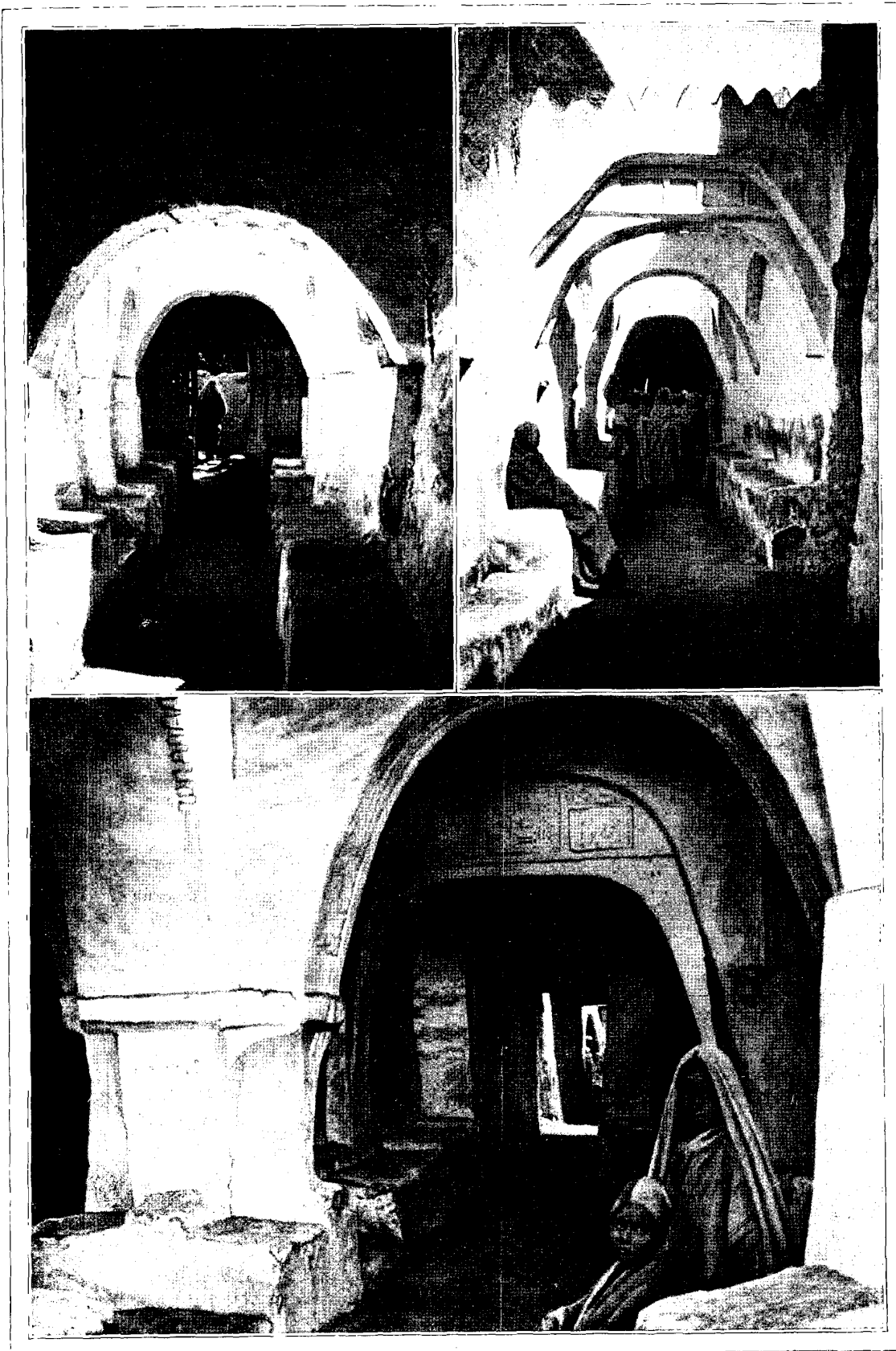
pouvais passer qu'à la condition de me courber. Il faut quelque temps pour se reconnaître dans ces ruelles obscures. Toutefois, nous nous étions mis assez vite dans la tête le plan de Ghadames et nous étonnions les habitants par la facilité avec laquelle nous retrouvions notre chemin dans l'obscurité. Dans les cas difficiles, la lampe électrique que Michal avait toujours dans sa poche, était



LES MAISONS SONT CONCENTRÉES AU SUD ET AU CENTRE DE L'OASIS. UN IMMENSE CIMETIÈRE S'INSINUE ENTRE LA VILLE ET LE PLATEAU (page 242).

d'un précieux secours. Elle faisait la joie des gamins qui nous accompagnaient parfois dans nos pérégrinations: « Tiens, dit l'un d'eux, en appelant ses camarades, venez voir, le roumi a le soleil dans sa poche! »

L'éclairage public est rudimentaire à Ghadames; on ne peut dire cependant qu'il soit nul. Dans la rue principale se voit une petite niche, munie d'une porte en bois à jour; en dessous, le mur est maculé d'une



1. RUE VOUTÉE A L'ENTRÉE DE DJERISSANE. — 2. ARCEAUX ENJAMBANT LA RUE A L'ENTRÉE DES VOUTES DE TINGUESINE.
3. PLACE COUVERTE DANS LE QUARTIER DE DJERISSANE.

large tache d'huile, causée par une lampe qu'abrite la niche. C'est là le seul éclairage de la ville ; il est dû à une fondation pieuse. Je crois d'ailleurs qu'on n'allume la lampe que dans les grandes circonstances ; les temps sont durs ; au lieu de brûler cette huile, n'est-il pas plus profitable de la manger ?

Beaucoup de ruelles latérales sont des impasses, où se trouvent généralement situées les portes des maisons ; très peu ouvrent directement sur la grande rue. Les portes sont ordinairement basses et étroites ; quelques-unes sont peintes en rouge et vert. Ça et là, on remarque quelques ferrures ou une décoration en têtes de clous, mais cela ne rappelle que de très loin les belles portes des maisons arabes de Tunis. En guise de marteau est appendu un gros anneau, qui frappe sur la tête d'un clou.

Parfois la rue principale s'élargit un peu. En un point, elle se transforme même en une véritable place souterraine. La voûte dessine le même arceau reposant sur des colonnes basses (la place n'a pas plus de trois mètres de hauteur), généralement sans caractère ; on note cependant quelques colonnes torsées. Les arts décoratifs trouvent ici une expression plus complète qu'en toute autre partie de Ghadames. Pas de peinture ; les murs sont blanchis à la chaux ; seulement, sur les colonnes et les arceaux, au-dessus des portes, on remarque quelques rosaces et dessins géométriques, creusés dans le plâtre. Nous sommes loin des merveilleux *noukch hadida* du pavillon de la Manouba et de divers palais de Tunis. Le principal motif d'ornementation consiste en trois triangles accolés, qui peuvent se transformer en trois bandes terminées par des pointes et réunies par des bandes transversales. Ces ornements en plâtre sont appliqués sur les murs extérieurs des maisons, aussi bien qu'à l'intérieur des chambres. Leur ressemblance est évidente avec les trois cippes (image de la triade divine) que l'on note sur de nombreuses stèles puniques. Si les triangles nous rappellent Tanit, les cornes ornant les angles de nombreuses maisons, nous font naturellement songer à Ammon. Les habitants leur attribuent la propriété d'écarter le « mauvais œil », comme les mains de Fatma, si communes dans toute l'Afrique du Nord. Tout autour de la place, (et même au milieu de celle-ci, autour des colonnes), règnent des sortes de bancs ou de divans (*dokkan*), semblables à ceux qui s'alignent le long des rues, en files interminables. C'est là que les habitants passent des journées entières, et même des nuits, à sommeiller ou à causer. L'été on y est à l'abri du soleil implacable du Sahara, mais, au début du mois de mars, il faisait plutôt frais sous cette place demi-obscur.

Après avoir tenté un cliché posé, nous reprenons notre promenade sous les voûtes. A gauche, une rue couverte nous conduirait directement à la source, mais il vaut mieux suivre la grande artère. Tout à coup, celle-ci butte contre une porte, dont la dimension dénote un édifice important. C'est la mosquée de Tinguesine. Franchissons la porte pendant que personne ne nous voit. Nous sommes dans un large vestibule d'une dizaine de mètres de longueur, dallé en grandes pierres, qui peuvent être romaines. Dans le fond, une porte entrebâillée laisse apercevoir un escalier que des négresses sont en train de balayer ; à notre vue, elles se sauvent en poussant des cris d'oiseaux effarouchés. A gauche, une grande porte ouverte nous permet d'examiner la mosquée proprement dite. C'est une salle rectangulaire, d'une vingtaine de mètres de longueur sur un peu moins de dix de largeur. Un simple plafond est soutenu par des arcs en ogive surbaissée et tronquée, reposant sur des colonnes basses, sans aucun caractère, contrairement aux indications fournies par nos prédécesseurs, qui en parlaient par ouï-dire. Deux ou trois colonnes sont ornées de cannelures spirales ; les autres sont fort irrégulières et alternent avec des piliers carrés. Plusieurs n'ont ni base, ni chapiteau ; d'autres ont des chapiteaux globulaires à dessins géométriques. Le mirhab est près de la porte du fond. Au milieu du côté méridional, entre deux colonnes torsées, s'élève le *minbar*, la chaire, munie d'un escalier



LA PLACE DU MURIER AVEC SES CURIEUSES ARCADES (page 250).



LE SOUK. AU FOND, PORTE DU QUARTIER DE DERAR.

garni d'une balustrade; le tout est en bois, peinturluré de rouge et de vert, sans aucun caractère; c'est un modèle courant en Tunisie. Le sol et le bas des colonnes sont recouverts de nattes. Un couloir à ciel ouvert, également dallé, longe le sanctuaire du côté septentrional. Sur l'autre côté s'alignent de curieuses logettes à ablutions, établies au-dessus d'une canalisation venant de la source. Ce sont de petites niches, trop basses pour qu'on puisse s'y tenir debout, encadrées entre deux tronçons de colonnes torses que surmontent des chapiteaux à dessins d'une réelle élégance. Une ou deux marches permettent de descendre à l'eau; chacun a ainsi sa cabine de bain, à laquelle il ne manque qu'une porte. Ces logettes se poursuivent sur le côté opposé d'un autre couloir.

La première fois que nous sommes entrés dans la mosquée, le commandant Donau et moi, on ne nous a rien dit. La seconde fois, nous avons été « sortis » sans aménité par un des principaux commerçants, El-Hadj Mohammed et-Touami. Nous avons essayé de discuter, d'expliquer que nous n'étions pas dans la mosquée, mais dans le couloir. Notre interpellateur ne voulut rien entendre; il prétendit que nous étions dans la partie où les femmes venaient prier et qu'au surplus nous n'avions pas enlevé nos souliers. « Et toi? objecta le commandant, que fais-tu ici avec tes bottes rouges? » Cet homme malin portait des sandales par-dessus ses bottes, et il avait enlevé ses sandales. Malheureusement nous ne portions pas deux paires de chaussures!

Cette grande mosquée de Tinguesine ne paraît pas extérieurement, étant noyée dans les constructions avoisinantes, sauf du côté de la place du marché qu'elle contribue à border. Après un détour sous des voûtes noires, nous voici sur cette place.

Le souk est le point de contact des diverses fractions; aussi l'animation y est-elle considérable, surtout le jour du marché, le vendredi, vers dix ou onze heures. Toutes les races d'Afrique s'y coudoient en un pittoresque désordre; c'est un véritable kaléidoscope ethnographique. La place, à peu près carrée, mesure une trentaine de mètres de côté. Elle est enclose de hautes murailles lépreuses, dont le crépissage fragmentaire, quoique maintes fois repris, laisse paraître l'indigence du mode de construction. Cependant, les deux côtés est et ouest sont formés par les murs de deux édifices particulièrement importants, la mosquée de Tinguesine et celle de Derar. Deux portes permettent de passer directement de la place dans ces mosquées; à vrai dire, je ne les ai jamais vu ouvertes. Aucun minaret n'émerge au-dessus des murailles, mais il doit y avoir une terrasse où grimpe le mouezzin pour appeler les fidèles à la prière. Face à face, au nord et au sud, sont deux grandes baies sombres, qui peuvent être fermées par de lourdes portes en troncs de palmiers. Ces portes ne sont pas au ras des murs, mais en retrait de deux ou trois mètres, ce qui donne naissance à une sorte de vestibule couvert, entouré de hautes banquettes. La voûte est surmontée d'une *kasba* ou réduit fortifié, destiné à empêcher l'ennemi de franchir la place et d'atteindre la porte du quartier. Sous chaque voûte s'ouvre la boutique d'un épicier, qui, d'ailleurs, vend aussi bien des plumes d'autruche ou des coussins touareg. Dans le coin nord-ouest est une petite niche, dont le fond est en contre-bas d'une marche ou deux; c'est là que se tient accroupi le préposé à la surveillance des eaux, dont nous verrons plus tard les fonctions.

En cinq minutes nous sommes à la source, mère de Ghadames: une vasque d'émeraude encadrée de

murs irréguliers en terre et pierres, dont la teinte terne s'avive sous la grande lumière d'Afrique. Le coup d'œil est prestigieux, surtout lorsqu'on sort des rues obscures de la ville. Quelles gradations dans les verts des palmiers, dont les feuilles se détachent à l'emporte-pièce sur l'azur immaculé d'un ciel ignorant la pluie ! Les rayons solaires, tombant droit dans l'eau, en accroissent la transparence et vont jouer sur les feuilles des plantes aquatiques tapissant le fond du bassin ; près de la surface vole une libellule, d'un rouge de cornaline ; sur le bord, passe un riche Ghaçamsien en gandourah de soie brune, sur laquelle est jeté un haïck gris perle, pendant qu'une atria, en cotonnade bleu de Prusse, se hâte de disparaître sous les voûtes arrivant à la source. Quand le soleil décline, le tableau se modifie, sans rien perdre de sa grandeur. L'ombre des palmiers assombrit la nappe d'eau, tandis que les hautes murailles de la maison formant l'angle de la source se voilent d'améthyste ; au-dessus d'elles se balancent quelques palmes dont le soleil couchant souligne les feuilles délicates d'un liseré d'or rouge.

La source était l'un des points où j'aimais à venir me récréer les yeux après une tournée dans les solitudes pelées du désert environnant l'oasis. Dans la rue voisine, à découvert celle-là, d'autres spectacles nous attendaient. C'était un forgeron du Touat, qui travaillait le dur métal avec des moyens primitifs, ou bien un boucher, qui débitait du chameau découpé en fragments minuscules, posés sur une simple claie, voire à même le sol. Un peu plus loin, à un coin de rue, Ghaçamsiens, nègres et Touareg devisaient, assis sur une sorte d'aire triangulaire qui doit être une msalla. Puis, c'était l'abreuvoir des chameaux, en bordure d'une petite place où se tenait un marché au bois. Une autre rue, toujours ombragée par les palmiers, nous mène à une porte isolée dans les jardins, qui défend l'accès du quartier des Beni Mazigh. Au-dessus de la porte se voit une inscription arabe, écrite sur plâtre et que nous n'avons pu déchiffrer. La porte est surmontée d'une tour, à laquelle on accède par un escalier extérieur, placé naturellement du côté du quartier. Celui-ci possède une seconde porte, aux premières maisons. Contrairement aux autres, on ferme quelquefois cette porte, mais c'est contre les ennemis du dedans ; il s'agit tout simplement d'empêcher les enfants d'aller dans les jardins, lorsque les dattes sont mûres, abattre les fruits à coups de pierres.

Nous nous replongeons dans l'obscurité d'une rue couverte, ce n'est pas pour longtemps, car bientôt nous débouchons sur une place à ciel ouvert, sans conteste la plus jolie de Ghadames, la Rabat et-Touta, la place du Mûrier. Elle doit son nom à un mûrier qui y fut planté vers le milieu du siècle dernier, peu de temps avant la venue de Richardson. Les murs sont creusés de curieuses niches en forme de champignon, motif ornemental commun à Ghadames. Par-dessus les murs, on aperçoit, parmi les hauts palmiers, les cornes en escalier des hautes maisons de Derar et de Teskou. Au débouché des rues venant de ce quartier se voient une fontaine et une citerne. Celle-ci est due à une fondation pieuse ; un pot de terre git à côté et tout passant peut se désaltérer. La citerne est contiguë à une porte surmontée d'une longue inscription arabe, très bien gravée. J'avais cru que c'était une porte de zaouia, mais il paraît que c'est tout simplement une porte de maison particulière. En face, se trouve la fontaine. Malgré le nom d'« el Aouinat », donné à la place et par extension au quartier des Beni Mazigh, il ne s'agit pas d'une petite source, mais d'un simple regard sur une canalisation venant de la source principale. On y descend par deux marches. Un nègre est là, remplissant une énorme guerba (une peau de bouc), à l'aide d'un entonnoir en fer blanc, qu'il incline et redresse alternativement. La guerba pleine, le nègre la charge sur son dos, qui est protégé par un tablier de cuir, et s'en va verser le contenu dans les jarres qui restent à demeure dans chaque maison et



UN CARREFOUR AU BORD DU QUARTIER DE TAFERFERAT, ZAOUIA DE MOULAY ABD EL KADER EL-DJELALI (page 252).

renferment la provision d'eau pour les usages domestiques. Avec moi se trouve Michal, notre excellent interprète, qui non seulement connaît l'arabe à fond, mais a utilisé son séjour à Tombouctou pour étudier les langues soudanaises. Il interpelle en sonrhaï le négro dont la large figure s'épanouit d'un rire qui lui fend la bouche jusqu'aux oreilles.

Après un petit palabre, on se quitte les meilleurs amis du monde; quelques jours après, le bruit courait que les roumis connaissaient toutes les langues. Je tiens à déclarer que Michal m'a rendu les plus grands services et m'a obtenu divers renseignements que je n'aurais pu avoir moi-même. Il savait faire parler les gens et les amener au point critique par de longs détours où se perdait leur



RUE DES OULED BELIL. SORTIE DE L'ÉCOLE CORANIQUE (page 244).

méfiance. Un jour, assis sur la place du Mûrier, nous interrogeons un vieux Ghadamsien moins fermé que les autres. Il nous avait déjà fourni des renseignements intéressants sur la population, le nombre des palmiers, les variétés de dattes, etc., mais sous un porche se tenait aux aguets un riche négociant, fort peu francophile, qui interrompit deux fois la conversation, et, la seconde fois, par une apostrophe telle que notre bonhomme n'osa plus répondre à nos questions.

Les rues et les ruelles des Beni Mazigh sont semblables à celles que nous connaissons déjà; elles sont en grande partie couvertes. Finalement, on débouche dans les jardins, où nous nous amusâmes un instant à regarder des gamins qui avaient établi une balançoire entre deux palmiers. Une rue, dont l'accès est défendu par deux tours, mène au fondouk d'El-Habib.

Revenons à la place du Mûrier où nous avons l'étonnement de rencontrer un jeune homme orné d'une superbe ceinture de gymnastique, portant ces mots bien connus de nous : « Vive la France! Vive la Russie! » Je n'ai pu savoir comment ce monument épigraphique, témoignage de l'alliance franco-russe, était parvenu à Ghadames; il semble bien probable qu'il a été rapporté par un des nombreux Ghadamsiens ayant travaillé à Tunis. Nous nous engageons sous le porche méridional et parcourons les rues des Beni Derar, puis celles de Teskou, que rien ne distingue intérieurement des autres rues voûtées; par contre, vues de l'extérieur, les maisons de ces quartiers apparaissent notablement plus hautes que les autres. La rue tourne, retourne, s'élargit, se rétrécit, s'éclaire. Ici une porte de quartier nous permettrait de gagner les jardins, mais nous préférons continuer notre voyage souterrain, sous des voûtes ou sous des toits plats, longeant des rangées indéfinies de bancs. Quelques détours encore et nous voilà revenus au souk.

Après avoir aspiré quelques bouffées d'air pur, nous nous plongeons de nouveau dans l'obscurité pour explorer le quartier de Taferferat. Toujours les mêmes rues à toit plat, rarement voûtées, avec quelques parties à air libre. Après un dédale de ruelles noires, nous débouchons sur une petite place à ciel ouvert, rappelant un peu la place du Mûrier, mais plus petite et moins pittoresque; d'ailleurs, mêmes ornements en champignon et mêmes arcades couvertes, avec cette particularité que certaines d'entre elles sont supportées par des colonnestorses, identiques à celles que nous avons vues en divers points.

Après avoir parcouru encore quelques ruelles sombres, nous retrouvons la lumière, car dans le Sud-est de Taferferat les rues ne sont pas couvertes. Peu après la sortie des voûtes, se présente un point de



UNE ATRIA, COUVERTE DE BIJOUX, CAUSE AVEC UNE AUTRE NÉGRESSE ASSISE A TERRE, AU BORD DES JARDINS (page 244).

vue nouveau : une blanche coupole, ayant la forme d'un demi-œuf, est construite juste au-dessus de la rue qui se prolonge sous elle. C'est l'une des zaouias de Sidi Aïssa (il y en a cinq). Je ne sais si les Aïssaoua sont nombreux et influents à Ghadames, car il est fort difficile d'obtenir des renseignements sur les sectes et leur organisation. La défiance des Ghadamsiens était telle que plusieurs ont refusé de me dire simplement le nom des mosquées; il est une koubba dont je n'ai jamais pu savoir le nom!

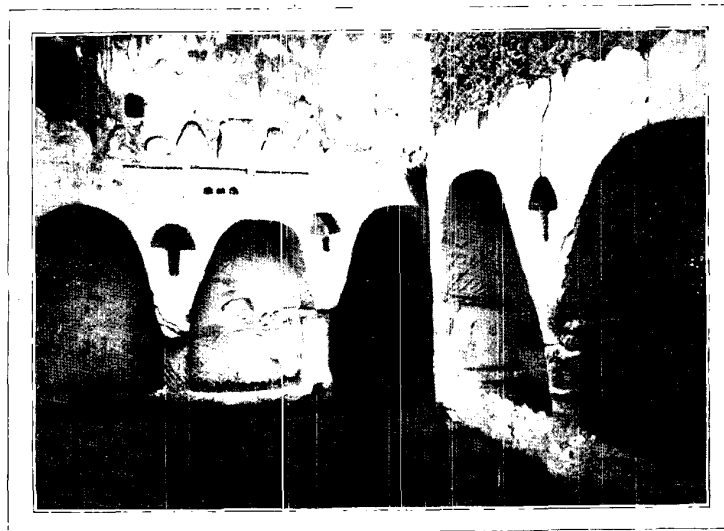
Par-dessous la voûte de Sidi Aïssa, on aperçoit une autre coupole, d'un galbe bien différent, presque conique. La façade du monument est ornée de faux machicoulis; une grande porte est encadrée entre deux colonnes couvertes d'une épaisse couche de badigeon qui en masque la forme exacte. Tel est l'aspect extérieur de la zaouia de Moulay Taïeb des Beni Ouasit. On sait que ce nom de zaouia s'applique à un établissement religieux, à la fois couvent, oratoire, asile et école. Quant à Moulay Taïeb, c'était un célèbre chérif d'Ouezzan (Maroc), fondateur d'une secte qui compte des adeptes nombreux dans toute l'Afrique du Nord. Tout près de là se trouvent deux zaouias analogues. L'une d'elles est celle de Moulay Abd el-Kader el-Djelali, qui était originaire de Bagdad et qui a des adhérents jusqu'au Maroc.

La zaouia, des Senoussia se trouve dans un autre quartier, à toucher la partie méridionale des remparts, qu'elle contribue même à former : l'une des trois portes sud de la ville passe même sous cette zaouia. C'est une haute construction de date récente, puisqu'elle remonte au moment où Sidi el-Mahdi résolut de quitter Djerboub pour s'enfoncer dans le désert et vint se fixer à Koufra (1895). Parmi ses compagnons était Si-el-Hadj Ahmed et-Tseni, qui appartenait à la plus riche famille de Ghadames. C'était le cousin d'El-Hadj Ali et-Tseni qui accompagnait le marquis de Morès et trouva la mort avec lui à El-Ouatia. Le Mahdi avait la plus grande amitié pour El-Hadj Ahmed et lui avait fait épouser une de ses belles-sœurs. Ce dernier personnage savait mener de front les affaires temporelles et les affaires spirituelles; il fournissait au Mahdi tout ce dont ce dernier avait besoin. Il résolut alors d'enrichir sa ville d'une nouvelle zaouia pour remplacer celle de Sidi Maabed (à trois kilomètres de Ghadames), dont l'état lamentable n'était plus en rapport avec la puissance des Senoussia. Pour lui témoigner sa satisfaction, le cheikh des Senoussia a donné le nom de Ghadames el-Djedida (la nouvelle Ghadames) au Belad el-Djouf, le village des oasis de Koufra qu'il a choisi pour lieu de sa résidence. La zaouia des Senoussia de Ghadames avait pour mokaddem ou directeur le fils du fondateur, El-Hadj el-Bechri ben Hadj Ahmed et-Tseni, qui était en même temps le chef de la puissante famille des Tseni; il est mort quelque temps avant notre arrivée à Ghadames.

De la zaouia des Senoussia nous regagnons le camp en longeant les remparts, laissant à droite la gendarmerie et la caserne turque. Sur les montagnes de terre et d'immondices, qui submergent certaines parties des remparts, sont assis des indigènes qui essayent de tuer le temps. Deux d'entre eux sont très absorbés par une sorte de jeu de dames, nommé *sebb*; les carrés sont représentés par de petits trous; quant aux pions, ce sont des cailloux, pour l'un des joueurs et, pour l'autre, des crottes de chameau!

(A suivre.)

LÉON PERVINQUIÈRE.



PLACE DE TAFENFERAT.

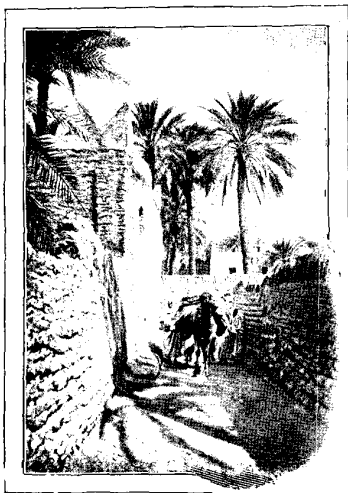


GHADAMES. JARDINS ABANDONNÉS. LES HAÛTES MAISONS DE TESKOU ÉMERGENT DES PALMIERS (page 255).

SUR LES CONFINS DE LA TRIPOLITAINE DE LA MÉDITERRANÉE A GHADAMES¹

PAR M. LÉON PERVINQUIÈRE

IV. — Ghadames. — Vestiges de l'antiquité. — Divers types de maisons. — Emblèmes de Tanit. — La source et les irrigations. — Compteur à eau. — Les puits d'eau chaude. — Les jardins et les cultures. — Variétés de palmiers.



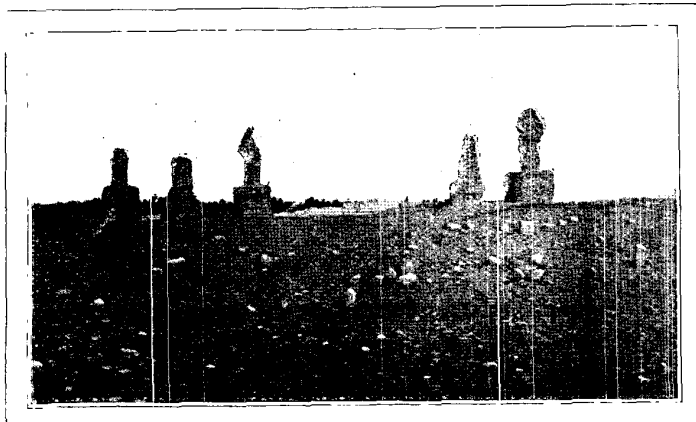
UN DÉMÉNAGEMENT A CHAMEAU
PAR LES RUELLES ÉTROITES (page 262).

Il est évident que Ghadames doit remonter à une haute antiquité, sans doute beaucoup plus loin que les 5 000 ans qui lui sont assignés par la tradition indigène. Une aussi belle source ne pouvait rester inutilisée. Ghadames n'a presque rien conservé de ces temps lointains, sauf peut-être deux tours et les fameuses idoles. De l'occupation romaine, il n'y a plus de trace certaine, et la chose paraît surprenante pour qui connaît la profusion de monuments romains dont est parsemée la Tunisie, et leur merveilleux état de conservation. Sur le fait de cette occupation, il ne peut y avoir de doute. L'inscription trouvée par Duveyrier nous prouve l'identité de Ghadames et de la ville de Cydamus, soumise en l'an 19 avant Jésus-Christ par le consul Lucius Cornelius Balbus, et atteste que la III^e légion, cantonnée à Lambèse, avait encore un détachement à Ghadames sous le règne de Septime Sévère. C'est donc 250 ans, au moins, qu'a duré l'occupation romaine, et aucun monument n'en subsiste.

Sans doute, le zèle des nouveaux convertis à la religion de l'Islam a dû contribuer à la destruction de tout ce qui rappelait un état antérieur. Sans doute aussi, les Romains occupaient le pays avec des troupes indigènes, encadrées seulement par des officiers et sous-officiers métropolitains, de même que nous le faisons en Tunisie; par suite, ils n'apportaient pas avec eux des artisans et des artistes capables d'élever des monuments grandioses. Étant donné leurs habitudes, ils ont dû cependant édifier quelque temple ou quelque nymphée. Le grand géographe arabe Aboul Feda nous apprend, en effet, que « dans ses murs (à Ghadames) se trouve une source permanente, au-dessus de laquelle sont les restes d'un magnifique édifice bâti par les Romains ». Le commandant Donau et moi nous avons vainement examiné les environs de la source; il est possible que quelques grandes pierres recouvrant les conduites d'eau soient romaines, mais aucune trace de construction ro-

1. Suite. Voyez pages 217, 229 et 241.

maine n'apparaît. *Etiā periere ruinæ!* On pourrait être tenté de chercher les restes de ce monument dans les élégantes colonnes torsées qui ornent les loges à ablutions de la mosquée de Tinguesine et qu'on trouve dans la mosquée de Sidi el-Bedri, ainsi que dans une mosquée abandonnée. Toutefois, M. Saladin



LES FAMEUSES IDOLES DE GHADAMES.

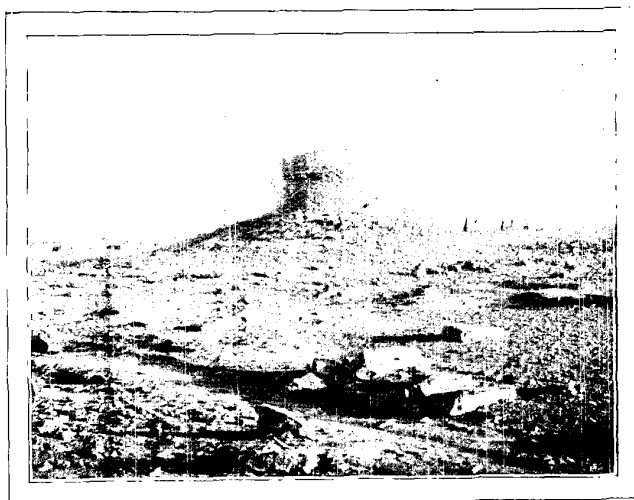
estime qu'elles proviennent d'un monument chrétien et croit pouvoir les dater du VI^e siècle. Cette importante constatation est à rapprocher d'un renseignement que nous fournit Procope; cet historien nous apprend que les Ghadamsiens se convertirent au christianisme à la sollicitation de Justinien.

Les ruines les plus importantes de Ghadames sont les fameuses idoles, *El-Esnam*, mentionnées par tous les voyageurs. Elles sont situées sur le plateau au sud-ouest de la ville, au bord du camp targui. De loin, ces cinq monuments ont une vague apparence de statues colossales, ce qui leur a valu leur nom. Les avis sont

partagés quant à leur destination et à leur origine. Que ce soient des mausolées, c'est pour moi l'évidence même (on voit la chambre funéraire sous plusieurs d'entre eux), et les habitants sont sans doute dans le vrai lorsqu'ils racontent que ce sont les tombeaux des rois d'autrefois. Il s'agit de populations anti-islamiques, que nous qualifions du nom un peu vague de Garamantes.

Imaginez cinq cubes de maçonnerie ayant environ 2 m. 50 de côté, surmontés par une pyramide ou une sorte de colonne très irrégulière, s'élevant jusqu'à 5 ou 7 mètres du sol. Tout près de ces monuments se voient quelques débris de maçonnerie qui peuvent représenter la base d'une idole. Une septième, complètement séparée des autres, est encastrée dans les remparts mêmes de la ville, près d'une petite poterne et de la mosquée en ruines dont il vient d'être question. Le mortier abondant a conservé, çà et là, l'empreinte des dalles revêtant extérieurement le blocage; toutes ces grandes pierres ont depuis longtemps disparu. Il est intéressant de relever l'analogie qui existe entre ces tombeaux et le mausolée pyramidal de Maktar ou encore ceux de Sidi Aïch. Ce type spécial a été noté également par le commandant Donau au bord du Dahar; M. de Mathuisieulx en a observé de très beaux spécimens en Tripolitaine.

A 500 mètres au nord des idoles s'observe un autre monument, non moins intéressant. C'est une grosse tour ronde, à moitié ruinée, dont la base disparaît sous une masse énorme d'éboulis; elle semble perchée sur un tertre conique. La partie subsistante peut avoir de 8 à 10 mètres de diamètre et environ 5 mètres de hauteur. Elle est construite en moellons posés à plat, avec plus de soin que les idoles. Les murs sont très épais, et il y avait à l'intérieur une chambre dont on ne distingue plus bien la forme. A la rigueur, cette tour, mieux construite que les idoles, pourrait être romaine; ce serait une tour d'observation ou un petit fortin; mais elle me fait plutôt songer aux tombes en forme de tour, communes en Tunisie. L'édifice serait seulement plus important; ce serait le monu-



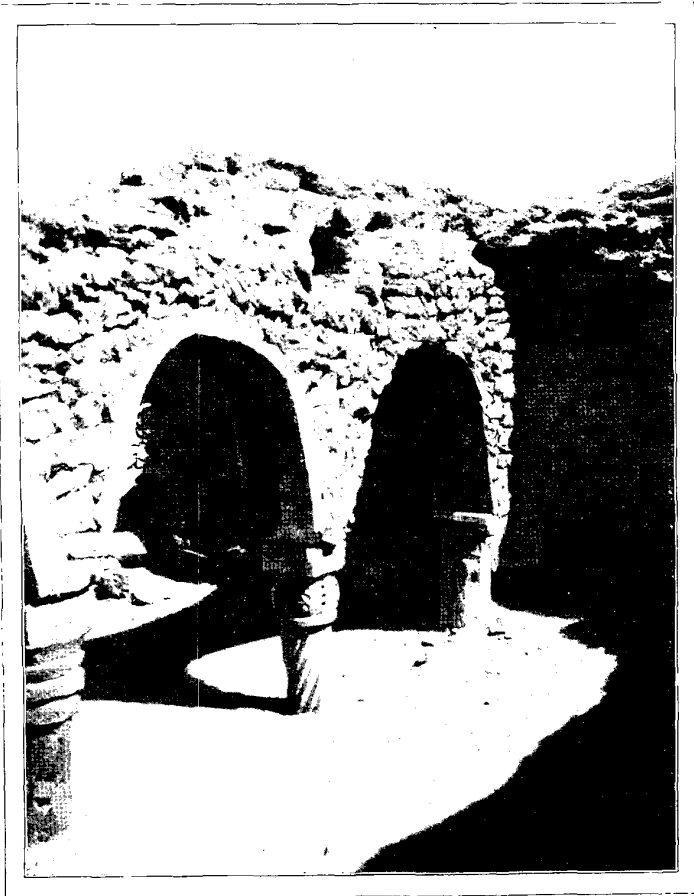
LA TOUR RONDE EST PROBABLEMENT UN TOMBEAU.

ment funéraire d'un grand chef berbère. Au nord-ouest de l'oasis existe encore un monument à section rectangulaire. Une porte permet de pénétrer dans une chambre basse dont le fond est occupé par une sorte de banquettes. Une autre chambre existait au-dessus; elle possédait également une ouverture. Tout le reste de la construction a disparu. On ne peut douter que ce n'ait été un mausolée, et celui-ci est

incontestablement libyque, puisque c'est de là que provient l'inscription libyque copiée par Vatonne.

Les maisons de Ghadames sont d'un type assez uniforme. Toutes sont construites en *toub*, en briques de terre séchées au soleil : aussi la pluie est-elle un cataclysme redoutable pour elles; il est vrai qu'il ne pleut presque jamais en ce coin du Sahara. Au moment de la venue de la Mission est tombée une forte pluie que le commandant Donau évaluait à 25 millimètres; pareil fait n'avait pas eu lieu depuis cinquante ans. Quand cela se produit, on en est quitte pour restaurer les maisons qui ont trop fondu.

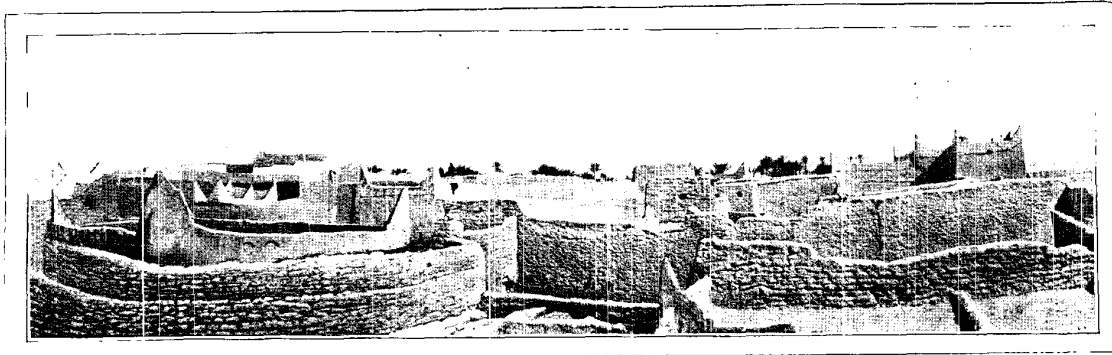
A part quelques exceptions, toutes les maisons ont au moins un étage, parfois deux ou trois; les maisons de Teskou et des Beni Derar sont particulièrement élevées. Les toits sont uniformément transformés en terrasses séparées par des murettes en terre, ayant un mètre de hauteur, en moyenne, et ornées aux angles de cornes en terre. Comme cela chacun est chez soi, et cependant on peut sans trop de difficultés passer d'une terrasse à l'autre et aller jusqu'au bout de la ville. Le jour, les terrasses sont entièrement livrées aux femmes, qui peuvent se rendre visite sans craindre les regards indiscrets. Il paraît même qu'un marché se tient sur les terrasses; ce doit être assez curieux. Bien qu'aucun homme ne doive paraître sur les terrasses, je me suis hissé sur celle de notre cuisine, au grand étonnement des voisines, pour faire une vue panoramique. La nuit, les terrasses sont transformées en chambres à coucher, du moins l'été.



COLONNES ET CHAPITEAUX BYZANTINS DANS UNE MOSQUÉE ABANDONNÉE (page 254).

Pénétrons maintenant dans l'une de ces maisons. Laissez-moi tout d'abord vous conduire dans la maison occupée par la popote de la Mission française. C'est là que je fus reçu par le commandant Donau et par ses aimables compagnons avec cette franche cordialité qui rend si agréables les relations avec les officiers des territoires militaires. Je dois ajouter que cette gaité n'empêchait pas le chef de popote, le lieutenant Descrouez, de songer aux affaires sérieuses. Les maitresses de maison frémiront en songeant qu'il devait combiner ses menus vingt jours à l'avance, s'il ne voulait pas s'en tenir aux boîtes de conserves! Et quels menus! Oyez celui qui fut servi au kaïmakam : harengs à l'huile — *chebchouka* (œufs à la tomate) — couscous — gigot de gazelle — foie gras — crème au chocolat et œufs à la neige — ananas — fruits confits; avec cela du pain presque frais (il n'avait pas plus de quatorze jours). Le kaïmakam fut réservé sur le vin de Carthage et le Château-Margaux, mais il fit royalement honneur au champagne des territoires du Sud. (Tu pardonneras, Mahomet, ce n'était pas du vin, c'était de la « gazouze ».)

La popote était située dans la grande rue des Ouled Belil. La porte, assez haute, donne dans une *squiffa*, sorte de vestibule où sommeille sur une banquette un gendarme turc. Sur le côté du couloir une porte donne dans une cour intérieure, entourée d'arcades et mesurant quatre ou cinq mètres de face. Tout autour règnent quelques pièces sombres qui servent de magasin, de serre-bois et de closets. Un escalier extérieur, dont les marches ont bien quarante centimètres de hauteur (elles sont aussi hautes que peu larges) et ignorent la rampe, mène au premier étage. Une galerie couverte, dont ma tête tâtait trop souvent les arceaux, court sur deux côtés et dessert quatre pièces, dont trois servaient de chambres à coucher et l'autre de salle à manger. Celle-ci a environ cinq ou six mètres de longueur sur trois de hauteur. Deux petites fenêtres donnent un jour suffisant et ne doivent pas laisser passer trop de soleil en



LES TOITS SONT UNIFORMÉMENT TRANSFORMÉS EN TERRASSES (page 255).

été. Le plancher est de terre battue, reposant sur des troncs de palmiers; quant au plafond, il est formé de *djerid* (palmes) et supporte la terrasse. Cette maison était celle du kaimakam, qui l'avait mise à la disposition de la Mission et ne voulut pas consentir à recevoir d'indemnité.

La maison qu'on me proposait était de même type; elle était située dans une impasse du quartier de Taferferat. La chambre était spacieuse et bien éclairée par une grande fenêtre grillagée; mais elle possédait certaines commodités, dégageant un parfum fort incommode. Le propriétaire nous l'aurait bien prêtée, seulement elle appartenait à ses neveux et, vous comprenez, il fallait veiller à leurs intérêts! Aussi, avait-il accepté (pour eux) 10 francs de location pour une semaine, alors que le loyer annuel d'une telle maison est de 25 à 30 francs par an. Finalement, je préférerais rester au camp.

Les bureaux du kaimakamlik sont installés dans une maison analogue, quoique plus importante, de construction récente. Aux angles se dressent des cornes d'antilope, tandis que la terrasse est dominée par une hampe où flotte, chaque vendredi, le pavillon ottoman. Les arcades de la cour intérieure sont ornées de dessins en plâtre. Les bureaux du cadî et de divers employés ouvrent sous ces arcades. Dans chaque pièce, une malle immense, où les paperasses sont entassées pêle-mêle, représente les archives. Pour atteindre le premier, il faut s'engager dans un escalier intérieur, aux marches d'une fantaisie déconcertante. Une galerie partiellement couverte mène aux diverses pièces: bureau du kaimakam, trésorerie, poste ottomane (une demi-heure pour affranchir trois lettres recommandées; coût: 1 fr. 85; pour ce prix, qui nécessite de longs calculs, l'employé vous remet, en guise de reçu, le papier qui doit être signé par le destinataire).

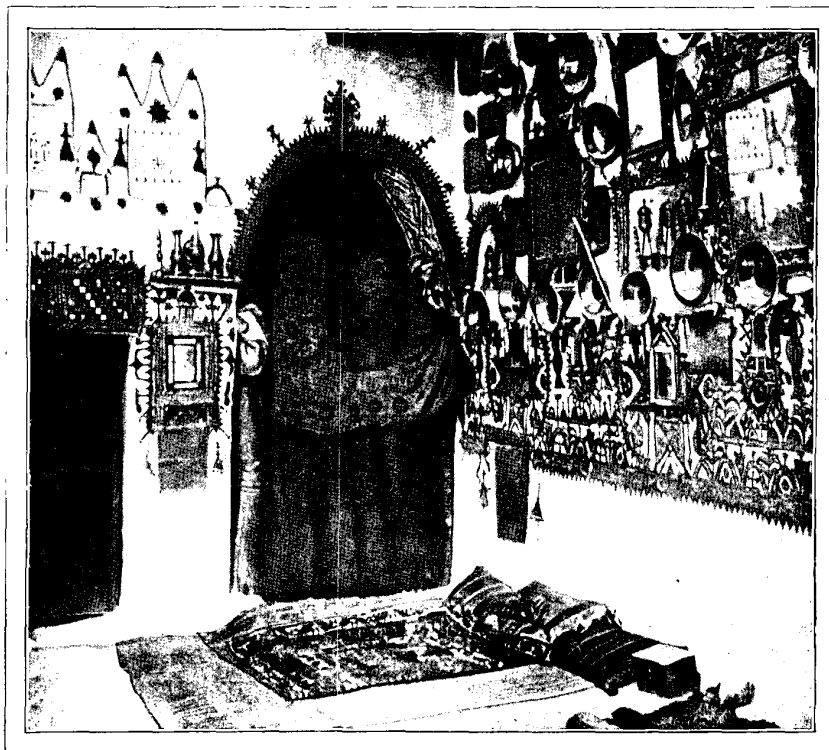
Ce type de maisons n'est pas commun en dehors du quartier des Ouled Belil; dans le centre de la ville, il n'y a pas de cour. La maison la plus curieuse est celle d'El-Hadj Mohammed et-Touami, gros négociant et conseiller municipal. Entrons-y. Près du souk, dans une ruelle de Taferferat, une porte basse donne sur un couloir complètement obscur. Vous descendez deux marches, tournez à gauche, tournez à droite, montez une douzaine de marches en trébuchant au milieu d'énormes jarres où refroidit l'eau de la source, et vous voilà dans la pièce principale: à la fois salon, magasin et chambre à coucher du maître. C'est une salle carrée, de 4 à 5 mètres de côté, assez haute, dont le plafond plat, en branches de palmier, est percé d'une lucarne qui jette une haute lumière et permet à l'air de se renouveler. Face à l'escalier s'en voit un autre, qui mène aux pièces de l'étage supérieur et à la terrasse. Une chèvre erre sur les marches; à un moment, une tête de négresse apparaît par une petite porte, puis disparaît. Dans le coin opposé, un nouvel escalier, de quelques marches seulement, conduit dans une autre pièce. Dans la grande salle ouvre une sorte d'alcôve où se trouve un lit en bois, de style arabe, peinturluré de rouge et de vert; on dirait un catafalque. Une tenture le dissimule, tandis qu'une autre ferme une baie qui sert de placard. Par terre sont étendus des tapis avec coussins, qui doivent former la couche habituelle du maître de céans. Bien curieuse est l'ornementation de cette pièce. Laissons de côté le chandelier de métal blanc et les vases ornant une petite étagère; ils auraient pu être gagnés aux tourniquets de la foire de Neuilly. Par contre, le fond de la pièce offre une décoration vraiment originale: le mur est garni d'une longue tenture à dessins rouges, jaunes, blancs, au-dessus de laquelle sont accrochés, avec des glaces italiennes de tout modèle, des plats en sparterie et surtout de singuliers plats en cuivre, de forme et de dimension variées, sur lesquels jouent les rayons de soleil échappés par la lucarne. Dans une niche, quelques brûle-parfums, également en cuivre; un peu plus loin, des armes: un sabre, un fusil et un vieux pistolet recouverts d'une couche de poussière qui suffit à attester le caractère pacifique du propriétaire. L'ensemble offre un aspect un peu criard, mais plein de pittoresque. Toutefois, la chose la plus remarquable, c'est peut-être l'ornementation architecturale de la salle, les applications en plâtre blanc ou bariolé dont la forme mérite de retenir l'attention: les trois cornes, si communes à Ghadames, se complètent ici d'une sorte de tête, mais surtout nous voyons, à côté d'elles, une peinture (en ocre,

si mes souvenirs sont précis), rappelant un peu une silhouette de femme avec des bras courts et une large robe. J'ai été vivement frappé de la ressemblance qu'offre cette figure avec les représentations de Tanit, publiées récemment par le Dr Bertholon. Dans son étude sur la religion des Libyens, ce savant a montré que Tanit n'est nullement une divinité phénicienne; c'est une divinité essentiellement libyenne. Il est donc tout naturel de trouver son souvenir persistant à Ghadames. Entre deux de ces figures se voit un signe qui ressemble au caducée; enfin la décoration du dessus de la porte est évidemment empruntée au palmier. Voilà donc réunis dans cette salle presque tous les attributs de Tanit. Qu'on me permette de rappeler encore combien les cornes jumelées de certaines tours ou hautes maisons de Ghadames sont analogues à la figuration schématique d'Ammon. Cette analogie est encore renforcée par une phrase de Rohlf's, qui d'ailleurs n'en tirait aucune conclusion; d'après ce célèbre voyageur, les mêmes types d'architecture s'observent à Ghadames et à Siouah, dans l'oasis de Jupiter Ammon. Il y a là un ensemble de faits qui méritent d'être relevés.

Ces considérations doivent peu toucher El-Hadj Mohammed et-Touami, qui préfère nous écouler sa pacotille. Chose singulière, il n'a presque rien dans son magasin. Il finit cependant par nous sortir d'un placard quelques tentures du Soudan à grandes rayures ou à carreaux blancs et bleus; d'autres ont des dessins roses sur un fond verdâtre. Puis il nous offre un *toub*, sorte de peplum ou de gandourah à manches courtes, en cotonnade indigo, ornée de dessins blancs asymétriques, qui ont beaucoup de cachet; d'autres spécimens sont rouges, avec ou sans dessins. Quelques coussins touareg et des paquets de plumes d'autruche, blanches ou noires, complètent le déballage.

Un autre jour, nous sommes allés chez Cheikh el-Habib ben Azzedin, autre notable commerçant. Même entrée noire et tortueuse, même salle carrée, éclairée par le haut, même alcôve dissimulée par une draperie, mais décoration plus sobre: seulement quelques tentures soudanaises à carreaux sans les plats de cuivre. Dans un coin, des vêtements sont pendus en dessous d'une étagère portant un bric-à-brac invraisemblable: boules de verre bleues ou vertes, vases à fleurs criardes, vieilles fioles de parfumerie, chandeliers en métal blanc et, à côté de cela, un charmant flacon en cuivre ciselé, destiné à l'eau de fleurs d'oranger. La civilisation européenne est représentée ici par un parapluie et... un stylographe! Cheikh el-Habib est un

raffiné: sa tenue soignée et sa propreté contrastent avec la saleté de Mohammed et-Touami, qui doit craindre l'eau à l'égal des Touareg. De taille moyenne, la figure fine et souriante, qu'orne une courte barbe, commençant à grisonner, le nez droit et mince, les yeux très vifs, vêtu d'une sorte de gandourah brune et verte, Cheikh el-Habib tient salon, assis sur une malle formidable où il range son argent et sa comptabilité. Il semble presque ennuyé quand nous lui demandons de nous montrer ses marchandises. Il préfère causer. Après avoir jeté sur un petit brasero un peu de *bekhour*, sorte de pâte formée de cire, de poix, d'encens et de plantes aromatiques, il prend dans une armoire-biblio-



INTÉRIEUR DE LA MAISON D'EL-HADJ MOHAMMED ET-TOUAMI (page 256). — CLICHÉ ROUÉ.

thèque, où sont entassés une quarantaine de volumes, un traité de géographie avec nombreuses cartes coloriées, et on parle voyages. Pendant ce temps, un confrère, chez lequel nous n'avons pu aller, car il prétendait n'avoir rien à vendre, Ahmed el-Ensari, fait marcher le commerce. C'est un homme de forte corpulence, toujours habillé de blanc, et qui est fort aimable. Il opère comme chez lui; il nous présente

des cotonnades soudanaises, des coussins touareg, des plumes d'autruche, etc. Impossible d'obtenir de lui un prix : « Achète, dis ton prix, nous nous entendrons toujours. » Cela ne l'empêche pas de déclarer dérisoires les sommes que nous lui offrons. Finalement, l'affaire conclue, Cheikh el-Habib consent à interrompre un instant la conversation sur la géographie et sur la valeur de l'or pour empocher l'argent!



UN JARDIN A GHADAMES.

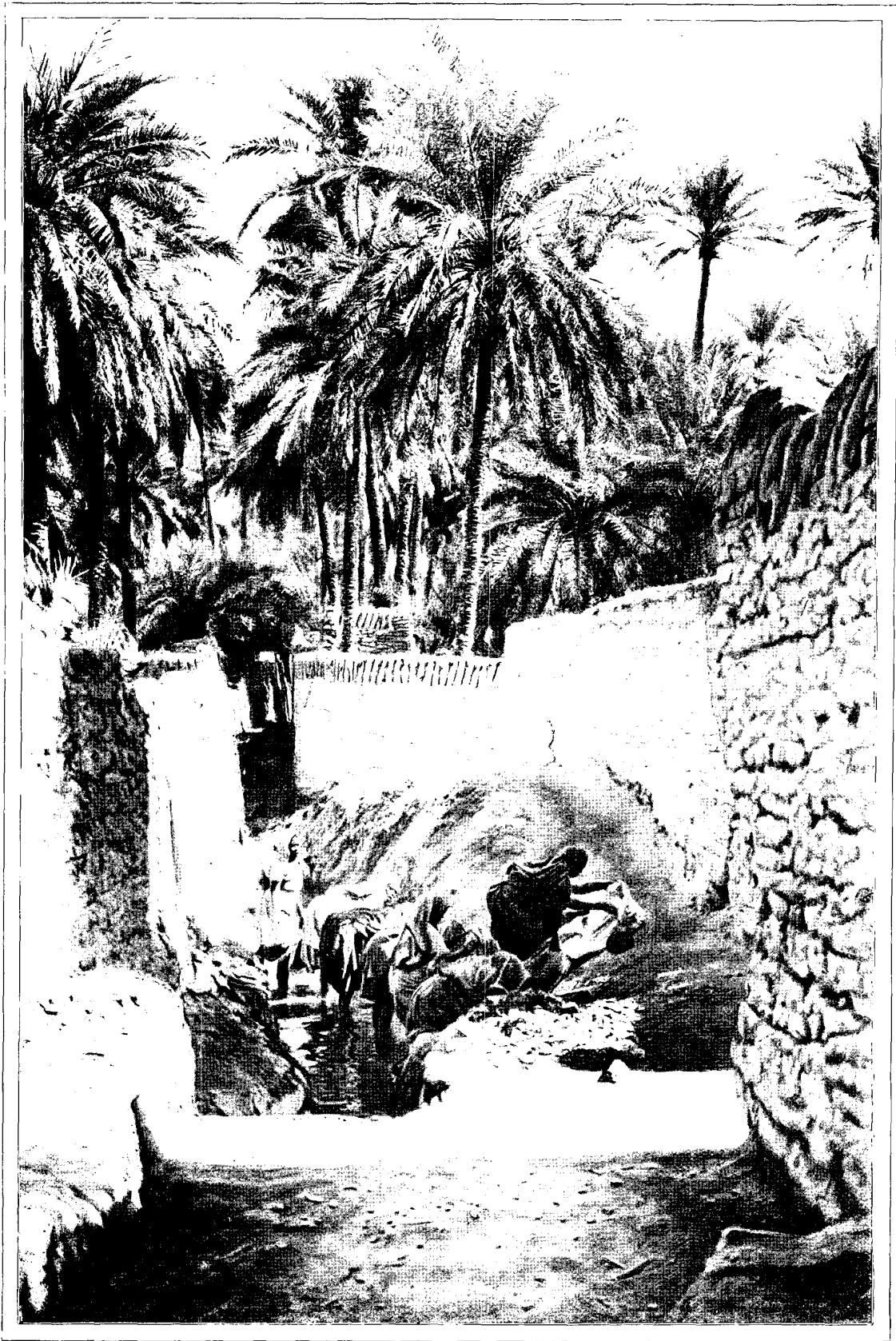
Il est hors de doute que l'aridité du Sahara relève avant tout de conditions climatiques. Partout où il y a de l'eau surgit une oasis, qui forme comme une île au milieu de ces solitudes désolées. Ainsi Ghadames doit l'existence à sa belle source, connue sous le nom d'Aïn el-Fress, la « source de la jument. » D'après le récit que m'a fait Ahmed el-Ensari, une jument, frappant le sol de son sabot, aurait fait jaillir la source, qui a été arrangée par les « gens d'autrefois », il y a de cela 5 000 ans. A la date près, c'est la légende qu'on retrouve en de nombreux endroits. Faut-il induire de là que la source a été mise à jour artificiellement? Des fractures naturelles ont-elles simplement donné issue à la nappe captive? Il ne me semble pas possible d'en décider. Ce qui est indiscutable, c'est qu'il s'agit d'une source artésienne, comme l'avait déjà reconnu Vatonne. Elle sort dans un grand bassin affectant à peu près la forme d'un rectangle dont un angle aurait été abattu; le plus grand côté mesure de 25 à 30 mètres; son symétrique, de 20 à 22; la hauteur du rectangle est environ de 15 mètres, tandis que le côté rogné en aurait seulement 7 ou 8. Près des bords, le bassin n'a pas plus d'un mètre de profondeur, mais au centre celle-ci atteint 5 ou 6 mètres; néanmoins, la transparence de l'eau est telle qu'on distinguerait le moindre objet; de grandes plantes aquatiques garnissent le fond, mais elles n'abritent ni poissons, ni mollusques. Peu avant notre passage, le kaïmakam avait fait curer la source et on en avait retiré vingt ou trente

mètres cubes de pierres, qui ont été utilisées pour faire un pavage cyclopéen dont ce fonctionnaire était très fier. La source a mis trois heures et demie pour remplir son bassin. L'eau bouillonne en de nombreux points, surtout au centre et près du bord méridional de la vasque. D'après mes observations, au début de mars, l'eau avait une température de 30°, la température de l'air étant 8°,5.

Bien qu'il y ait quelques puits à Ghadames, l'eau de la source est seule utilisée pour la boisson et les usages domestiques. C'était un spectacle biblique que ces longues théories de femmes venant chaque matin remplir leur cruche à la source. Naturellement, il faut laisser refroidir cette eau avant de la consommer; l'hiver, on l'abandonne dans de grandes jarres en terre; l'été, elle ne refroidirait pas assez, aussi use-t-on alors de *guerbas* ou peaux de bouc que l'on suspend dans un courant d'air. Cette eau est notablement magnésienne; aussi son effet est-il certain. Elle contient de deux grammes et demi à trois grammes de sels de soude et de magnésie, c'est dire qu'en France on la trouverait imbuvable; c'est cependant la meilleure que nous ayons rencontrée dans notre voyage, à l'exception de l'eau de Djennien.

L'eau de la source s'échappe par cinq *souagui* (pluriel de *saguia*) ou canalisations qui la distribuent dans l'oasis. D'après le kaïmakam, la première *saguia* (celle de Teskou) est la plus importante, ce qui est exact; sur son parcours est établi le compteur dont nous allons voir le fonctionnement. La deuxième *saguia* débiterait le tiers de la première; la troisième, le tiers de la deuxième, et ainsi de suite. C'est peut-être vrai en principe, mais, en fait, je doute de la rigueur de cette répartition. En admettant le principe, il suffirait d'avoir le débit d'une canalisation pour connaître le débit total de la source. C'est ce que j'ai tenté de mesurer sur la *saguia* de la mosquée de Tinguesine, mais il y avait tant de causes d'erreurs que le résultat n'a aucune valeur. Par comparaison avec des sources que je connais (Djerid et Nefzaoua), je crois que le débit total de la source peut être évalué à 2 000 ou 3 000 litres à la minute.

Au Sahara, l'eau est une valeur, qui donne même lieu à transactions. Il importe donc de l'évaluer,



LE LAVOIR DES NÈGRESSES (page 262).

de mesurer la quantité d'eau à laquelle a droit un jardin. Cette évaluation se fait en temps et non en volumé. En effet, la surface irriguée est toujours la même; le débit de la source peut varier (quoique ici dans d'assez faibles limites), la répartition par unité de temps maintiendra les conditions égales pour tous les propriétaires. Cette unité de temps est mesurée à l'aide du *gadous*, compteur primitif, qui est, en somme, une sorte de clepsydre, un simple vase en fer, de deux litres de capacité, se vidant par un petit trou percé au fond, en trois minutes environ. Ce compteur est installé sur la place du Marché, en un endroit très fréquenté où chacun peut contrôler les opérations. Sous une petite niche est accroupi un homme, véritable émule des Danaïdes, dont la seule fonction est de remplir le vase percé. Dès que celui-ci est vide, l'homme s'empresse de le remplir et fait un nœud à une fibre de palmier; c'est là son registre de comptabilité qu'il doit présenter à l'*amin el-ma*, qui règle toutes les questions touchant à l'irrigation. Un cri du gardien indique que le temps accordé à un jardin est révolu; aussitôt les nègres qui cultivent les nouveaux terrains à irriguer se précipitent pour modifier les barrages et envoyer l'eau sur leur terre.

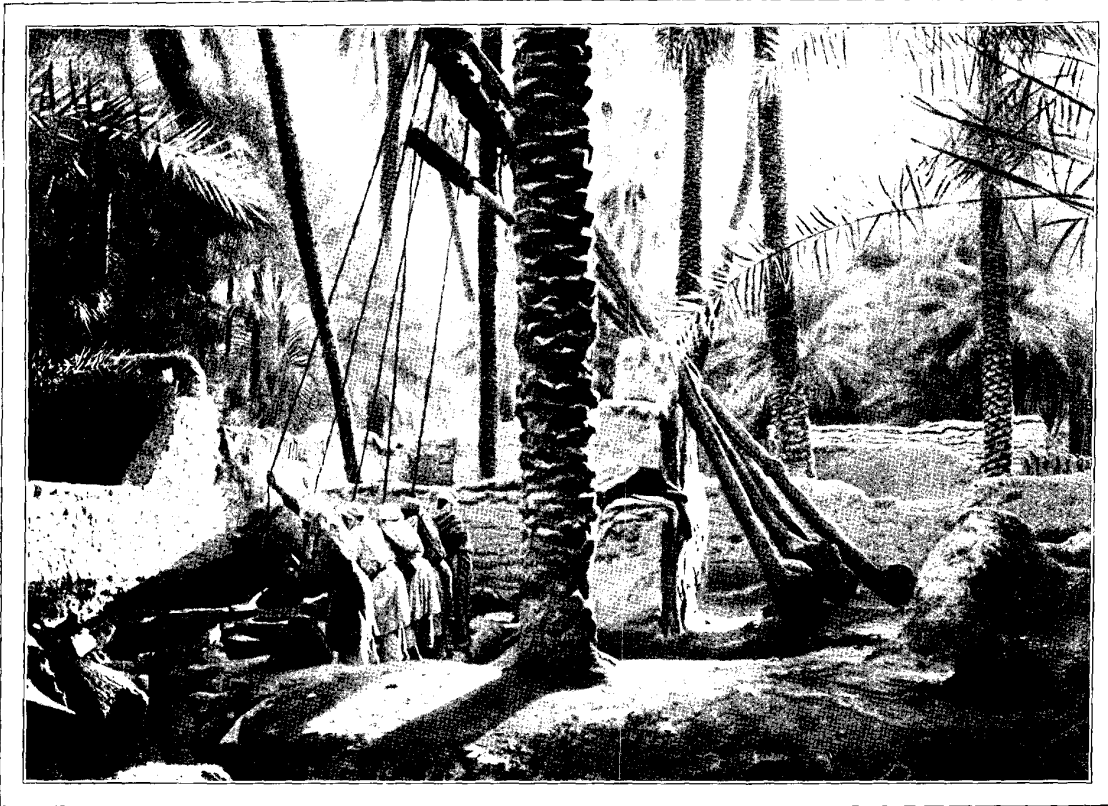
Tozeur possède une réglementation analogue, beaucoup plus parfaite d'ailleurs; le débit des canaux est subdivisé progressivement avec bien plus de rigueur qu'à Ghadames. En outre, l'unité de temps, le *gadous*, vaut cinq minutes au lieu de trois. Cette unité est trop petite pour l'usage courant, aussi la remplace-t-on par des multiples. Naturellement, l'eau coule jour et nuit; c'est une denrée trop rare pour qu'on en perde la moindre quantité, aussi l'arrosage se poursuit-il la nuit comme le jour. Seulement, l'unité d'évaluation n'est pas la même dans les deux cas : l'unité de nuit, la *dermissa*, est bien plus forte que l'unité de jour ou *faneuz*. Ces unités subissent des variations suivant les saisons. De plus, le tour d'arrosage, autrement dit le temps nécessaire pour irriguer tous les jardins, est soumis à des variations saisonnières, résultant de la variation contraire du *faneuz* et de la *dermissa*; il revient tous les trente jours en hiver, dix-neuf jours au printemps et en automne, treize jours en été. C'est ce qu'on appelle le *dhemî* à Ghadames. Je disais tout à l'heure que l'eau est une valeur. Actuellement, le *faneuz* se paye 80 francs par an; la *dermissa*, 320 francs, d'après le lieutenant Bouvet. Duveyrier indique un nombre dix fois plus faible, et Mircher un nombre vingt fois plus fort. Il est peu vraisemblable que cette valeur ait subi de pareilles fluctuations; il y a eu sans doute des erreurs que je ne suis pas en état de lever, erreurs peut-être volontaires de gens qui ne tenaient pas à renseigner des étrangers. Quoi qu'il en soit, les droits perçus vont au Gouvernement ottoman qui possède l'eau et concède seulement le droit d'usage; il en tire une cinquantaine de mille francs par an.

Pour les puits, il n'y a pas de réglementation si compliquée. Les deux puits d'eau tiède appartiennent, si j'ai bien compris, à un certain nombre de propriétaires qui font entre eux leur répartition. Quant aux puits ordinaires, ils dépendent du jardin qu'ils servent à irriguer.

Ces deux puits d'eau tiède ne sont qu'à une centaine de mètres à l'ouest de la source; l'un d'eux est au bord d'un chemin; l'autre, au milieu de jardins. Ce sont de larges trous carrés, de quatre à cinq mètres de côté, dont la profondeur est légèrement supérieure à quatre mètres. Bien que l'eau soit un peu moins chaude (25°) que celle de la source, il ne me paraît pas douteux qu'elle provienne de la même nappe artésienne; seulement, elle s'est quelque peu refroidie en circulant dans des fissures voisines de la surface. La perte de charge qui en résulte empêche l'eau de s'écouler toute seule; aussi, tous les matins, cinq grands



LA SOURCE CHAUDE (CÔTÉ NORD) (page 258).



CINQ GRANDS DIABLES S'ÉVERTUENT A PUISER L'EAU AVEC DES PANIERS PERCÉS.

diabes s'évertuaient-ils à puiser l'eau à l'aide de paniers percés, et cela pour la somme de 50 centimes !

Si tout est fait pour le palmier dans une oasis, on peut presque dire que tout est fait par lui. En arrière du puits, un mur en terre, entaillé de six créneaux, supporte cinq troncs de palmiers, formant bascule, une place restant vide. Le côté de la racine, surchargé de mottes de terre, fait contrepoids. A l'autre extrémité est attachée une corde de bourre de palmier, à laquelle est suspendu un couffin ou panier en feuilles de palmier adroitement tressées, mais non de façon si étroite qu'il soit impénétrable. Cinq hommes debout sur un tronc de palmier, couché en travers du puits, ont devant eux un autre tronc creusé d'une rigole. En tirant sur la corde, chaque homme fait descendre son panier qui contient une quinzaine de litres ; lorsque le couffin arrive au niveau de l'eau, un petit coup sec à la corde lui fait prendre une position verticale, afin qu'il se remplisse bien. Le contrepoids se charge de remonter le panier plein d'eau, dont le contenu est versé dans le tronc de palmier évidé, de l'extrémité duquel part la canalisation. Les hommes travaillent avec ardeur, en mesure ; en trois heures de puisage, ils abaissent d'un mètre le niveau de l'eau. A la fin de l'après-midi, celle-ci a retrouvé son niveau primitif. Le chef de la bande — un vieux Ghadamsien qui nous injurait copieusement, d'abord en arabe, puis en berbère, quand il se fut rendu compte que nous comprenions l'arabe — poussait de temps à autre un cri : alors un homme, armé d'une houe, modifiait promptement les petits barrages en boue destinés à diriger l'eau.

Il existe également des puits ordinaires, surtout au pourtour de l'oasis ; j'en ai vu cinq ou six ; certains d'entre eux sont abandonnés, mais d'autres ont été réparés récemment. En moyenne, ils ont une dizaine de mètres de profondeur. Leur eau, très fortement salée, dérive évidemment du drainage des parties irriguées. Ces puits sont d'un modèle courant en Tunisie. Sur un plan incliné, dont la longueur est égale à la profondeur du puits, descend un chameau qui fait remonter une sorte de seau en cuir, un *dhalou*, de vingt à quarante litres de capacité. L'eau tombe dans un réservoir d'où on la répartit suivant les besoins. J'ai même vu un puits, réparé récemment, où plusieurs animaux pouvaient travailler à la fois.

Quand on a cheminé quelques jours sur la hamadat décharnée, Ghadames paraît un séjour enchanteur : de l'eau courante, de la verdure, voilà des choses admirables pour des yeux qui ne connaissent plus que la fauve aridité du désert ! Se promener à l'ombre des palmiers, le long des ruisseaux gazouillants, cela vous change des journées passées à chevaucher au soleil ou à ausculter des cailloux calcinés. Avec quelle

joie on chemine au hasard des sentiers, l'œil attiré par quelque détail pittoresque que l'objectif s'empresse de saisir : ici c'est un déménagement à chameau, qui s'effectue laborieusement dans des ruelles étroites ; là, c'est un groupe de négresses, les jambes dans l'eau, en train de laver leur linge dans une conduite d'eau, en habillant ainsi qu'il convient pour une telle opération.

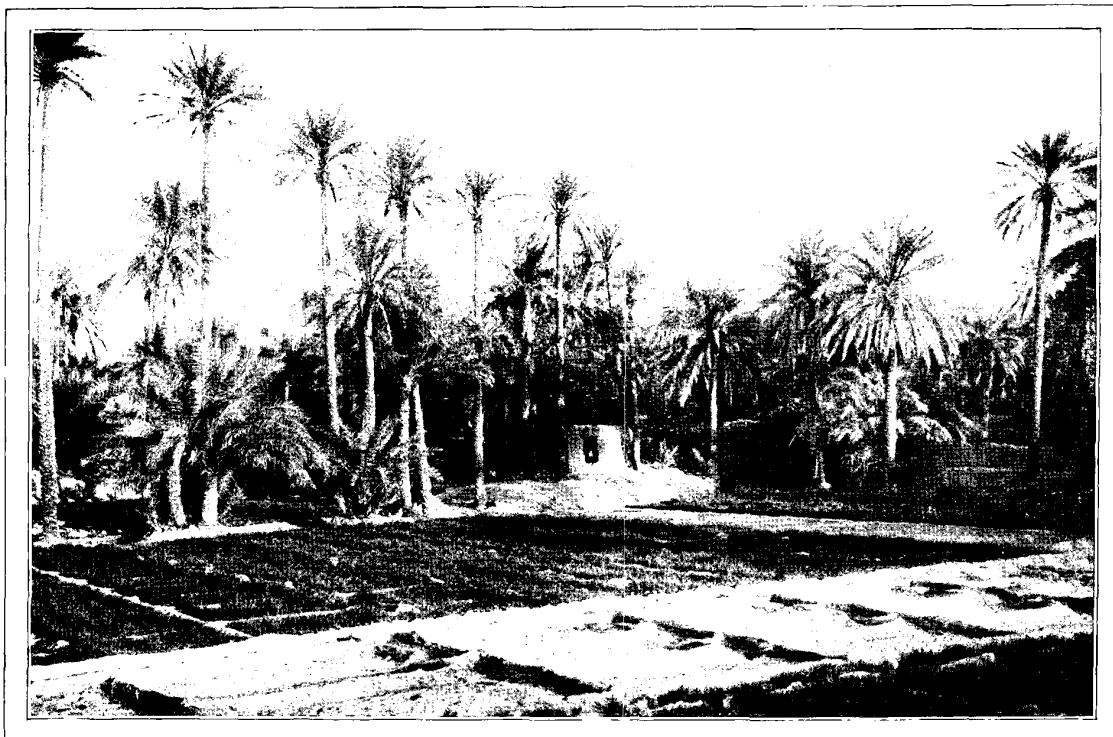
Ghadames acquiert un cachet particulier de ce fait que les jardins entourent la ville, alors que dans beaucoup d'oasis les habitations sont en dehors des palmiers, tant par raison sanitaire que pour ne pas gaspiller un terrain précieux. Un quartier se trouve complètement isolé dans les jardins ; il comporte une rue couverte, analogue à celles déjà décrites, mais assez courte, et une ou deux rues à ciel ouvert, de même qu'une petite place. Des portes, surmontées d'un bastion, défendent cette petite fraction des Tinguesine. On est surpris de trouver çà et là dans les jardins une porte coupant la rue, que surmonte une voûte ou une tour, permettant d'en interdire l'accès. Tout vous rappelle que l'insécurité était la règle en ce malheureux pays. Quelques maisons sont isolées dans les jardins, mais c'est l'exception. L'une d'elles mérite une mention spéciale, c'est la plus récente et sans doute la plus importante de Ghadames. Du côté des jardins, elle prend un aspect de forteresse. En réalité, c'est un fondouk, sorte de caravansérail et d'entrepôt, qui vient d'être construit au bord occidental de l'oasis par El-Habib, un des grands négociants de Ghadames ; c'est là qu'était logée la Mission ottomane. A part quelques exceptions, les constructions disséminées dans les jardins ne servent plus que de magasins à provisions.

Le terrain ne présentant pas une pente suffisante pour permettre à l'eau de la source d'accéder aux jardins, il a fallu creuser le sol de ceux-ci, d'autant plus qu'ils sont plus éloignés de la source ; au pourtour de l'oasis, ils sont ainsi enfoncés de deux, trois, quatre mètres au-dessous du sol primitif. Les déblais ont été accumulés en véritables collines, mais, tout d'abord, ils ont servi à édifier des murs en terre qui enclosent tous les jardins et arrêtent la vue. Une porte, ridiculement basse, permet de s'introduire dans ces jardins dont la plupart sont fort exigus. Très peu d'entre eux renferment 50 ou 100 palmiers ; beaucoup n'en comportent que 4 ou 6. On voit à quel point la terre est morcelée, ce qui ne prouve pas qu'elle soit également répartie entre tous ; une seule famille possède une soixantaine de jardins sur les 200 que compte l'oasis.

D'après le plan de Vatonne et de Polignac, révisé par les capitaines Meullé Desjardins et Boué, l'oasis de Ghadames couvre environ 125 hectares, défalcation faite du terrain occupé par les maisons de la ville. Dix hectares environ (au nord-est) sont cultivés seulement en céréales ; au début de mars, ils portaient de l'orge et du blé barbu déjà épié et en bel état ; il est vrai qu'il avait plu cette année. Le reste est couvert par les palmiers, mais étant donné le terrain occupé par les chemins, les canalisations et les murs, la surface utile ne doit guère être supérieure à 75 ou 80 hectares. Il est évident que l'oasis était jadis beaucoup plus étendue, surtout au sud-est ; plus de 50 hectares situés à l'intérieur des anciens remparts (la moitié de l'oasis actuelle) sont entièrement abandonnés : le plan des jardins est encore manifeste, quelques murs demeurent debout et l'on trouve çà et là des troncs de palmiers brisés. Une zone abandonnée, de deux à trois cents mètres de largeur, suit presque partout les remparts. En dehors de ceux-ci, du côté occidental, des emplacements limités par des lignes droites et des restes de murs accusent l'existence d'anciens jardins ; je n'y ai vu aucune trace de palmiers, peut-être ce terrain était-il seulement cultivé en céréales. Quelle cause assigner à cette déchéance ? Il suffit de regarder les environs de Ghadames pour être pleinement persuadé que toute culture cesse forcément là où l'eau ne parvient pas. Il est fort possible que le débit de la source ait fléchi. Actuellement, cette dernière ne peut irriguer plus de la moitié de l'oasis. Comme je l'ai



BORD DE L'OASIS OU L'EAU NE PARVIENT PLUS.



LE SYSTÈME D'IRRIGATION DANS UN JARDIN, A L'OUEST DES PUIXS D'EAU CHAUDE (page 260).

déjà dit, deux puits d'eau chaude et quelques puits à galerie fournissent le complément d'eau. J'ai constaté l'abandon de plusieurs puits contenant encore de l'eau. Il faut donc chercher une autre cause de la déchéance de l'oasis, qui semble s'être accentuée depuis un demi-siècle. Or c'est précisément l'époque où s'est consolidée la domination turque ! Richardson nous a laissé l'écho de la manière dont celle-ci pressurait les Ghadamsiens ; ceux-ci n'avaient plus intérêt à bien cultiver leurs jardins, de peur de paraître riches. Toutefois, la cause principale de déchéance me paraît être le manque de travailleurs, résultant de la suppression de la traite. Encore à l'heure actuelle, les seuls cultivateurs qu'on trouve dans l'oasis sont des nègres, seulement il faut les payer, si peu que ce soit, et leur nombre est limité.

D'après les renseignements qui m'ont été donnés, l'oasis de Ghadames contient de 20 000 à 30 000 palmiers. Duveyrier disait 63 000, mais il ne garantissait pas le nombre. On peut admettre 25 000, au total. Quelques-uns sont d'assez haute taille, de dix-sept à vingt mètres ; ce sont presque uniquement de vieux palmiers (un palmier dure trois vies humaines, dit-on) ; il n'y a presque pas de jeunes plants. Les espèces sont nombreuses. Notre vieil ami, le Ghadamsien de la place du Mûrier, m'en a dicté vingt-trois que je transcris, car la liste me semble inédite : *medghioua*, *thammoudi*, *temdjouhert*, *tissouine*, *khadraïa*, *tilaouane*, *tilommane*, *kourkabi*, *sihani*, *ouffane*, *dembou-dembou*, *tafzouine*, *taouajet*, *tannehart*, *ouidine*, *tiniacoura*, *teksebbi*, *tinsoukkri*, *oum el-acel*, *safer*, *tinakkas*, *ghers*, *deglat en-our*. On remarquera, dans cette liste, le mélange de noms arabes et de noms berbères (*tin* signifie « datte » en berbère) ; il est même un nom bizarre, latino-berbère : *tinsoukkri*, la « datte sucrée », qui voisine avec *oum el-acel*, la « datte qui rappelle le miel ». En fait, les quatre premières espèces ont seules de l'importance. La première place revient au *medghioua*, non seulement parce que c'est de beaucoup l'espèce la plus abondante, mais aussi parce que c'est une spécialité indigène ; en dehors de Ghadames, on ne la connaît qu'à Derdj et à Sinaoun. Il donne une petite datte noire, de forme un peu allongée, rappelant une olive noire ; elle est surtout bonne quand elle est fraîche ; c'est néanmoins une datte sèche, peu sucrée, de qualité secondaire. Le *thammoudi* a une datte de même forme, mais avec une couleur rouge, elle est moins dure et plus sucrée que la précédente. Le *temdjouhert* donne également une datte rouge, de forme allongée. Le *tissouine* fournit des dattes rondes, de couleur blonde ambrée ; la chair en est sèche et a un peu le goût de pruneau. Quant aux *deglat en-nour*, aux belles dattes translucides et onctueuses dont s'enorgueillissent les oasis du Sud tunisien et algérien, c'est une rareté à Ghadames ; quelques pieds seulement en fournissent.

Les palmiers sont irrigués autant que le permet la rareté de l'eau ; ils sont abondamment fumés à l'engrais humain. Le proverbe arabe dit que le palmier veut avoir « le pied dans l'eau et la tête dans le feu » ;

il doit être servi à souhait à Ghadames; au surplus, l'humidité de l'air ne doit pas nuire à la floraison, dans un pays où dix ans s'écourent souvent sans qu'il tombe une goutte d'eau. Néanmoins, les dattes de Ghadames sont médiocres. Comme au Djerid, on pratique la fécondation artificielle, grâce à quelques palmiers mâles. Les bonnes années, un palmier donne une charge de chameau de dattes (soit 150 kilogrammes).

En dehors des palmiers, l'oasis de Ghadames possède divers autres arbres fruitiers : amandiers, figuiers, orangers, péchers, abricotiers, grenadiers, mais le nombre n'en est pas bien considérable; il y a aussi quelques pieds de vigne. A l'ombre de ces arbres, on cultive divers légumes : des fèves, des navets, des tomates, des aubergines, des piments, des oignons (que l'on plante sur les petites levées de terre séparant les carrés), de l'ail, etc.; il paraît que les melons et les pastèques sont de grosseur et de qualité remarquables, mais ce n'était pas leur saison lors de notre passage. Je mentionnerai encore la coloquinte, qui est commune dans l'oasis à l'état presque sauvage et qui joue un rôle dans la médecine ghadamsienne. C'est un purgatif très employé. On enlève la pulpe du fruit et on verse du lait à sa place; on laisse macérer toute la nuit et on absorbe le lait en se réveillant. Au besoin, on avale en plus de l'huile d'olive. L'effet est souverain. Ces gens habitués aux eaux magnésiennes ont éprouvé le besoin de chercher autre chose. Dans les endroits moins bien irrigués, particulièrement au bord de l'oasis, on sème de l'orge, du blé barbu, du millet, du sorgho, du maïs. Comme l'orge se récolte au printemps et le millet à l'automne, on a deux récoltes par an; étant donné l'exiguïté du terrain cultivable, il faut évidemment pratiquer la culture intensive. Le labourage est effectué par des nègres, à l'aide d'une petite houe, à manche très incliné et fort court, ce qui oblige le travailleur à se courber considérablement. La moisson se fait avec ces petites faucilles si répandues dans toute la Tunisie et que les Arabes emploient aux usages les plus divers. Une partie des céréales est coupée en vert et contribue, avec la luzerne, à l'alimentation des animaux; il est juste d'ajouter que ceux-ci doivent souvent se contenter de noyaux de dattes (quelles dents et quels estomacs il leur faut!) Quant aux fleurs d'agrément, elles font presque défaut à Ghadames: le plus beau parterre consistait en une plantation de fèves qui ornait le milieu de la cour du kaimakam.

La première impression passée, quand on vient du désert, il faut bien reconnaître que Ghadames est une oasis assez médiocre qu'embellissait le mirage saharien. On finit par être obsédé de circuler sans cesse entre ces murailles grises indéfinies, qui arrêtent partout la vue et laissent apercevoir seulement la tête des palmiers. Où est Tozeur et sa forêt de 400 000 palmiers répandant, au-dessus de véritables rivières, une ombre mystérieuse qu'éclairaient les fleurs des rosiers et des grenadiers? Où est El-Oudiane dont l'air est alangui par les senteurs des orangers, chargés de fruits d'une grosseur et d'une saveur sans égales? Où est la corbeille de Nefta et sa vasque de cristal, ceinte d'une auréole de palmiers magnifiques dont le soleil dore les aigrettes avant de descendre embraser l'eau diaphane des sources? Si Ghadames est la « perle du Sahara », que dire alors du Djerid? C'est du diamant vert!

(A suivre.)

LÉON PERVINQUIÈRE.



TOUR DÉFENDANT L'ENTRÉE D'UN QUARTIER (page 262).



GHADAMES. GENDARMES ET RÉGULIERS TURCS SUR LE SOUK (page 266). — CLICHÉ LECOCQ.

SUR LES CONFINS DE LA TRIPOLITAINE DE LA MÉDITERRANÉE A GHADAMES¹

PAR M. LÉON PERVINQUIÈRE

V. — Ghadames. — L'administration (kaïmakam, medjles). — Les Ghadamsiens (Attara et Atria). — Commerce de Ghadames. — Les Touareg Ifoghas.



UNE FEMME TARGUIA.

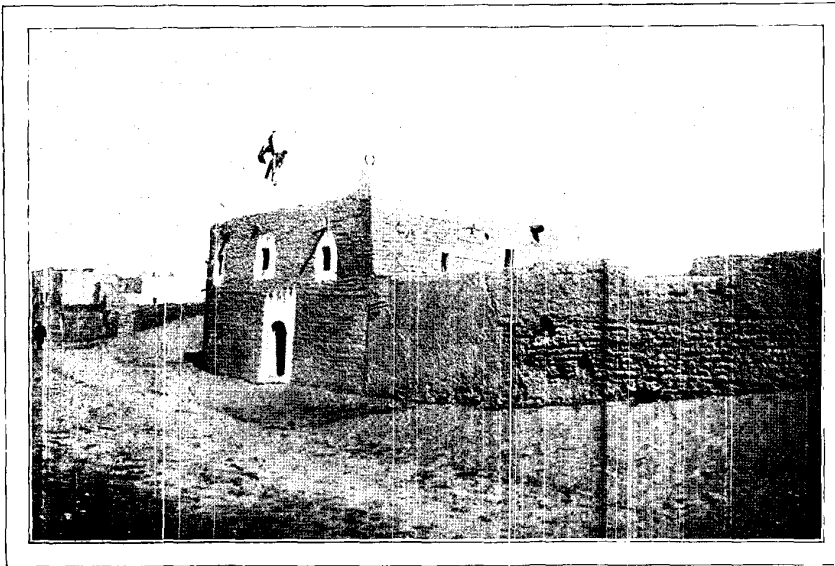
LE *casa* ou *kaïmakamlik* de Ghadames est administré par une sorte de préfet, le *kaïmakam*, qui relève directement du vali de Tripoli. Le titulaire du poste, trouvant le séjour de Ghadames peu enchanteur, habitait Tripoli et avait un suppléant. Lors de notre passage, c'était Mahmoud Foussi. Ancien employé d'une banque agricole, il fut envoyé précipitamment ici, après les incidents de Mechiguig, et dut rejoindre son poste en quatre jours. C'était un homme d'une quarantaine d'années, de taille moyenne, d'un teint fortement basané (il est d'origine arabe) faisant ressortir des dents très blanches; son visage peu ouvert était orné d'une petite barbe noire et animé par des yeux bruns, très vifs, en quête d'une approbation. Il était d'une faconde admirable chaque fois qu'il s'agissait de choses générales, mais quand je lui demandais un renseignement, il trouvait toujours une manière d'éluder la question. Il avait des idées « jeune turc » qui stupéfiaient son entourage; avec nous, il daubait de belle façon sur son Gouvernement et ses collègues. Assez intelligent, il aurait pu rendre de réels services à Ghadames, s'il y était resté.

Il est assisté d'un Conseil municipal ou *medjles*, qui comprend cinq fonctionnaires et quatre Ghadamsiens. J'ai eu la bonne fortune d'arriver pendant une séance extraordinaire : la conscription vient d'être étendue à Ghadames et il s'agit de désigner les soixante jeunes gens qui partiront — tristes recrues ! La séance se passe dans le bureau du *kaïmakam*. Celui-ci est assis derrière une table de bois blanc, couverte de cotonnade bleue, sur laquelle se trouvent un encrier Faber, des porte-plumes, un buvard et quelques papiers. De chaque côté, deux longues banquettes, garnies de toile blanche, sont occupées par les membres du *medjles*. Après les « *salamalik* » d'usage, on apporte le *kahoua* (non moins d'usage) et des chaises boiteuses, puis la

1. Suite. Voyez pages 217, 220, 241 et 253.

conversation s'engage; on profite de la circonstance pour me demander des renseignements sur la manière d'accroître le débit de la source, sur les puits artésiens, leur prix de revient, les éoliennes pour élever l'eau, etc. Par contre, mes questions ne reçoivent que des réponses évasives. Après la cérémonie, je propose de photographier l'assemblée, ce qui ne provoque aucun enthousiasme. Plusieurs membres se sauvent, le kaïmakam les rattrape dans l'escalier et finit par les coller en ligne sur la terrasse. Permettez-moi de vous les présenter. A gauche du kaïmakam, vêtu à l'européenne, est le cheikh cadhi, la figure la plus sympathique de la bande. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, dont la figure intelligente est encadrée d'une barbe soignée, fortement grisonnante; sa longue lévite, d'un bleu presque noir, et le large turban enveloppant sa tête lui donnent un faciès spécial. Originaire de Djaffa, en Syrie, il habite Ghadames depuis quelques années: nous n'avons pu savoir son nom et nous avons toujours pensé qu'il avait eu des malheurs et n'avait pas choisi lui-même ce point reculé du Sahara comme villégiature. Il causait volontiers avec nous et ne nous était nullement hostile. A sa gauche se tient Si Ali bey, le chef du secrétariat (celui-ci voulait sans cesse se faire photographier). A la suite est Youssef effendi, le trésorier du casa; assez aimable, suivant les jours. A la droite du kaïmakam, ce petit homme court, vêtu d'un éternel pardessus, est Abd Allah Djemmal Eddin effendi, le directeur des finances du casa. A sa droite, baissant la tête, le muphti, Ali ben Younès; ce Ghadamsien au teint bilieux et au nez en bec d'aigle nous était franchement hostile; il se reculait ou se sauvait pour ne pas avoir à serrer la main du roumi exécré. Près de lui, un peu affaissé, un notable commerçant, le vieux Bechir ben el-Hadj Mohammed, égrenait sans cesse un chapelet à gros grains de nacre pendant la séance du conseil; il hochait la tête en ayant l'air de dire que toutes ces inventions, les puits artésiens, la photographie, etc., n'étaient guère bonnes. A la suite, Abd es-Selam ben el-Hadj Attia, fils du négociant qui fit une si bonne réception à Largeau en 1875; celui-ci nous était entièrement favorable. Enfin, pour clore la liste, Mohammed el Habib, le propriétaire du nouveau fondouk, une espèce de gros traitant à moitié nègre, sale et abruti, prêt à toutes les opérations, pourvu qu'elles soient suffisamment lucratives. Le cheikh el-blad, le maire, si vous voulez, et un des notables manquaient à la réunion; nous ne les avons même jamais vus.

Le medjles traite toutes les questions intéressant la ville et est chargé de répartir les impôts, assez lourds, qui pèsent sur ce pauvre pays. On les estime à 250 000 francs par an, mais il n'a pas été possible de vérifier le chiffre. Le kaïmakam a seul l'autorité. Il a sous ses ordres quelques zaptiés ou gendarmes, à l'aspect funambulesque. Les uns portaient un costume de toile kaki, tandis que d'autres étaient toujours vêtus d'un gros caban bleu foncé. Une chechia, un grand sabre rouillé et une formidable paire de bottes complétaient l'uniforme. La garnison comprenait, en outre, 26 hommes, commandés par un capitaine et



LA MAISON DU KAÏMAKAM OU PRÉFET DE GHADAMES (page 265).

logés dans une caserne récemment construite sur le plateau des idoles. Ils étaient habillés de kaki et relativement propres, contrairement aux gendarmes. On les voyait peu en ville, tandis qu'on rencontrait souvent les gendarmes traînant à travers les rues leur sabre démesuré, avec un bruit de ferraille assourdissant.

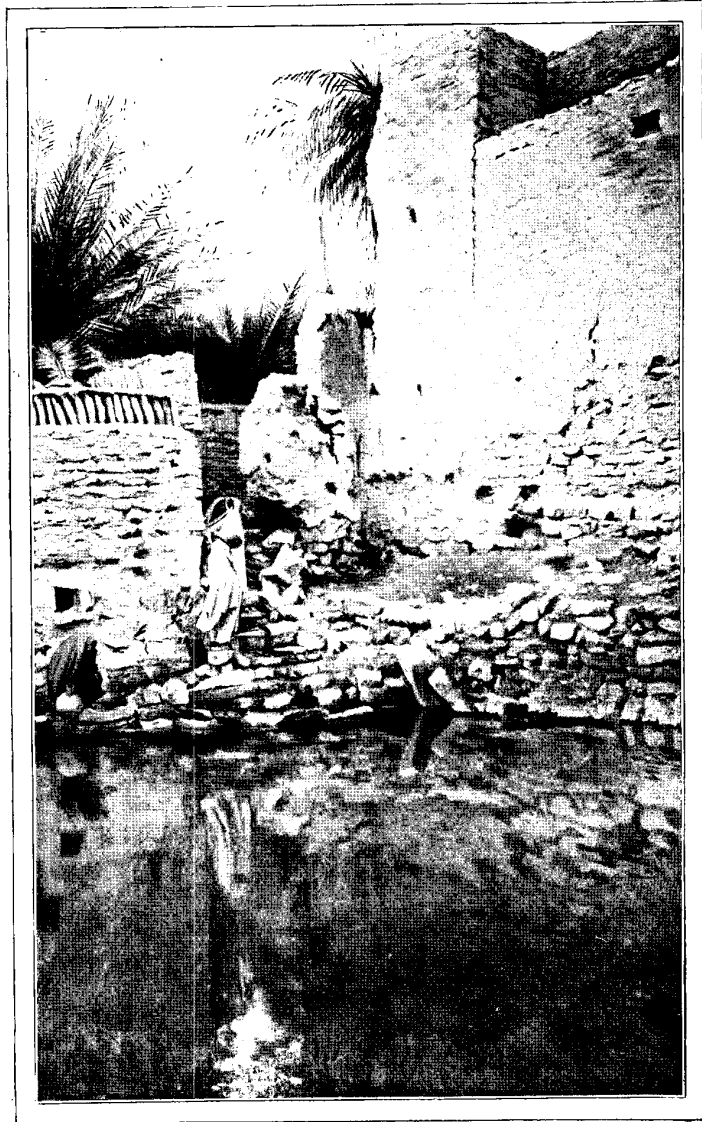
Ghadames compte actuellement 1 600 hommes imposés, au dire du kaïmakam, ce qui correspond à 5 ou 6 000 habitants; la population est donc stationnaire. Les Ouled Belil, qui habitent des rues à ciel ouvert,

sont d'origine arabe, mais les Beni Ouasit (ou Aït Ouasit) et les Beni Oulid sont de race berbère; d'ailleurs, la langue courante à Ghadames est un dialecte berbère, bien que tous les habitants sachent l'arabe; beaucoup parlent, en outre, diverses langues soudanaises, entre autres le sonrhai, qu'ils ont apprises dans leurs voyages ou par la fréquentation des anciens esclaves noirs. Ceux-ci tiennent une place considérable,

au moins par le nombre. On dit qu'il n'y a plus d'esclaves à Ghadames, mais il subsiste un grand nombre d'anciens esclaves affranchis, formant une caste à part, les *Attara*; ce sont eux qui effectuent tous les gros travaux. Dans cette caste se rangent également les enfants que les Ghadamsiens ont eus des femmes noires, désignées sous le nom d'*Atria*. En effet, si les Ghadamsiens n'ont généralement qu'une femme légitime, ils ne dédaignent pas le bois d'ébène; et encore, devrais-je dire: ils n'ont qu'une femme à Ghadames, car bien souvent ils en ont une autre dans chacune des villes où les appellent leurs affaires, Ghat, Kano, Tombouctou, etc. Je suis obligé d'ajouter qu'un bon nombre d'habitants, même de notables, ont manifestement du sang nègre. Les nègres et les mulâtres forment peut-être les huit dixièmes de la population; les blancs sont l'exception. Ils sont généralement assez grands, mais souvent bouffis; beaucoup ont le teint jaune, maladif.

Dans la majorité des cas, le costume se compose d'une culotte bouffante en coton et d'une chemise, vierge de tout blanchissage, sur laquelle est jetée une grande pièce de laine blanche ou brune, le *haouli* ou *eksa*, qui entoure tout le corps et dont un pan, ramené sur la tête, couvre un *kabbous* ou *chechia*, qui a dû être rouge aux temps lointains de sa jeunesse. Comme chaussures, de vieilles sandales rapiécées. Le burnous est peu employé; il désigne les Souafa (gens du Souf) et les Ghadamsiens qui ont travaillé à Tunis. Les gens riches affectionnent le pantalon de soie de couleur voyante: rose, lilas, jaune ou rayé de diverses couleurs, et serré à la cheville. Sur la chemise repose parfois un petit gilet brodé à la mode tunisienne, puis une sorte de large blouse à manches courtes, *djebba* ou *gandourah*, en soie. Par-dessus le tout est jeté un *haïk* dans lequel le personnage se drape. La tête est invariablement couverte par un pan de l'étoffe, qui entoure le cou et est fréquemment ramené devant la bouche. Ce *haïk* est fait d'un léger tissu de soie souvent froncé; les couleurs en sont toujours claires: blanc, gris ou bien rayé jaune paille très clair et gris perle, comme ceux des négociants que l'on voit sur la photographie du medjles. Les pieds sont chaussés de pantoufles brodées, qui recouvrent parfois des bottes en maroquin rouge (*mest*).

Je ne saurais décrire l'habillement des femmes nobles, car je n'en ai vu aucune. Elles vivent sur les terrasses et jamais elles ne paraissent, le jour, dans la rue, à l'exception, paraît-il, du jour de la fête du *mouloud*. Elles sortent seulement à la nuit tombée, pour se rendre à la mosquée dont une partie leur est réservée; dans le quartier des Beni Mazigh, elles ont même une mosquée spéciale. Presque toutes les femmes que l'on rencontre dans la rue sont des *Atria*, des négresses trapues et sans charme féminin. Elles sont habillées de cotonnade bleue, exactement comme les femmes tunisiennes, mais plusieurs ont des chemises; certaines ajoutent une sorte de capuchon avec un gros pompon de laine rouge. Toutes sont couvertes de bijoux qui, de loin, font de l'effet: larges bracelets, anneaux de pieds (*khelkhel*), qui s'en-



FEMMES A LA SOURCE.

trechoquent et produisent un cliquetis spécial pendant la marche, colliers de perles et de corail, cercle de pièces autour de la tête et enfin boucles d'oreilles monumentales, dont les anneaux ont souvent dix centimètres de diamètre et doivent peser plusieurs centaines de grammes; aussi sont-ils attachés à une boucle de cheveux tressés, sans quoi le lobe de l'oreille pourrait être déchiré.

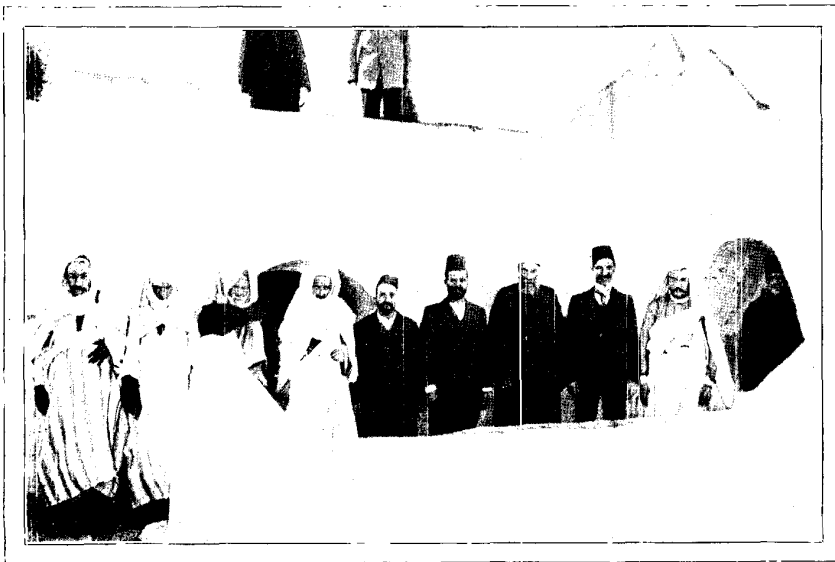
Duveyrier vante la vertu des femmes de Ghadames. Les récits de nos tirailleurs ne confirment pas tout à fait ce brevet d'honnêteté (il est vrai qu'il s'agissait vraisemblablement d'Atria). Un poète arabe dit qu'à Mourzouk l'inconduite des femmes empêche les nuages de se résoudre en pluie... Je ne voudrais pas porter un jugement téméraire sur ces dames de Ghadames, mais je dois constater que la pluie est rare là-bas; l'arrivée de la Mission a été marquée par une pluie telle qu'on n'en avait pas vu depuis cinquante ans. Pourvu que les tirailleurs n'aient pas enchaîné les nuages pour un demi-siècle!

Les Ghadamsiens ont le génie du commerce, aussi ne trouve-t-on pas un seul juif à Ghadames: il mourrait de faim. L'oasis étant impuissante à nourrir ses habitants, ceux-ci ont senti la nécessité d'aller au loin chercher du travail ou surtout de se livrer à des opérations commerciales. Beaucoup vont à Tunis achever leur éducation. Un proverbe local dit: « Ghadames enfante et Tunis élève. » D'après le cheikh Mohammed ben Otsmane, il y a environ 300 Ghadamsiens à Tunis, presque tous riches, bien plus qu'à Tripoli. Nombre de négociants de Ghadames ont un associé, souvent un fils ou un gendre, dans chacune des places où ils trafiquent. Ainsi, El-Hadj Ali ben Ahmed et-Tseni a un frère à Tripoli, un fils à Ghat, un gendre au Touat, un gendre et quatre autres représentants à Tombouctou et au Soudan. Pendant longtemps, les Ghadamsiens furent les seuls hommes de race blanche qu'aient connus les populations du Soudan. Actuellement, on trouve encore des Ghadamsiens installés au Bornou, au Ouadaï, au Tchad, à Zinder, au Kanem, au Damerghou, à Kano, à Sokoto, dans l'Adamaoua et enfin à Tombouctou. La plupart des grands commerçants ont visité eux-mêmes leurs associés du Soudan.

Les Ghadamsiens font avant tout le commerce transsaharien; ils achètent et vendent à Tunis ou à Tripoli, d'une part, au Soudan, d'autre part, mais peu d'opérations se traitent à Ghadames, où souvent les caravanes ne passent même plus. Cela explique un fait qui nous avait grandement étonnés: les négociants n'ont presque rien chez eux, sauf quelques coussins touareg, des tentures, des toub ou jellaba du Soudan, des parfums; encore faut-il les supplier pour qu'ils vous les montrent. Ces singuliers commerçants mettent leur point d'honneur à ne pas vendre chez eux, car les voisins pensent alors qu'ils ont besoin d'argent et qu'ils vont faire faillite; ils préfèrent payer 15 francs pour transporter deux ballots de marchandises à Tripoli où on les vendra parfois moins cher qu'à Ghadames; telle est du moins l'explication donnée par le kaïmakam. D'ailleurs, il n'y a pas de boutiques à Ghadames; j'en connais trois: une de chaque côté du souk,

sous l'auvent de la porte, et une autre chez les Beni Mazigh; ce sont surtout des boutiques d'épicerie. Chose extraordinaire: il n'y a pas un seul café maure à Ghadames.

On s'est d'ailleurs singulièrement exagéré l'importance du commerce transsaharien. Une caravane est arrivée de Ghat pendant notre séjour; elle devait apporter des choses superbes; en fait, elle ne comptait que vingt chameaux et n'avait guère que du filali. Une autre caravane était venue du Soudan, un mois auparavant; elle était forte de



LE CONSEIL MUNICIPAL OU MEDJES DE GHADAMES (page 266).

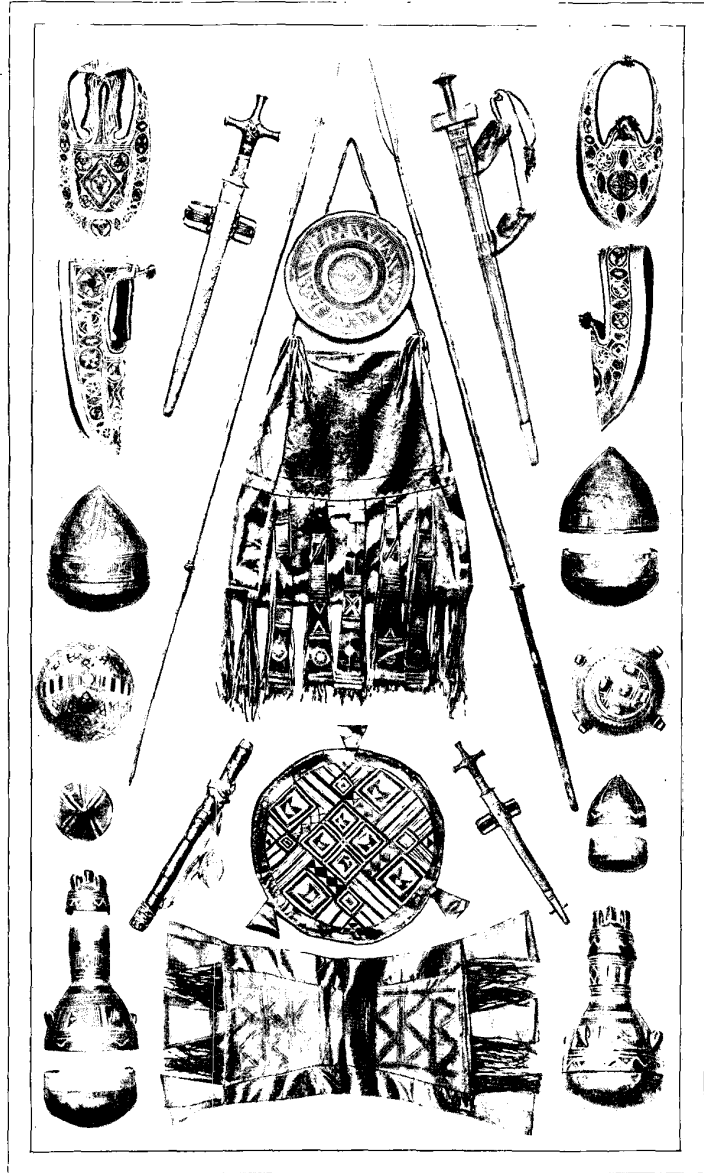
trente chameaux. Nous nous sommes appliqués à nous rendre compte de l'importance des opérations. Le lieutenant Bouvet a recueilli des renseignements très précis qu'il a bien voulu me communiquer; je lui emprunte les quelques chiffres qui vont suivre.

Je dois dire tout d'abord que l'impression première et persistante est celle d'une profonde misère. Il n'y

a pas dix familles riches à Ghadames, les autres font des prodiges d'économie pour ne pas mourir de faim. En tête, se place la famille des Tseni, qui accapare la moitié du commerce de Ghadames; elle fait environ 140 000 francs de bénéfices par an, d'après divers témoignages. Le chef de la famille, El Hadj el-Bechri ben Ahmed et-Tseni, qui est mort peu avant notre passage, était très généreux et pratiquait régulièrement l'aumône de la dime; j'ai entendu affirmer qu'il donnait chaque année 12 000 francs aux pauvres, ce qui cadre bien avec le chiffre des bénéfices rapporté par d'autres. Parmi les commerçants les plus importants, il faut également citer Mohammed el-Habib, le gros traitant noir dont le fondouk était encombré de ballots de marchandises, et le vieux El-Bechir ben Abd Allah, qui a été presque ruiné par les pirateries des Touareg. Notre ami Abd es-Selam ben el-Hadj Attia (des Ouled Belil) est également l'un des personnages importants. Nous avons déjà rendu visite à deux autres négociants : El-Hadj Mohammed et-Touami et-Cheikh el-Habib ben Azzeddin (Beni Ouazit); inutile d'y revenir.

D'après le lieutenant Bouvet, les bénéfices réalisés par l'ensemble des marchands de Ghadames se montent à 300 000 francs. Cet officier évalue à 40 pour 100 les bénéfices, ce qui donnerait un peu plus d'un million comme chiffre d'affaires. Je serais porté à relever fortement la proportion des bénéfices. Rappelons-nous la réponse faite à Duveyrier par l'un des Ghadamsiens qui avait prêté de l'argent à Barth, pendant son séjour à Kano, au taux modeste de 100 pour 100 *pour quatre mois* : « Mais c'est ce que la même somme, mise en ivoire, m'eût rapporté dans le même temps », répliqua cet honnête négociant. Quelques chiffres recueillis par le lieutenant Bouvet confirment mon impression : le bénéfice brut sur les échiveaux de coton rouge à broder est de 300 pour 100; sur le papier d'épicerie, ce bénéfice est actuellement de 400 pour 100; il y a quelques années, il atteignait 1 600 pour 100! Admettons néanmoins ce chiffre d'affaires de un million. C'est une misère! En 1875, Largeau indiquait douze millions comme un minimum. Il est possible que le commerce ait fléchi, mais ce voyageur était assurément victime du mirage saharien, qui a si longtemps sévi et qui atteint encore certaines personnes.

Il y a quelques mois, le Congrès des Sociétés de Géographie, réuni à Roubaix, émettait un vœu en faveur de la création d'un chemin de fer transsaharien de Bizerte à Libreville, par Ghadames, Bilma et le Tchad. Il y a trois mois est partie une mission qui doit étudier un autre itinéraire, par la Saoura. Les erreurs ont la vie dure. Le commerce transsaharien se réduit à rien ou presque rien. Chudeau a donné une expression saisissante de cette vérité, en disant que l'ensemble de toutes les marchandises transportées par les caravanes transsahariennes suffirait simplement à charger *un train de marchandises par*



ARMES ET USTENSILES TOUAREG (page 275).

an. Il y a un demi-siècle, Cheikh Othman, le chef des Touareg Ifoghas qui avait protégé Laing et Duveyrier, voyant un gros brick ancré dans le port d'Alger, disait de son côté : « Avec ce que nos chameaux transportent chaque année, on pourrait remplir deux bateaux comme celui-là. » Les deux évaluations sont du même ordre de grandeur. Au point de vue technique, un chemin de fer transsaharien est réalisable; quelques considérations, d'ailleurs discutables, peuvent paraître le justifier au point de vue impérialiste; au point de vue économique, il ne fera jamais ses affaires.

On ne saurait trop le répéter : le seul commerce transsaharien vraiment productif était celui du bois d'ébène. Du jour où nous avons, justement, aboli la traite, nous avons tué le commerce transsaharien. Actuellement, l'Ouadaï est le principal centre d'exportation des esclaves qui sortent par l'Abyssinie et la Tripolitaine. Le marché d'esclaves de Tripoli ayant été officiellement supprimé, les caravanes se dirigent sur Ben Ghazi, où elles trouvent encore à s'approvisionner d'armes à tir rapide, deuxième article important que nous nous efforçons d'interdire par tous les moyens, car il y va de la sécurité de la poignée d'hommes qui, avec un courage admirable, tient le Centre de l'Afrique sous notre bienveillante domination.

Les autres articles souvent cités comme importants : l'or, l'ivoire, les plumes d'autruche, disparaissent rapidement. Les commerçants de Ghadames ont été unanimes à déclarer qu'il ne venait plus d'or de Tombouctou. Ils ont tous une petite cassette contenant des bagues torsées, de grosseur diverse (c'est la forme qu'affectent ici les lingots), dont on évalue la valeur à l'aide de la balance. Cette cassette et les bijoux de leurs femmes constituent leur réserve de métaux précieux, puisqu'on ne peut ici employer l'expression de numéraire. L'ivoire et les plumes d'autruche deviennent de plus en plus rares, le premier, par suite de la

disparition des éléphants, les secondes, à cause de la rareté des autruches et surtout de la concurrence faite par les élevages du Cap. Au surplus, ces marchandises ont pris forcément des voies plus naturelles; elles descendent du Soudan vers la côte la plus proche. Nos chemins de fer de pénétration ont été créés dans ce but, seul logique; c'est folie de vouloir faire subir à des marchandises un tracé qui ne répond plus aux conditions actuelles d'existence. Dans l'antiquité et au moyen âge, la Méditerranée était forcément l'aboutissant des produits soudanais dont une grande partie passait par Ghadames, ce qui fit la richesse de cet emporium placé au bord du grand désert. La navigation à voiles, puis à vapeur, a modifié le problème; les anciens courants n'ont pas disparu sur-le-champ, mais ils se sont fortement ralentis. On réussira peut-être à leur conserver l'activité présente, le résultat sera forcément médiocre.

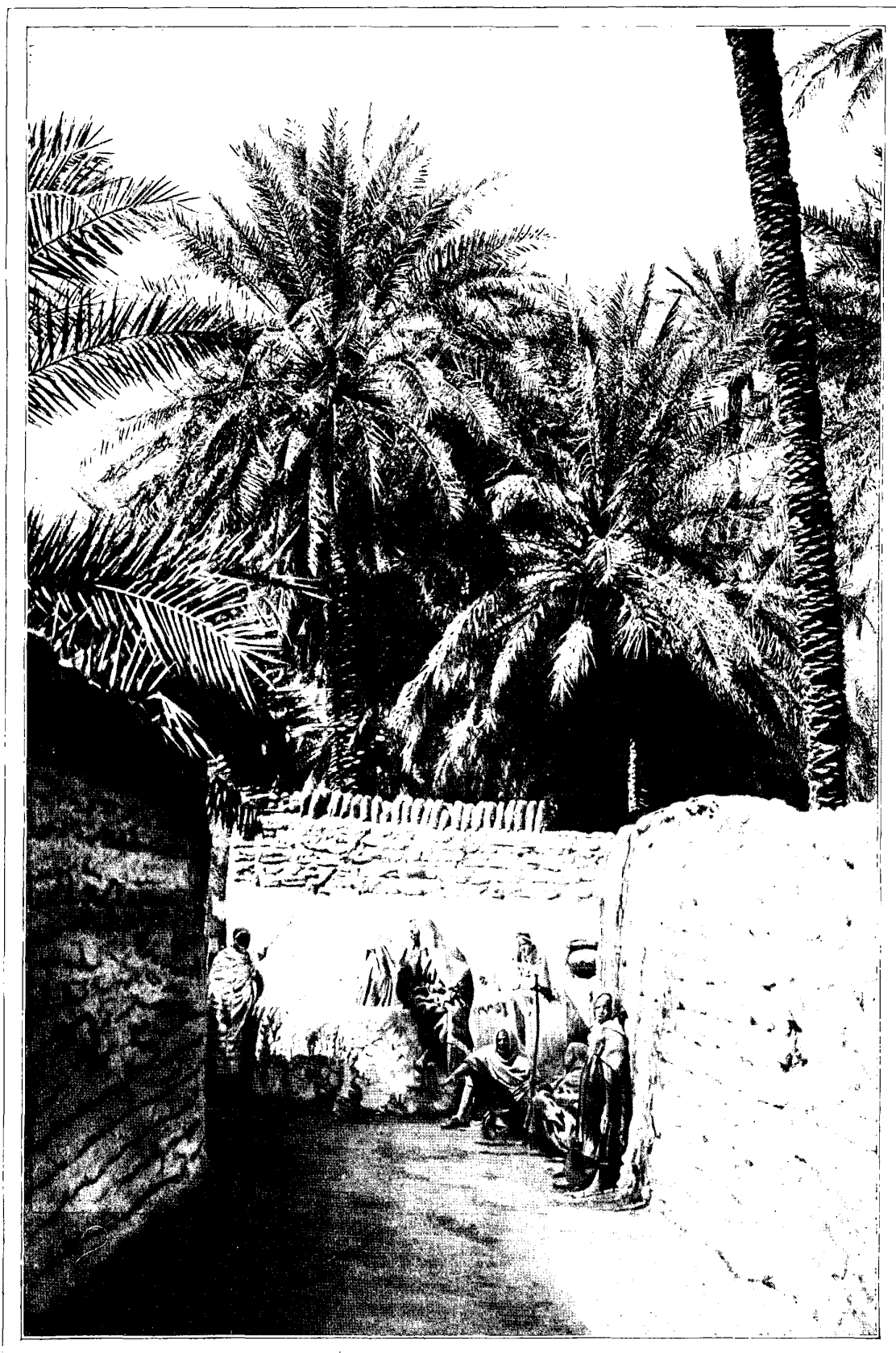
Jetons un coup d'œil sur les marchandises transportées par les caravanes de Ghadames. En tête des marchandises européennes, destinées au Soudan, se placent les tissus de coton, généralement blancs ou bleus (*malli, mahmoudi*), et les écheveaux de coton à broder (*ouerouer*); ils forment plus de la moitié des importations; le lieutenant Bouvet les évalue à 250 000 francs. Tous, malheureusement, sont de fabrication anglaise. La soie en tissus ou en écheveaux tiendrait le second rang (60 000 fr.). Les indigènes utilisent ces produits pour la fabri-



LE CHEIKH CADHI DANS SA LÉVITE BLEUE (page 236).

cation de vêtements à leur goût. Ensuite vient le papier blanc ou jaune, servant à l'emballage (40 000 fr.), puis le sucre (15 000 fr.), le thé, le savon, les bougies (chaque denrée pour 5 000 fr.), enfin de la verroterie, des miroirs, de la quincaillerie.

Les produits amenés du Soudan comprennent tout d'abord le fameux *filali*, c'est-à-dire les peaux du



GRUPE DE GHADAMSIENS, NÈGRES ET TARGUI.

Soudan, brutes ou mégissées, généralement teintes en rouge, parfois en jaune; il en vient principalement de Zinder et de Kano, mais aussi du Touat. Le lieutenant Bouvet en estime la valeur annuelle à 300 000 francs. Ces peaux mégissées se vendent 4 francs le kilogramme à Ghadames et seulement 3 fr. 50 à Tripoli; c'est l'Amérique qui en achète la plus grande partie. Les plumes d'autruche viendraient au second rang avec 150 000 francs, puis les dents d'éléphant (90 000 fr.) et l'or de Tombouctou (40 000 fr.). Il faut faire mention ici des cotonnades bleues, très chargées d'indigo (guinée), qu'affectionnent les Touareg; bien qu'elles viennent du Soudan, elles ne sont pas toutes originaires de ce pays; certains produits anglais atteignent Ghadames après un détour par le Soudan, qui dissimule leur véritable provenance. Les vêtements brodés du Soudan (*toub*, *jellaba*) s'inscrivent pour 10 000 francs, de même que les tentures dites soudanaises, qui arrivent du Sénégal et du Niger par le Touat; ce sont d'épais tissus de coton à damier blanc et bleu (*kella*) ou à grandes rayures blanches sur fond indigo (*mouro*). Les *haouli* du Touat, très appréciés à Ghadames, figurent sur nos listes pour 5 000 francs; il est bien entendu que la plupart sont réexpédiés, comme toutes les marchandises précédentes. L'Air a la spécialité des cuirs travaillés: sacs à provisions (*mezoued*), pendeloques pour chameaux (*krab*) et surtout coussins en filali, si appréciés dans toute l'Afrique du Nord; les uns sont arrondis (*megaada*), les autres allongés (*ouçada*); ils sont ornés de dessins capricieux et pittoresques, faits à la peinture ou gravés au couteau; les négociants de Ghadames en achètent pour 20 000 francs par an. Les outres en peau de bouc (*guerba*) d'Agades, de Zinder, de Kano sont également très prisées dans ce pays où la conservation de l'eau est chose capitale (10 000 fr.). C'est encore l'Air qui fabrique ces curieuses boîtes en peau de chameau embouti, dont deux types sont reproduits ci-contre; ce sont des bibelots qui servent, à l'occasion, de boîtes à parfums. Jointes aux selles de méhari (*rahla*) et aux harnachements, aux clochettes en cuivre qui ornent le nez des chameaux, aux armes (lances, poignards, épées), aux fioles à parfums, elles

arrivent au total de 5 000 francs. Il ne faut pas oublier les parfums eux-mêmes, le *bekhour*, mélange de cire, de poix et de résine de plantes aromatiques, qui brûle avec une odeur assez agréable, et surtout le *sbed*, pâte brune à l'odeur aussi violente que nauséabonde, produit de la sueur et des glandes anales d'un chat (*guet*) qui serait différent de la civette. Les Ghadamsiens en raffolent; ces gens qui meurent de faim payent cette denrée 0 fr. 75 le gramme! (Il est vrai qu'elle a la réputation de vous attirer l'amour des femmes!) Des industriels, astucieux sinon consciencieux, l'adultèrent en y ajoutant de la graisse. Je m'en voudrais d'oublier un autre produit non moins recherché, panacée qui guérit tous les maux: la moelle d'autruche. Toutes ces drogues entrent dans l'estimation pour 10 000 francs. Et nous voilà au bout de notre million de marchandises! Vous voyez les bénéfices que ferait un chemin de fer avec cela!

A vrai dire, dans cette estimation, nous avons négligé le commerce de consommation locale. Certes, le souk offre le spectacle le plus pittoresque. Les vendeurs sont accroupis près de leurs marchandises: un sac d'orge ou de dattes, des tas de bois coupé dans l'Erg, un panier de légumes, des oignons et des épinards, des pommes de terre de Tripoli (10 sous le kilog.), une outre d'huile d'olive ou de beurre fondu (*smen*), du sucre venant d'Anvers et de Marseille (1 fr. 50 le pain de 1 kilog. 1/4), des paquets de bougies de Marseille (1 fr. 20 le paquet), des allumettes anglaises ou suédoises (un sou la boîte), un peu de tabac d'Algérie, quelques



FEMMES TARGUIA DEVANT LEUR GOURBI (page 274).

objets en sparterie. Dans un coin, un étalage somptueux: cotonnades, tentures et vêtements du Soudan. un vieux fusil et deux poignards à applications d'argent, des sandales touareg et des pantoufles brodées. A côté, un homme du Souf offre une gazelle (3 fr.) qu'il a tuée dans l'Erg et qui sent les effets d'un voyage prolongé au soleil. Au milieu de la foule bigarrée, qui comprend plus de badauds que d'acheteurs un

dellal ou crieur public (c'était ordinairement un vieux nègre) promène des hardes innombrables ou bien des armes touareg.

Quels peuvent être les résultats économiques d'un tel marché? Mircher évalue les opérations à 200 ou 300 francs; je réduirais volontiers au quart. Duveyrier a entendu dire, en 1880, qu'on vendait jusqu'à 300 moutons à un même marché. Les hommes du capitaine Boué ont vendu 27 francs un mouton qu'ils avaient acheté 6 francs dans le Sud tunisien; cela prouve qu'on n'en voit pas souvent sur le marché. Il est bon d'ajouter que c'était à la veille de la fête du mouton!

Les Ghadamsiens ont un système ou plutôt des systèmes de mesure et de numération d'une complication effroyable. Les unités varient avec les marchandises et avec le pays d'origine. Pour le commerce du Soudan, l'unité monétaire est toujours le *bou tira*, autrement dit le thaler de Marie-Thérèse au millésime de 1780, qui vaut actuellement 3 fr. 30, à Ghadames. Avec Tripoli, les affaires se traitent en argent turc, tandis qu'avec l'Algérie et la Tunisie, elles se comptent en argent français ou tunisien. Comme l'or et même la pièce de cinq francs font prime à Ghadames, nous nous sommes cassé la tête à saisir ce change extraordinaire; pour mon compte, j'y ai bien vite renoncé, car les prix des denrées étaient établis de façon telle que le change devenait illusoire. A notre égard, l'unité monétaire était le *cinquo*, dont vous saisissez certainement la valeur sans connaître l'arabe, ni le ghadamsi.

Si le commerce de Ghadames est médiocre, l'industrie est encore plus restreinte. Elle ne compte guère qu'un article : les pantoufles en filali brodé de soie, qui sont réellement originales. Le cuir vient du Soudan; la soie, d'Europe. La broderie est l'œuvre des femmes, mais les chaussures sont montées par des hommes; la semelle est faite d'un morceau de peau de chameau, dont le poil est à l'extérieur. Près de la source est installé un forgeron : c'est un nègre du Touat qui est assez adroit; il fabrique, entre autres, des poignards touareg; il a quatre confrères, paraît-il, tous du Touat. Par contre, les deux bijoutiers sont Ghadamsiens. Dans les jardins sont installés quelques potiers (*guellala*), des Attara, qui fabriquent les grandes jarres pour l'eau et les dattes; chose curieuse, ils confectionnent des lampes en terre à trois becs, rappelant beaucoup les lampes puniques. Les arts de la construction s'enorgueillissent de quatre maçons et deux menuisiers assez adroits. Quant au commerce de l'alimentation, il est représenté par trois épiciers, deux boulangers et une demi-douzaine de bouchers, qui débitent en lanières ou en tranches minuscules, du chameau, de la gazelle, de la chèvre, voire du mouton, suivant l'état des approvisionnements.

On ne peut quitter Ghadames sans dire quelques mots des Touareg. Tous ceux que nous avons vus sont des Ifoghas. Ce sont de pauvres hères qui réalisent le miracle de ne pas mourir de faim. Il est vrai qu'en cas de disette ils ne se gênent pas pour prendre ce dont ils ont besoin : ce sont les véritables maîtres de Ghadames et tout le monde se range sur leur passage. Pour obtenir leurs confidences, le lieutenant Bouvet employa un argument décisif : il leur fit servir un solide repas. Après la quatrième gamelle de



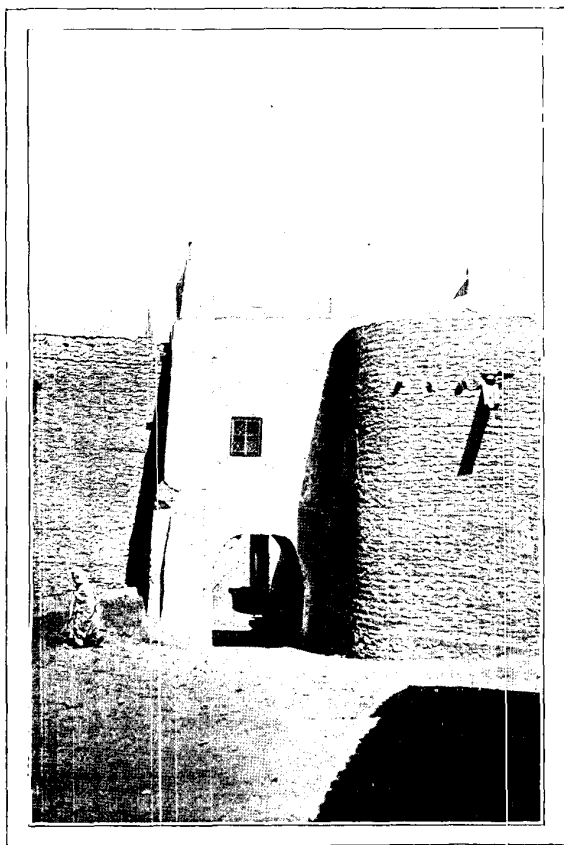
LE SOUK OFFRE LE SPECTACLE LE PLUS PITTORESQUE (page 272).
(REMARQUER LA PRÉDOMINANCE DE SANG NÈGRE.)

soupe, les langues commencèrent à se délier et ils racontèrent leurs petites histoires. La constatation la plus importante à retenir est que cette tribu ne compte plus qu'une cinquantaine d'hommes. Ils n'ont presque aucune industrie ; en dehors de la préparation des peaux, où ils montrent une réelle adresse, leurs métiers ordinaires étaient ceux de pillards et de caravaniers ; les quelques chameaux touareg que j'ai vus étaient d'ailleurs dans un état lamentable : efflanqués et galeux, ils ne semblaient pas devoir être de grand service.

Ces Touareg campent à la porte de Ghadames, où ils sont presque à demeure ; aussi quelques-uns ont-ils élevé des masures en pierres sèches, dont le toit est fourni par les grandes herbes de l'Erg. Ces gourbis, de dimension exiguë, sont précédés d'une cour entourée par une murette, où couchent les chèvres et les chameaux. Le vrai type d'habitation, c'est la tente en peau de chameau ou de buffle, montée sur une carcasse en bois et rappelant une nef renversée. Les uns et les autres doivent manquer totalement de confortable, d'autant que leur faible hauteur (environ 3 m. sur 2, et 1 m. 50 de haut) ne permet pas de s'y tenir debout, aussi les femmes demeuraient-elles souvent dans la cour, pendant que les hommes flânaient sur le souk. La porte basse est fermée par une peau ou par de vieilles couvertures. Quelques nattes et vieux tapis, des vases en bois et en fer, des corbeilles de sparterie, des sacs en peau et des outils forment tout le mobilier.

Les Touareg sont de rudes guerriers, en dehors des marabouts, qui sont nombreux parmi les Ifoghas. Vraiment ce sont de beaux hommes : de haute taille, élancés, le corps souple et nerveux, ils marchent à grands pas, d'une allure saccadée, en faisant claquer sur le sol leurs sandales de peau de buffle ou de chameau dont l'épaisse semelle est retenue par une courroie passant entre les orteils, tandis qu'une autre contourne le cou-de-pied ; les aspérités de la hamadat ne permettent pas au Targui de marcher nu-pieds, comme le fait souvent l'Arabe. Un pantalon de cotonnade blanche, plus rarement bleue, tombe droit le long

de la jambe ; d'autres fois, il affecte la forme zouave, il est serré à la cheville. Il disparaît, en partie, sous une longue chemise ou blouse à manches, qui fut blanche autrefois ; d'autres ont une blouse bleue. Les gens distingués y ajoutent une de ces blouses soudanaises à dessins variés, parfois serrée à la taille par une ceinture ; en outre, beaucoup de Touareg de la région de Ghadames portent le haouli, souvent froncé, comme celui des citadins élégants. La pièce caractéristique de l'habillement est le voile (*litham* ou *tinguelmoust*), qui leur a valu le nom de *molethmin*, les « gens voilés ». Ce voile est une pièce de cotonnade bleue, très chargée d'indigo, qui déteint effroyablement sur la peau, d'où l'appellation d' « hommes bleus » ou d' « hommes noirs », appliquée aux Touareg. Seuls, les gens de basse condition ou les pauvres ont le voile blanc. C'est une longue bande d'étoffe qui repose sur la chechia, entoure la tête et le front, descend sur le cou et revient sur la face, de façon à cacher la bouche, parfois même le nez. Par l'étroite fente apparaît seulement un liseré de peau tannée et deux beaux yeux noirs, accidentellement bleus. Quelques Touareg ont la face un peu plus découverte et il est aisé de reconnaître qu'ils sont de race blanche, bien que l'influence du sang nègre soit fréquemment apparente. Jamais les Touareg ne retirent leur voile ; ce serait de la plus haute inconvenance. Les hommes ne portent pas de bijoux, mais chez tous le bras droit est armé d'un anneau de pierre, placé à demeure au-dessus du biceps. Au cou est pendu un chapelet ou plus souvent un petit sac en cuir, contenant un



FEMME TARGUIA DEVANT LA PORTE DE LA ZAOUIA DES SENOUSSIA.

talisman : quelque verset du Coran écrit sur un bout de peau par un marabout (coût : un mouton). Les chameaux portent généralement une amulette analogue (*glada*), suspendue à leur cou, pour les préserver de tout accident.

L'armement classique du Targui consiste dans la lance, l'épée et le poignard. La lance peut être tout

en fer (*allagh*) ou bien les deux extrémités seules sont en métal, la hampe étant en bois (*taghda*); la base se termine toujours en spatule, de façon à pouvoir être fichée en terre. La pointe affecte la forme d'une feuille de laurier allongée; parfois sa partie postérieure s'incurve en crochet, en harpon. Des deux spécimens figurés ci-dessus, l'un a les extrémités en fer, l'autre, en cuivre; le bois est recouvert d'applications en cuivre. L'épée à deux tranchants (*takouba*), à lame plate, creusée d'une rainure, possède une poignée en forme de croix, qui a fait penser que les Touareg avaient été chrétiens. Le poignard (*tilak*) est constamment porté au bras gauche, grâce à un bracelet qui fait corps avec le fourreau et dans lequel on passe le poignet; l'étréoussure de ce bracelet, comme de la poignée du poignard et de l'épée, atteste la finesse de la main des Touareg. L'arc est d'usage moins courant; le carquois est un gros roseau recouvert de peau; il contient une dizaine de flèches non empenées, dont le fer affecte une forme très variable. L'armement se complète parfois par un vieux fusil à pierre, la *moukhala* des Arabes. Comme arme défensive, un énorme bouclier en peau d'antilope mohor ou de buffle (*aghar*), qui couvre une grande partie du corps et le protège suffisamment des coups de lance et d'épée.

Les Touareg ne se lavent jamais, aussi exhalent-ils des senteurs de sueur concentrée qui permettent de les suivre à la trace sans être chien. Ils prétendent que c'est très mauvais de se laver; sans doute, la crasse et l'indigo de leurs vêtements obturent les pores de la peau et diminuent l'évaporation; toutes les plantes du désert ferment leurs stigmates dans le même but.

Les femmes Targuia offrent, elles aussi, de beaux types, rappelant des types européens: visage ovale, nez droit et fin, lèvres minces, teint mat, un peu ambré ou olivâtre, mais on ne peut se dissimuler que plusieurs d'entre elles ont des caractères non équivoques de la race nègre, se traduisant surtout par l'épaississement du nez et des lèvres. Elles portent une longue chemise recouverte d'une blouse de cotonnade blanche, qui tombe jusqu'au-dessous du genou, laissant passer parfois un pantalon de toile blanche. Pour sortir, elles ajoutent une longue pièce de cotonnade ou de laine, sorte de haouli de couleur blanche, rouge, bleue ou rayée de diverses couleurs, dans laquelle elles se drapent avec une réelle élégance. Les cheveux sont distribués en bandeaux ou en larges tresses, et la tête est recouverte d'une sorte de mantille de couleur variable, parfois noire, qui complète heureusement l'ensemble. Les bijoux sont beaucoup moins abondants et plus sobres que ceux des Atria: un bracelet d'argent, un collier de verroterie et des boucles d'oreilles en argent en sont les principaux éléments. Pour se rendre plus belles (?), il leur arrive de se badigeonner les mains, même la figure, avec de l'ocre, ou tout au moins de se peindre quelques dessins jaunes.

Les dames Ifoghas sont renommées dans tout le Sahara pour leurs bonnes manières; mieux que quiconque elles manient la *rebaza*, sorte de violon à deux cordes, appelé ici *amsad*, avec lequel elles accompagnent leurs chansons improvisées. Non seulement elles chantent, mais elles dansent, contrairement à ce



PRÈS DE LA SOURCE EST INSTALLÉ UN FORGERON TOUATI (page 273). — CLICHÉ LECOCQ.

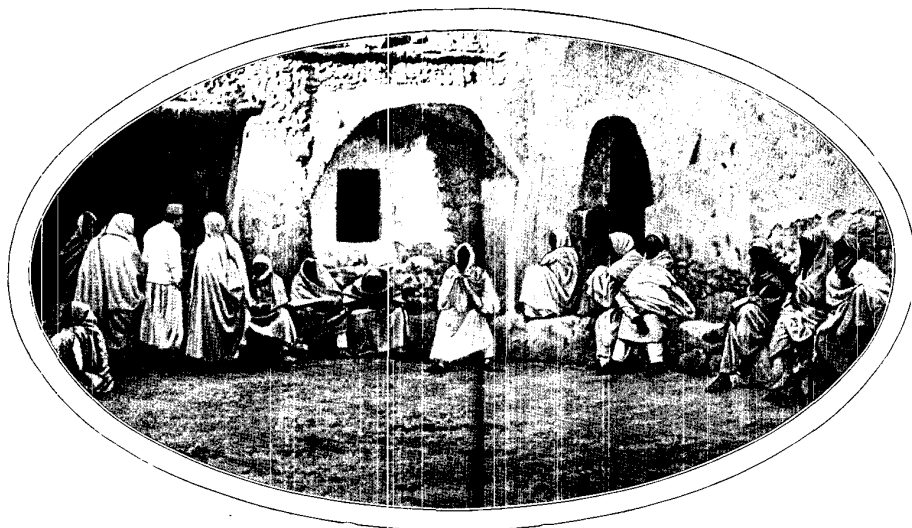
qu'ont affirmé tous les voyageurs. Tous les soirs, à la tombée du jour, les jeunes filles Targuia se réunissaient sur le plateau des Idoles pour danser. Les commissaires ottomans s'étaient offert une représentation spéciale et nous avaient vivement engagés à nous donner ce spectacle. C'était chose convenue, nous avions proposé des sommes folles : vingt sous par tête (à ce tarif, avait répondu notre vieux gendarme turc Mokhtar, toute la tribu viendra), mais la séance n'eut pas lieu : nous avons toujours soupçonné le kaïmakam de s'y être opposé.

Je ne reviendrai pas sur ce qu'ont dit les voyageurs sur les Touareg, leur organisation, le mode de succession, la situation de la femme. On sait quel tableau enthousiaste Duveyrier a tracé de cette société, des sentiments chevaleresques de ses membres, du respect des hommes pour les femmes, qui jouissent de la liberté la plus entière. Divers événements ont prouvé qu'il fallait en rabattre. A ce dernier point de vue, quelques petits faits nous ont montré que les femmes n'avaient point la liberté d'allures qu'on leur prêtait, et que l'autorité de l'homme s'exerçait durement. Les premiers jours, quelques femmes Targuia parurent au camp ; ensuite, on n'en revit jamais. Le commandant Donau avait conversé plusieurs fois devant une tente avec une femme qui répondait volontiers aux questions qu'on lui posait ; par la suite, la tente demeura toujours fermée. C'est seulement à cheval que j'ai pu approcher quelques représentants du beau sexe, d'assez près pour les photographier ; je doute que ce fut la crainte qui les fit s'éclipser. De même, tout porte à croire que ce n'est pas spontanément que ces beautés du désert ont renoncé aux vingt sous que nous propositions par danseuse.

Quant à l'honnêteté des Touareg, les récits des commerçants en disent long ! C'est à 6 000 que ces derniers estiment le nombre de charges qui leur ont été volées par ceux-là, en quelques années. Quand les Touareg trouvent une charge abandonnée dans le désert, ils la respectent s'ils ne peuvent en tirer parti ; quand ils la rapportent à son propriétaire, c'est pour percevoir sur celui-ci un impôt forcé. Les Ghadamsiens craignent les Touareg, qui les rançonnent depuis des siècles, mais ils ne les aiment guère. Comme le métier de pillard devient plus difficile depuis notre occupation du Sahara, les Touareg trouveront un emploi à leur activité en devenant nos auxiliaires ; ils feront, à côté de nous, de bons gendarmes, suivant le principe que les meilleurs douaniers sont d'anciens contrebandiers, et les meilleurs garde-chasse d'anciens braconniers ; lorsqu'ils seront assurés de leur subsistance, ces guerriers inlassables nous aideront à faire régner au Sahara la paix française.

(A suivre.)

LÉON PERVINQUIÈRE.



TOUAREG ASSIS SUR LE SOUK PRÈS DE LA PORTE DE DERAR (page 274).



BORDJ DJENNEIEN EST UN VÉRITABLE FORTIN. ARRIVÉE DE LA MISSION (page 281).

SUR LES CONFINS DE LA TRIPOLITAINE DE LA MÉDITERRANÉE A GHADAMES¹

PAR M. LÉON PERVINQUIÈRE

VI. — Départ de Ghadames. — Tounine et Sidi Maabed. — Bir Pistor. — Khechem el-Haouya. — Tiaret. — Djenneien. — El-Haguf. — Le Nefzaoua : Douz, Djemna, Kebili. — Les nouveaux puits artésiens. — L'autrucherie tunisienne. — Conclusion.



LA 233^e ET DERNIÈRE BORNE FRONTIÈRE.

A trois kilomètres à l'ouest de Ghadames, au bord de la Sebkat el-Melah, large dépression dont le fond est tapissé de gypse et de sel, s'élève la bourgade de Tounine; c'est une réduction de Ghadames où l'on compte seulement une centaine d'habitants. La petite oasis qui lui est contiguë renferme environ 400 palmiers et quelques arbres fruitiers, dont un olivier qui est venu tout seul; il ne produit presque rien. Trois puits à bascule permettent d'arroser l'oasis, qui est abondamment fournie en légumes et qui contribue à alimenter Ghadames. Ces puits mériteraient plutôt le nom de puisards; ils reçoivent l'eau des collines voisines par une *foggara*, c'est-à-dire une galerie souterraine, munie çà et là de regards et ayant plus d'un kilomètre de longueur. Quelques maigres bouquets de palmiers apparaissent au bord de la sebkat. Au fond, se dresse le Ghourd Mentrouta (d'autres l'appellent Messaouda), imposante pyramide sableuse qui s'élève d'une centaine de mètres au-dessus de la sebkat et qui mérite son nom d'« isolée »; la forme indique que le sable constitue seulement un manteau sur une pyramide de pierre.

A 300 mètres à l'est de Tounine se voit la célèbre zaouïa de Sidi Maabed, qui était autrefois réputée appartenir à la Tunisie, parce que le marabout qui lui a donné son nom était originaire du Djerid. A côté du tombeau a été élevé, il y a un demi-siècle, un ensemble de constructions, abritant une des plus anciennes zaouïa des Senoussia. C'est à Sidi Maabed que reçurent asile plusieurs de nos compatriotes, entre autres Foureau et Cazemajou, qui durent battre en retraite sans avoir pu entrer à Ghadames. Aujourd'hui, ces bâtiments sont abandonnés, depuis qu'une nouvelle zaouïa a été construite à Ghadames.

Au sud de cette ville s'étend, indéfinie, la Hamadat el-Hamra, dont les calcaires deviennent franchement rouges par places. Partout des dalles disloquées, d'énormes éclats de silex bruns, des débris de quartzites

1. Suite. Voyez pages 217, 229, 241, 253 et 265.

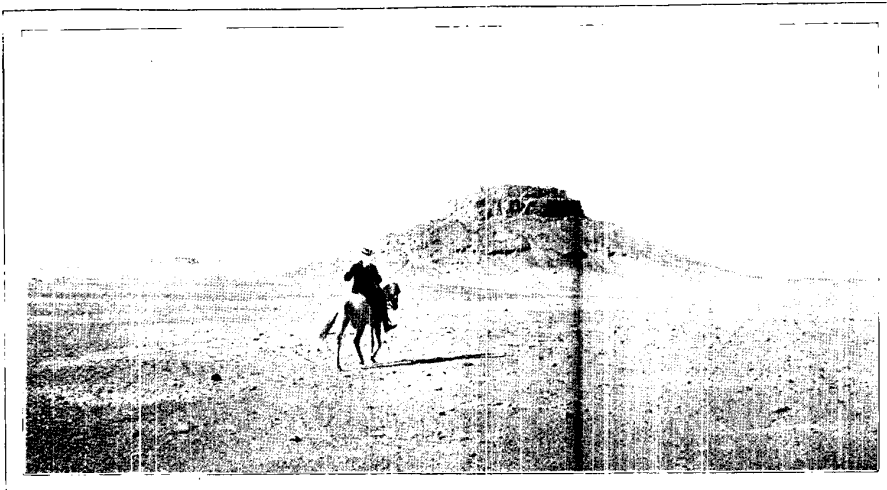
noirâtres. Ça et là, quelques petites buttes, telles que la Garat el-Hamel, qui supporte la 233^e et dernière borne frontière. Du haut de cet observatoire, qui domine le plateau d'une quarantaine de mètres, la vue se perd sur la Hamadat, noire et désolée, et sur le grand Erg, qui se dresse dans l'ouest. Ce fut notre dernière étape vers le Sud.

Après sept jours bien employés, il fallut quitter Ghadames et remonter au nord. Le départ s'effectua par un coup de sirocco terrible qui se chargea d'abattre nombre de tentes. Déjà, la veille au soir, nous avions eu un fort coup de vent, accompagné de grosses gouttes de pluie; le vent venait successivement de tous les points de l'horizon et ne se fixait nulle part.

Beau temps pour s'en aller dans l'Erg! C'est pourtant ce que je fis. Laisant le convoi remonter directement au nord, je vais voir la vieille ruine berbère de Tekout. Sur un tronc de cône, complètement détaché du plateau et couvert par une puissante strate dolomitique, subsistent les débris d'une vieille forteresse, qui porte un nom à faire frémir : Ksar el-Ghoul, le « château de l'ogre ». On accède péniblement à une plate-forme qui ne mesure guère plus d'une trentaine de mètres et où s'entassaient d'étroites habitations dont les murs subsistent encore; par contre, il ne reste aucune trace de voûte, ce qui laisse à penser que le toit était en chaume. Ce devait être une forteresse imprenable; les tombes qu'on remarque au pied de la butte sont celles de Touareg qui avaient vainement attaqué le ksar.

Les quelques palmiers de Tekout ont l'air perdu au milieu d'une large vallée, toute blanche de sel qui scintille au soleil. Là encore la rivière a été barrée par les dunes de l'Erg; il n'est pas difficile d'en reconnaître le cours dans le Houdh el-Abiodh, le « bassin blanc », qu'isole une ligne de dunes. Jamais je n'avais vu de si beaux exemples de ces cristallisations qu'on désigne souvent sous le nom de *roses du Souf* ou de *roses des sables*. A vrai dire, ces cristaux de gypse englobant du sable ressemblent plus à des bégonias qu'à des roses, mais peu importe; les formes en sont très variées. Un groupe de cristaux mesurait plus d'un mètre.

Par ce sirocco effrayant, la marche dans ces dunes n'avait rien d'attrayant. On mangeait du sable à l'envi et, sans lunettes, il eût été impossible de tenir les yeux ouverts. Le ciel était complètement obscurci par le sable en l'air, simulant une sorte de brouillard sec. Évidemment, il faut reléguer dans la légende l'histoire des caravanes englouties dans le sable, mais, par un coup de vent semblable, on comprend très bien qu'une caravane ne réussisse pas à conserver sa direction, ce qui peut la faire mourir de soif. Nous n'eûmes pas un sort si tragique, mais ce n'est pas sans quelque peine que nous atteignîmes cette curieuse colline noire, entourée de dunes, qu'on aperçoit de Ghadames. Un étroit couloir la contourne entièrement et l'isole d'un cercle de dunes pouvant mesurer une trentaine de mètres d'altitude relative. Les tourbillons qui règnent autour de cette colline sont, sans doute, les créateurs de ce couloir. Si la *garat* domine les dunes avoisinantes, elle est de beaucoup dépassée par les masses de sable qui forment un fond grandiose au nord-ouest; de ce côté, les dunes n'ont pas loin de 100 mètres de hauteur. Le sommet de la colline est couronné



KSAR EL-GHOUL. AU LOIN, LE GRAND ERG ENTOURANT LA GARAT HOUDH EL-ABIODH.

par une puissante dalle noire, qui forme abrupt de toutes parts. Enfin, nous avons réussi à grimper par une cheminée et à atteindre le plateau. La dalle supérieure est polie par le sable, comme vernie; ailleurs, les flancs sont guillochés ou creusés d'innombrables alvéoles. Tout cela est le travail du vent.

Tout le long de l'Erg, on rencontre des silex taillés d'un travail très re-

marquable, surtout des pointes de flèches; ailleurs, le sol est jonché d'éclats allongés indiquant un atelier de taille. Il est évident que ce pays était très peuplé à une certaine époque, lorsqu'un climat humide entretenait le cours de ces oueds qui allaient se déverser au grand oued Igharghar. Puis, la sécheresse est venue, les oueds ont cessé de couler, les dunes ont barré leur thalweg, donnant lieu à des lacs temporaires,



LE CAMP ET LA CUISINE DES CHAMELIERS A BIR PISTOR, PUIS CREUSÉ PAR LA MISSION.

qui ont eux-mêmes disparu. Alors, la population a émigré vers des lieux plus élevés. A quelle date cela s'est-il passé? Quelle était cette population? Est-ce elle qui a élevé les *tumulè* dont nous avons vu de nombreux spécimens? Toutes ces questions sont encore sans solution. De ce que les pointes de flèches rappellent celles qu'on trouve en France et qui remontent à l'époque de la pierre polie, il ne s'ensuit pas que ces instruments africains soient du même âge que les nôtres; ils peuvent être beaucoup plus récents; nous savons que certains dolmens de la Tunisie centrale sont contemporains de l'occupation romaine. L'âge du bronze et l'âge du fer sont fort mal représentés dans ces régions; certains auteurs ont même nié leur existence.

Bir Pistor marqua la première étape vers le Nord. C'est un puits creusé par la Mission au bord de la sebkhat de Mzezzem; l'endroit est bien choisi pour avoir de l'eau et, en fait, le débit est abondant, mais quelle eau! Plus de 10 grammes de plâtre, de sulfate de magnésie et de sel commun pour chaque litre! Vous jugez de l'effet produit! En France, le Conseil d'hygiène déclare qu'une eau renfermant un demi-gramme de matières salines par litre est impropre à l'alimentation. Que dirait-il s'il étudiait les puits de la piste de Ghadames? Le puits de Pistor peut être fort utile, d'autant que les environs offrent de bons pâturages à chameaux; dans ces pays, le principal est d'avoir de l'eau; tant mieux si elle n'est pas trop mauvaise. Vous n'ignorez pas que lorsqu'on a fait un puits, il est nécessaire d'égorger une chèvre dont le sang doit couler dans le puits, sans quoi celui-ci pourrait tarir (bien entendu les puisatiers mangent la chèvre). La cérémonie n'a pas été oubliée, mais nous avons préféré baptiser le puits au champagne. Pendant que les épigraphistes de la Mission gravaient une inscription bilingue, destinée à commémorer l'origine du puits, je travaillais sous ma tente, lorsque mon attention fut attirée par un spectacle singulier: deux hommes étaient assis par terre; l'un était à moitié nu, tandis que l'autre avait l'air de lui graver quelque chose dans le dos. Pas du tout: c'était un ventouseur. Sur le dos du patient, l'artiste appliquait de petits godets en fer blanc, dans lesquels il plaçait un papier enflammé; puis il donnait deux coups de couteau dans la peau tuméfiée. Voilà comment on pose des ventouses scarifiées à Bir Pistor.

Après la traversée des deux bandes de dunes, dont je n'avais coupé qu'une seule à l'aller, ayant contourné la plus méridionale, on retrouve la hamadat et ses champs de cailloux. Je les ai évités en longeant le bord de l'Erg sur une grande partie du parcours.

Tiaret est une petite oasis d'un type différent de celles que nous avons déjà vues. Entre deux grandes dunes dont l'une mesure une centaine de mètres de hauteur s'aligne, du nord au sud, une vallée sableuse, large de quatre cents mètres environ, une rivière de sable, un *oued er-rmel*, comme disent les Arabes. En réalité, c'est le lit même de l'oued Cherchouf, qui a été en grande partie obstrué par les dunes; là, comme partout ailleurs, le sable s'est accumulé dans les dépressions et s'est accroché aux buttes bordant la vallée. L'eau subsiste à la base des sables; un puits de deux mètres, possédant un coffrage de bois, permet d'atteindre le niveau aquifère. L'eau est un peu salée et légèrement amère. Deux petits groupes de palmiers, comprenant vingt-cinq arbres adultes et une douzaine de petits, forment toute l'oasis. C'est maigre! Encore beaucoup de ces palmiers sont-ils brûlés. Ils ne paraissent pas avoir de propriétaires; les dattes sont cueillies

par ceux qui se trouvent là au moment de leur maturité, généralement des gens de Sinaoun, qui amènent leurs bêtes aux somptueux pâturages de Tiaret — tout est relatif! Les dunes ont une forme arrondie, avec des pentes douces; mais elles sont parsemées de petites crêtes en croissant, à versants dissymétriques, de deux à trois mètres de hauteur. En ce moment, toutes les pentes fortes des *siouf* regardent l'est ou le nord-est; c'est donc de ce côté que se dirige le sable; mais la chose peut changer d'une saison à l'autre.

A Khechem el-Haouya « la pointe ou le nez du bât de chameau », nous constatons également l'empiètement de l'Erg sur le plateau crétaqué. J'étais curieux de voir cette localité, parce que j'avais trouvé près de Dehibat un bloc de pierre noire, qui est une lave superbe; évidemment, c'est un pilon primitif perdu par une caravane, mais il était intéressant d'en trouver l'origine. On sait qu'en Tripolitaine la hamadat est parsemée de volcans éteints. La Tunisie avait-elle son petit volcan? Ce fut l'un des problèmes du voyage. Mes méharistes, auxquels j'avais montré la pierre, avaient répondu qu'il y avait beaucoup de pierres semblables à Khechem el-Haouya, autour d'une colline conique de couleur foncée. Je ne pouvais m'abstenir d'aller y faire un tour. Malheureusement, les pierres noires sont les unes des silex, les autres des blocs de calcaire, calcinés et noircis par le feu; quant à la colline conique, elle n'a rien d'un cratère volcanique; c'est une de ces *gour*, découpées par l'érosion dans le plateau, auxquelles d'énormes bandes de silex, bruns ou noirâtres, des dolomies rousses et des quartzites presque noires impriment une teinte générale foncée.

Par contre, Khechem el-Haouya m'a montré le plus bel atelier de taille de silex que j'aie jamais vu. Il se trouve au milieu de la plaine; les tailleurs de pierre devaient utiliser les blocs épars sur le sol. Quant aux puits, c'est un des plus mauvais que je connaisse; les chevaux ont refusé l'eau et les chameaux y ont à peine trempé les lèvres. Avec une sûreté d'orientation vraiment admirable, Khalifat nous a conduits vers ce puits que rien ne désigne à l'attention et où mon guide prétendait n'être pas revenu depuis qu'il accompagnait Morès; et encore venait-il alors en sens opposé. Vraiment ces nomades sont étonnants! Je me suis amusé plusieurs fois à leur faire désigner de la main la direction d'un point éloigné et invisible, mais connu d'eux: l'erreur n'a jamais dépassé 40 degrés.

Mon attention avait été également appelée sur une autre colline dont le nom paraissait indiquer la présence de l'argent (*fedda*); malheureusement, il n'y a pas trace de minéralisation. Au surplus, le nom véritable est Guelb et-Feheda « le cœur du guépard femelle ». Adieu le plomb argentifère! Après la mine de dentifrice, voilà la mine de guépard!

Bir Montecer était encore un point qui préoccupait beaucoup de gens; on en parlait avec enthousiasme, presque avec respect. Avec Zar, c'était le grand centre présumé des nitrates. Hélas! pas plus qu'à Zar, je n'ai vu le moindre nitrate. De la calcite, des concrétions siliceuses sur les pentes; dans le fond de la vallée,

une croûte gypseuse; voilà tout ce qu'il y a aux alentours de Bir Montecer. En chassant les nitrates, j'ai trouvé, près d'un puits à sec, une inscription libyque que personne n'a réussi à lire.

Un plateau bien pauvre en végétation, mais dont le sol est parsemé de bois silicifiés, nous mène jusqu'au bord de la vallée de l'oued Djenneien, dont la largeur est comparable à celle de la vallée de la Seine. Le lit est constamment à sec, sauf après les forts orages; alors l'eau dépasse parfois le bordj de Djennein, mais il est bien



LE VENTOUSEUR AU DÉSERT (page 279).

rare qu'elle atteigne l'Erg. Elle suffit à entretenir un peu d'humidité dans quelques bas-fonds, où l'on peut cultiver les céréales. Dans une *garaat*, les cavaliers de Djenneien ont récolté, l'an passé, plus de 500 pastèques. Les alluvions cimentées de l'oued portent une couverture végétale assez dense.

Le versant méridional de la vallée est formé par la tranche du plateau que l'on descend par un raidillon

étroit. L'autre rive est enfouie sous les dunes de l'Erg Djennein; j'ai mesuré l'une des plus hautes dunes :



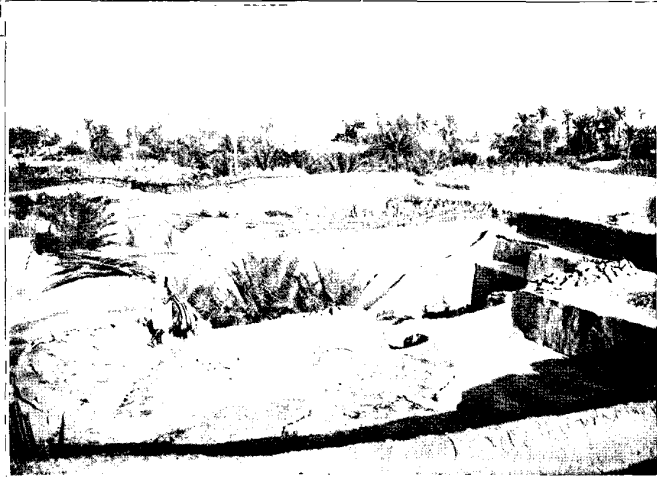
TIARET : LA MOITIÉ DE L'OASIS EST INSTALLÉE AU PIED D'UNE GRANDE DUNE (page 279).

très efflorescents se transforment promptement à l'air en une neige immaculée. Les Arabes les connaissent depuis longtemps et s'en servent pour le tannage des peaux; au fond, c'est la seule utilisation pratique, étant donné la faiblesse du gisement et son éloignement de tout centre.

Le bordj Djennein est assis sur la rive droite de l'oued du même nom, dont le fond est encombré de petites dunes engendrées par le vent qui remonte l'oued. Quand celui-ci coule, ce qui ne lui arrive pas souvent, tout le sable est balayé. Le bordj est un véritable fortin où se réfugièrent, en cas d'alerte, tous les mokhaznia; en temps ordinaire, ceux-ci habitent sous la tente ou dans les cavernes qu'ils ont creusées dans les berges de l'oued. Ils doivent se rassembler au premier signal. Pour m'en donner la démonstration et en même temps pour faire un exercice, sur le coup de deux heures du matin, le lieutenant Bouvet fit résonner le *tabal*, le tambour de guerre; mais ce



LA JOLIE SOURCE DE RAHMAT (page 286).



A DOUZ, BEAUCOUP DE PALMIERS SONT PLANTÉS AU FOND D'UN Puits (page 285).

soixante-cinq mètres. C'était déjà un travail que de grimper sur cette colline mouvante, d'autant que le vent du Sud, le *chahili*, se faisait sentir d'une manière pénible. La nuit avait encore été très fraîche (0°), mais au milieu de la journée le thermomètre indiquait 20° à l'ombre et 34° au soleil. L'ascension vaut la peine qu'elle donne : autour d'un bassin, d'une blancheur éblouissante, les dunes acquièrent rapidement une hauteur notable; leurs longues croupes sont comme guillochées d'innombrables creux, tout remplis d'ombre sous le soleil levant; entre eux courent des crêtes courbes, d'orientation un peu incertaine; il semble bien cependant que ces petites dunes élémentaires ont une tendance à s'aligner du nord-ouest au sud-est, le versant abrupt étant tourné au nord-est. On est incliné à en déduire que tout ce sable vient du grand Erg dont la masse est toute proche, du côté du sud-ouest. Le bassin situé au milieu des dunes est le Houdh ech-Chebb, où l'on avait signalé de l'alun; en fait, c'est du sulfate de soude dont les cristaux transparents et

dernier était enroué, et il fallut bien une heure et demie avant que les cavaliers fussent rassemblés. Le tabal et les gens se ressentaient du coup de chehili — de sirocco, comme disent les Européens — qui nous affligeait depuis trois jours. Pour moi, qui étais traité en pacha et qui habitais la chambre du bordj, je n'ai pas trop souffert, mais les camarades ont été moins bien partagés, ensevelis sous leurs tentes abattues par le vent (sauf Michal qui avait préféré demeurer dehors plutôt que de recevoir le mât sur la tête). Au jour, le camp était rasé; ce qu'il y avait de mieux c'est que quelques lascars étaient couchés sous leurs toiles de tente abattues, se disant qu'après tout on était plus sûr ainsi de ne pas les recevoir une seconde fois sur le nez. Le vent et la pluie faisaient rage; rester dehors manquait de charme, mais la porte du bordj était solidement verrouillée; alors le lieutenant Lecocq se mit à prononcer quelques « Sesame, ouvre-toi » sur un mode si catégorique que la porte ne put y résister. Entendant un brouhaha insolite, je me levai en hâte, pensant que c'étaient les Touareg. Heureusement, il n'en était rien.

A Djenneien se fit la dislocation; la Mission rentrait par Dehibat, tandis que je remontais directement au Nord, car je devais me rendre à El-Haguef, à la demande du général de division. Les adieux furent touchants; on versa des larmes de champagne; ce n'est pas sans regrets que je quittais de charmants compagnons, dont j'avais pu apprécier les qualités et dont j'avais regu l'accueil le plus affable.

De Djenneien, je me dirigeai vers Bir Kcira, l'un des puits les plus importants du Dahar. Miracle! l'oued a coulé; il a plu fortement l'avant-veille, aussi un long ruban d'argent serpente-t-il entre les berges sombres de la vallée taillée dans le roc; quelques djedari, installés dans les anfractuosités, se couvrent de feuilles vertes et rappellent un peu nos buissons d'épine noire. Là-bas, dans le fond de la vallée, git le puits, certainement très ancien, auquel on vient d'octroyer une margelle en ciment. Un piton conique le domine, couronné par le marabout vénéré de Sidi Redjouane, simple *haouta* : un mur semi-circulaire en pierres sèches, ouvert au sud-ouest, tandis qu'au nord-est existe une logette qui abrite une écuelle. Dans la courette, trois grosses jarres, en terre vernissée verdâtre, et un peu partout, des bouts de chiffons accrochés aux aspérités, offrandes votives des femmes. Khalifat me montre de nombreuses traces de sang; tous les indigènes qui viennent ici doivent égorger un mouton. C'est là évidemment une survivance d'une coutume païenne. Deux religions se sont superposées, la deuxième n'ayant pas entièrement effacé l'autre. Chose curieuse, on constate la même superposition de deux édifices : la haouta est construite au sommet d'un ancien tombeau berbère, d'un *redjem*, qui peut avoir une dizaine de mètres de diamètre et deux de hauteur. Il se pourrait d'ailleurs que le nommé Redjouane fût le citoyen enterré sous ces pierres amoncelées; on lui aurait ultérieurement donné du Sidi pour l'islamiser.

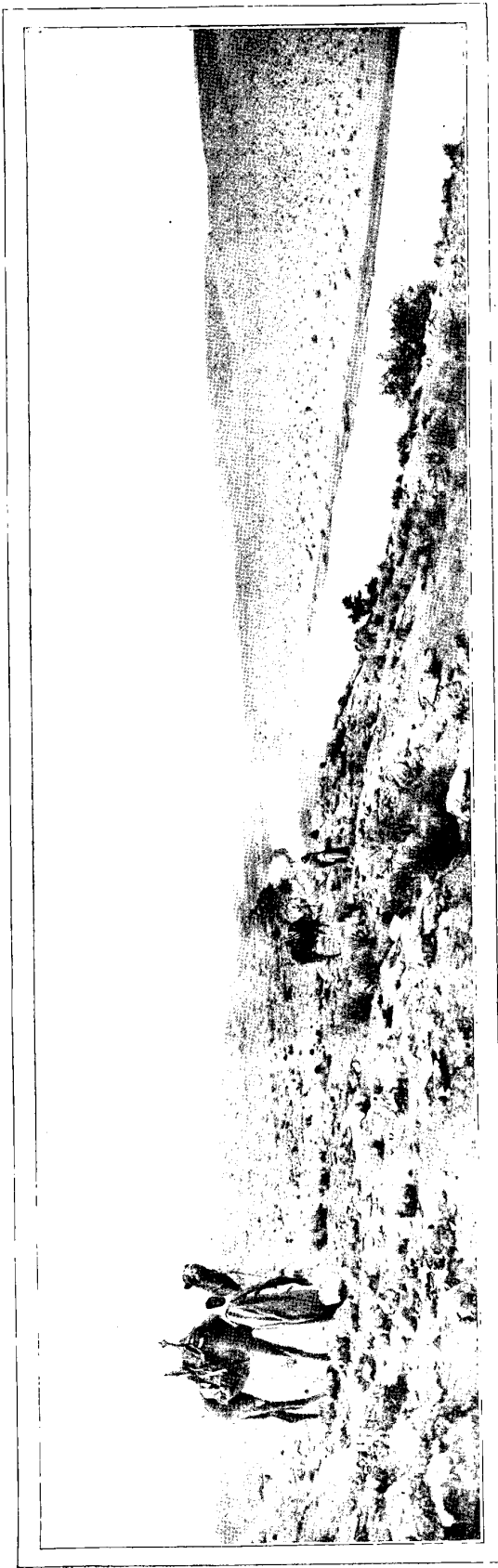
De Bir Kcira, je gagne le bord du Dahar, en profitant de larges vallées où la marche est facile; les



EL-HAGUEF. LES RUINES DU FORTIN ROMAIN (page 284).

berges sont dominées par d'énormes rochers qui simulent des ruines; l'un d'eux présente même une singulière apparence de créneaux ou de dents inégalement brisées. Aux défilés se dressent des redoutes rudimentaires, dirigées vers des ennemis venant du Nord. A quelle époque remontent ces murs de défense? Je l'ignore, mais il résulte des dires de mes méharistes qu'ils ont encore servi à une époque récente. Bientôt, je descends dans la Djeffara par un de ces oueds décapités dont il a déjà été question précédemment.

Beaucoup de tentes dans la Djeffara. Quelle différence avec 1905 où je n'avais vu personne pendant quinze jours! Partout des champs d'orge dont le vert tendre égaye la grisaille de la plaine. Les gazelles sont nombreuses, mais elles se tiennent à distance respectueuse : à 200 mètres, une gazelle n'est pas plus grosse que le guidon de la carabine, et la balle trouve beaucoup plus de place à côté. Je m'essaie sur la grande outarde, gibier



L'OUED KIRA. MIRACLE! L'OUED A COULÉ! (page 282).



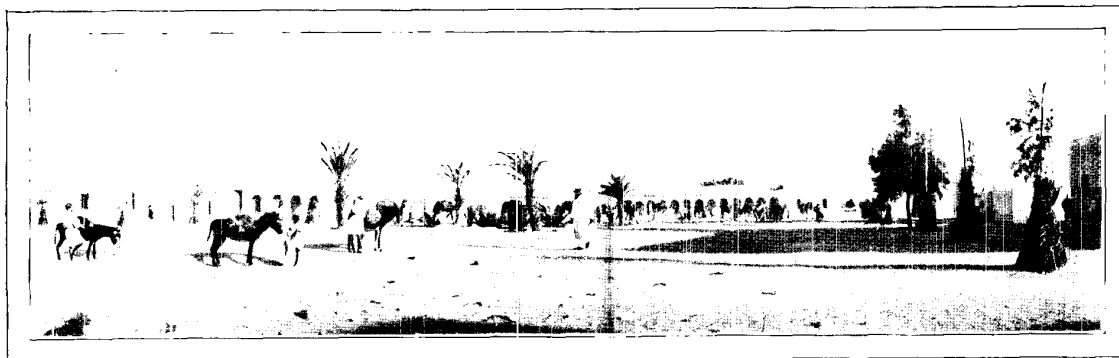
LA SOURCE DE BAZMA EST DES PLUS PITTORESQUES (page 280).

imposant, sinon succulent, mais cet oiseau est encore plus méfiant que la gazelle; j'en ai poursuivi un pendant plusieurs kilomètres sans réussir à l'approcher. Il paraît que je m'y suis mal pris; j'aurais dû pousser devant moi un chameau; ce palladium camélique m'eût assuré la victoire!

De Tatahouine, je repars dans l'Ouest pour atteindre El-Haguef; j'aurais pu m'y rendre directement de Djenneien, mais il aurait fallu faire de fortes provisions d'eau, d'autant que c'est une denrée inconnue à El-Haguef (c'était précisément pour cela qu'on m'envoyait dans ce *bled* inhospitalier). C'est un point de passage assez important; les alentours recèlent de bons pâturages à chameaux et il s'agissait de savoir si un puits artésien avait des chances de réussite.

Me voilà donc de nouveau en route pour le Dahar. Je passe par Ghoumrassen, l'un des ksour les plus curieux. La vieille forteresse, perchée sur un rocher difficilement accessible, est complètement abandonnée; la mosquée elle-même tombe en ruines; les habitants logent maintenant sous le rocher qu'entourent beaucoup de rhorfas; dans la vallée, quelques tentes de nomades sont établies à l'ombre d'oliviers magnifiques. Après Ghoumrassen, la vallée se resserre en un pittoresque défilé, entaillé dans les calcaires supérieurs du Jurassique, pour s'élargir de nouveau dès qu'on a coupé ceux-ci. La haute crête crétacée, qui borde le Dahar, a été sciée elle-même par une rivière qui offre une route facile. C'est l'une des voies naturelles menant de la Djeffara dans le Sahara ou réciproquement; toute invasion, toute bande de pillards devaient passer par là. Les Romains étaient trop avisés pour n'en pas tenir compte; aussi avaient-ils établi des travaux de défense dans cet oued, ainsi que dans une autre vallée analogue, située un peu plus au nord. J'étais curieux de voir le grand barrage de l'oued Okahil, dont j'avais entendu souvent parler et qui constituait, disait-on, le plus remarquable travail hydraulique de toute la région. Je n'eus pas de peine à me convaincre que sa destination était tout autre. Après mon retour, j'ai eu connaissance d'un travail de Blanchet; ses conclusions et ses arguments sont identiques aux miens. En ce point, la vallée mesure près d'un kilomètre de largeur; elle est d'ailleurs très bien délimitée entre des berges fortement inclinées, sur le flanc desquelles grimpe la muraille qui barre la vallée. Cette muraille mesure seulement quelques mètres d'épaisseur à la base; jamais elle n'eût résisté à la poussée de l'eau, si l'oued avait coulé. Les Romains étaient trop bons architectes pour commettre une pareille erreur. Un petit bâtiment interrompt la muraille au fond de la vallée: c'était la maison du gardien du barrage, disaient les descriptions. Singulière idée que de loger ce gardien au fond de l'eau! En réalité, cette construction est un double corps de garde, entre les deux salles duquel existait une porte. La muraille fait partie de tout un système défensif connu sous le nom de *limes tripolitanus*, route jalonnée de postes et complétée par des levées de terre ou de pierres, dont on trouve des traces depuis les chotts jusqu'à Leptis magna, en Tripolitaine. Cette « muraille de Chine » protégeait le monde romain contre les incursions des barbares sahariens.

Le poste le plus avancé était Ksar Ghilane « le château des Ogres », installé à El-Haguef, au bord du Sahara, au débouché de la vallée que nous suivons précisément. Ce poste romain possédait une citerne, mais elle servait seulement de réserve; il devait y avoir quelque part un puits dans les environs. Il a été impossible de le retrouver; peut-être a-t-il été enfoui sous les dunes qui arrivent jusqu'au ksar. Celui-ci a été complètement déblayé par le lieutenant Gombeaud; il est encore assez bien conservé. A l'intérieur d'une épaisse muraille, dessinant un rectangle de 40 mètres sur 30, sont disposées vingt chambres inégales, séparées d'une habitation intérieure par un chemin circulaire. Plusieurs escaliers menaient à une terrasse, peut-être à un premier étage. Une seule ouverture, tournée vers l'Orient, permettait de pénétrer dans la forteresse; elle a encore conservé son cintre. Une rainure, creusée en arrière, indique l'emplacement d'une herse, tandis que quelques mètres plus loin devait exister une porte que renforçaient, au besoin, deux poutres disposées horizontalement et dont on voit encore les logements. Sur les deux côtés du couloir, les murs sont



LA GRANDE PLACE DE KEBILI ET LE BUREAU DES AFFAIRES INDIGÈNES (page 286).



LES MEHARA AU Puits ARTÉSIEN DE DOUZ.

percés de sortes de meurtrières. Ce fortin est construit sur un piton isolé, d'une trentaine de mètres d'élévation ; il semble avoir eu une enceinte extérieure dont on distingue des restes ; les ruines d'un petit édifice subsistent sur un éperon du mamelon. Comme on le voit, Ksar Ghilane était une forteresse imposante. Une inscription nous apprend qu'elle fut édiflée sous le règne de Commode, c'est-à-dire entre 180 et 192 ; d'autre part, quelques débris de monnaies prouvent qu'elle était encore occupée en 314. Une stèle nous fait encore savoir que la garnison était fournie par la III^e légion. El-Haguel est le poste romain le plus avancé du Dahar ; il commandait la piste qui menait vers Tatahouine et Medenine, ainsi que la piste du Sud, se dirigeant vers Ghadames. Toutefois, l'absence de ruines dans cette dernière direction autorise à penser que les communications habituelles avec Ghadames ne devaient pas avoir lieu de ce côté.

El-Haguel est à une centaine de kilomètres au sud de Kebili, centre administratif du Nefzaoua, par lequel devait s'effectuer mon retour. En deux étapes, nous gagnons Douz, dont le bordj n'est plus occupé que par quelques méharistes. Triste pays, dans l'ensemble, très plat, sauf quelques vagues éminences laissant percer des bancs calcaires à travers le sable qui les engloutit. Le sable, ne trouvant pas d'obstacles pour s'y accrocher, s'étale en dunes basses, présentant une forme typique en croissant. Il y a bien quelques bandes de dunes plus accentuées, mais c'est l'exception. Comme le sable est peu épais, il recèle peu d'eau, et la végétation s'en ressent, au point de disparaître. Le second jour, le sable finit par céder la place à un sol gypseux, souvent un fond de chott, où la végétation n'est pas plus abondante.

Nous atteignons ainsi Douz, l'une des principales oasis du Nefzaoua, singulier pays tout diapré d'innombrables oasis (les statisticiens impitoyables prétendent qu'il y en a mille et trois), où les dunes blondes alternent avec les chotts poudrés de sels. Depuis longtemps, les Arabes ont comparé le pays à une peau de panthère dont les palmeraies représenteraient les taches sombres, semées sur le pelage fauve du sol. Une infinité de sources artésiennes ramènent à la surface l'eau d'une nappe captive et y déversent la fécondité. Autour de ces sources, le sable s'est peu à peu amoncelé, et l'eau émerge au sommet d'un cône, à tel point qu'on a pu comparer ces sources à des « volcans d'eau ». Rien n'est plus curieux que ces bouquets de palmiers, parfois denses et serrés, parfois clairsemés et peu nombreux, qui mettent une note gaie dans la tristesse du paysage ; de loin, ils semblent comme suspendus en l'air. Quand on va de Douz à Kebili, on en aperçoit jusqu'à une trentaine à la fois, séparés par des espaces presque entièrement stériles où chameaux et moutons ont peine à trouver une maigre pâture.

Douz possède une seule source, encore est-elle assez modeste, mais l'eau existe partout à faible profondeur, et de nombreux puits vont la chercher. D'ailleurs, les indigènes ont trouvé plus pratique de planter leurs palmiers au niveau de l'eau. Comme à El-Oued, ils creusent leurs jardins jusqu'au niveau aquifère, ce qui n'est pas une mince besogne ; de la sorte, les palmiers ont moins besoin d'être arrosés. Seulement, il ne fait pas bon circuler la nuit à travers Douz, car on risque à chaque instant de tomber dans un puits à découvert ou dans une *khout*, un trou de cinq à dix mètres de profondeur. D'autres palmiers ont crû sur la dune, mais ils ne forment pas une *ghaba*, une forêt, comme à Kebili où à Tozeur. Il y a de l'air, du ciel, entre eux : leurs troncs élancés ou tordus encadrent de façon charmante quelque maison rustique ou quelque koubba. Je m'en voudrais d'oublier les beaux résultats obtenus, ces dernières années, grâce à un forage artésien, qui débite environ 800 litres à la minute et qui a permis de créer 35 ou 40 hectares

de jardins nouveaux. C'est une joie pour les yeux de voir une eau limpide couler à flots; les indigènes ne sont pas moins sensibles à ce plaisir et ils apprécient la valeur de notre œuvre. Ils demandent qu'on fore des puits partout. « Tu n'as qu'à penser, me disait le khalifat de Douz, et nous ferons le travail. » Le malheur est que toute chose a une limite, et peut-être ne sommes-nous pas très loin de cette limite. Les Merazig qui habitent Douz sont de grands nomades, et sur un millier d'hommes que compte l'agglomération, il y en a bien la moitié en route. Ce sont des Arabes, mais beaucoup de nègres se mêlent à eux.

En quittant Douz, je laisse à gauche l'oasis d'El-Galaa, si curieusement perchée sur une colline, et je gagne Djemna par la route, car il y a une route. En chemin, je m'arrête pour photographier Mathouthia, minuscule oasis qui ne possède peut-être pas vingt palmiers, groupés sur une petite butte. Les abords de Djemna sont complètement nus; on compterait les brins d'herbe. Des maisons carrées, à toits plats, occupent le pied de la colline; d'autres essaient au milieu des palmiers. La source offre un coup d'œil délicieux: dans la vasque d'émeraude se mirent les aigrettes d'immenses palmiers, qui donnent une ombre discrète à des figuiers, des grenadiers, des treilles, des pistachiers, des oliviers; au pied de ces arbres, la terre est revêtue d'un tapis vert d'orge ou de luzerne. Ce site enchanteur est, hélas! un point des plus fiévreux du Sud.

Avec des proportions plus réduites, Rahmat n'est pas moins gracieux. Les grenouilles y sont d'ailleurs beaucoup plus nombreuses que les habitants; jamais je n'avais entendu pareil concert! A Bazma, nous nous réjouissons de voir une petite rivière qui sort du puits artésien. Si l'ancienne source est plus pittoresque, ce fruit de l'industrie humaine n'est pas moins précieux; partout, des gens travaillent à aménager les nouveaux jardins; le terrain est encore un peu salé, mais dans deux ou trois ans quelles récoltes il donnera!

A Kebili, je ne me reconnais plus! Quelle transformation depuis dix ans! Je ne sais si aucun point de Tunisie a progressé de la sorte. J'ai le plaisir d'être reçu (de quelle façon charmante!) par le principal auteur de ces transformations, le capitaine Jeangérard, le « roi du moellon », disent les camarades. L'ancien bordj Philibert est remplacé par des constructions qui ont fort bon air. En bordure d'une grande place, plantée d'eucalyptus et de palmiers, s'alignent les bureaux des Affaires indigènes; à l'opposé a été édifié un souk, un marché où se traitent des opérations importantes (plus de 300 000 francs par an); de part et d'autre, la poste et des maisons particulières. Plus loin est un bordj où la troupe et les officiers trouveront un asile convenable. C'est bien le moins qu'on loge de façon acceptable les malheureux qui vivent dans cette fournaise: cet été, la température a dépassé 51° à l'ombre! A Souk el-Baiaz, ils seront moins exposés aux atteintes de la fièvre qui règne à l'état endémique dans l'oasis. Des avenues s'ébauchent, bordées de palmiers. Les eucalyptus de la maison de commandement sont maintenant de grands arbres, qui jettent une ombre délicieuse sur la source du jardin. Plus loin sont les grandes sources, qui débitent de 5 à 6 000 litres à la minute, une vraie rivière. Lors de mon passage on était en train de les curer; des nègres piétinaient dans l'eau, aux accents d'une *nouba* qui excitait leur ardeur au travail, mais dont le charme mélodique est médiocre pour des oreilles européennes.

L'oasis de Kebili est comparable à celle de Tozeur, quoique plus petite et peut-être un peu moins belle. Les jardins de l'ancien caïd comptent parmi les plus remarquables; on y voit presque tous les arbres susceptibles de réussir là-bas « ce que le burnous a dû suer pour arriver à ce résultat! » disent les mauvaises langues. L'oasis de Kebili seule compte environ 80 000 palmiers, dont le quart est assujéti à l'impôt; pour l'ensemble des grandes oasis du Nefzaoua, c'est à plus de 500 000 qu'il faut évaluer le nombre des palmiers.



LE JARDIN DE L'ANCIEN CAÏD DE KEBILI COMPTE PARI MI LES PLUS REMARQUABLES.

Le capitaine Jeangérard a eu la patience d'en relever quatre-vingt-quatre variétés, de valeur très diverse. Les *deglat en-nour* sont encore en quantité restreinte, mais leur nombre s'accroît peu à peu; les anciens

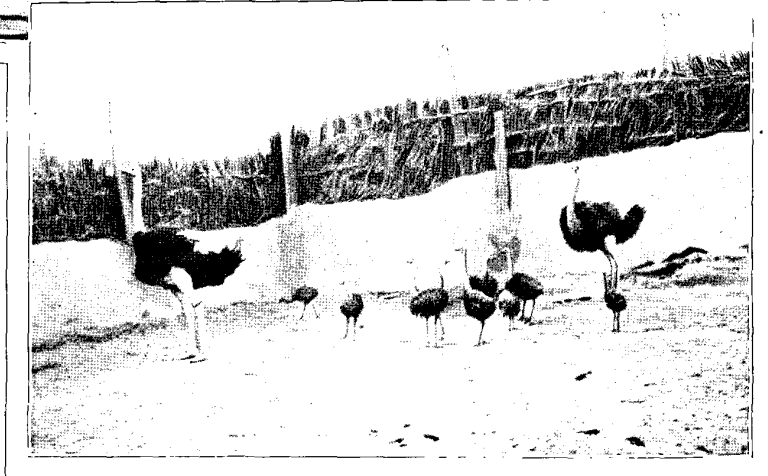


LE MALE ET LA FEMELLE
EN TRAIN DE COUVER.

arbres sont progressivement remplacés par des rejetons de cette variété, qui donne des fruits universellement appréciés. Ces derniers sont encore surpassés en qualité par une variété, le *menakher*, qui est malheureusement très rare. Le prix atteint 50 francs les 100 kilogrammes sur place, tandis que les *deglat* ne dépassent pas 30 francs et que beaucoup de dattes communes se vendent de 5 à 10 francs les 100 kilogrammes. Il y a là un champ d'exploitation qui demeure ouvert.

apparence, mais à laquelle ne manquait qu'une chose, l'eau. Me sera-t-il permis de rappeler ici que j'avais indiqué autrefois combien probable était la réussite de puits artésiens au sud du Tbag, spécialement à Kebili? Toutefois, c'est au colonel Pujat que revient le mérite de les avoir fait exécuter. Les beaux résultats qu'il avait obtenus à Touggourt, l'avaient engagé à entreprendre des travaux analogues au Nefzaoua. Il avait formé un autre projet : celui de créer une autrucherie. Lorsque vint l'heure de la retraite, il ne put se résoudre à quitter ce pays qu'il avait si bien administré. Désormais, il a réalisé son rêve.

AUTRUCHONS
D'UN MOIS.



AUTRUCHONS DE 3 MOIS (page 288).

Les sept puits artésiens de Kebili vont accroître très notablement l'étendue et la valeur de l'oasis; de nouveaux jardins sont déjà plantés; d'autres se dessinent. C'est une conquête faite sur une terre stérile, en

En l'absence du colonel Pujat, son associé, M. de Franqueville, me fait aimablement visiter l'autrucherie qui s'est installée dans l'ancien bordj désaffecté. Les autruches sont enfermées dans des parcs ayant, en moyenne, vingt-cinq mètres de côté, limités par des levées de terre, surmontées elle-mêmes de djerid, de feuilles de palmiers, qui atteignent 2 m. 50 environ. Une forte porte en bois interrompt la palissade. Il y a une quinzaine de parcs contenant généralement un couple, bien que quelques mâles aient deux femelles. Celles-ci sont d'un gris brunâtre, uniforme, tandis que les mâles sont noirs, sauf la queue et le bout des ailes qui portent les

plumes blanches si appréciées. Avec leurs cuisses et leur cou déplumés, ils ont un aspect cocasse; on dirait qu'ils ont mis une pèlerine noire pour cacher leur nudité. A l'époque des amours, le cou des mâles devient tout rouge. Lors de mon passage, il y avait vingt-huit autruches adultes provenant du Caire, dix-sept autruchons d'un an et trente-cinq petits d'un à trois mois. Ces derniers sont gris brun, comme les femelles; leur dos est couvert d'aspérités qui ressemblent plus à des piquants de hérisson qu'à des plumes d'autruche. A un mois, ils ont la taille d'un fort poulet; à trois mois, ils sont grands comme une oie; à un an, ils mesurent un mètre de hauteur.

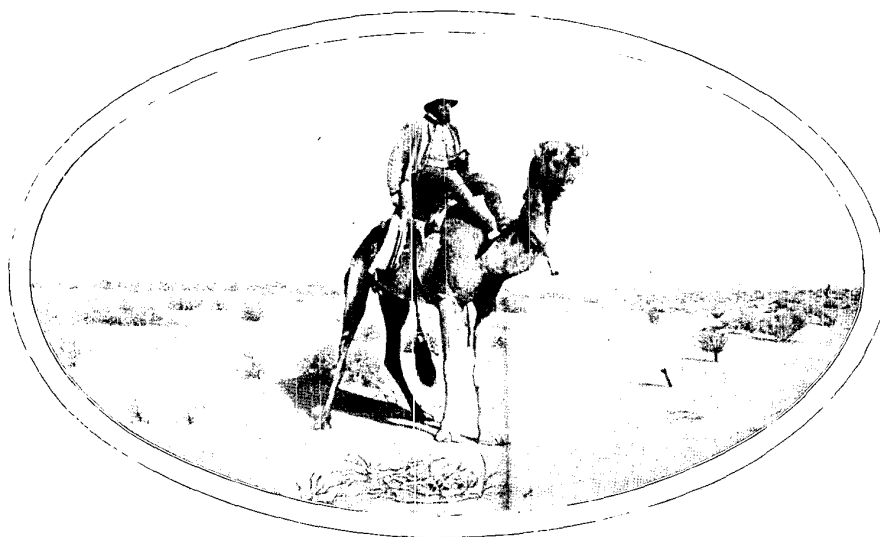
Dans un parc, un couple est en train de couver; le mâle est aussi occupé que la femelle, qui demeure immobile, le cou collé à terre; des œufs sont en promenade sur le sol. La femelle pond, en effet, plus d'œufs qu'elle n'en peut couver, une trentaine; on lui en laisse la moitié et on porte les autres dans les couveuses artificielles où on maintient une température de 39° à 40°. L'incubation dure de 42 à 45 jours; lors de ma visite, il y avait plus de cent œufs dans les couveuses. Le résultat est un peu variable, généralement moins bon que l'incubation naturelle. On nourrit les autruches avec de la luzerne, des fèves et du maïs, que fournit une exploitation agricole, annexée à l'autrucherie. L'élevage ne va pas sans difficultés; plusieurs grandes autruches sont mortes de chaleur, mais le principal inconvénient est la facilité avec laquelle les autruchons se cassent les pattes. Pour les fortifier, on leur fait prendre du glycéro-phosphate de chaux. Tous les jours, ils ont café et pousse-café (rhum), pour stimuler l'appétit. Comme ce régime est échauffant, on leur administre ensuite une cuillerée d'huile que ces bipèdes emplumés acceptent très bien.

A Kebili se terminait ma mission. Après une étape de seize heures (ouf!), je gagnai Gafsa où je rejoignis la ligne ferrée destinée à exploiter les gisements de phosphate découverts par mon glorieux et modeste prédécesseur, Philippe Thomas.

Si, maintenant, nous jetons un coup d'œil sur l'avenir économique des pays que nous venons de parcourir, nous noterons qu'il importe de faire une distinction. Nous avons vu que le Nefzaoua est en plein développement; il y a encore quelque chose à faire de ce côté. Dans la Djefara, la surface cultivée ne pourra que s'accroître, mais je ne pense pas que des colons aient avantage à venir s'y installer. En tout cas, ils n'ont rien à faire dans l'immense pays qui s'étend de Dehibat à Ghadames. Le sol ne produit rien et ne peut presque rien produire. Les nomades y mènent paître leurs troupeaux, mais eux-mêmes ne peuvent vivre avec les ressources du pays; il leur faut acheter ailleurs des grains et des dattes. Au point de vue minéral, l'avenir ne m'apparaît pas plus brillant; il n'y a rien à espérer de ce côté.

Néanmoins, nous serons amenés forcément à occuper ce pays; un poste indigène a déjà été installé à Mechiguig; tôt ou tard, on en créera un autre plus loin. Acceptons cette nécessité, mais réduisons au minimum les frais d'occupation. Celle-ci n'a qu'un but : assurer la tranquillité du pays et protéger les contrées plus favorisées qui se trouvent au nord des chotts. Ainsi la Tunisie poursuivra sans arrêt le magnifique essor économique auquel nous assistons depuis une vingtaine d'années.

LÉON PERVINQUIÈRE.



UN CHARGÉ DE CONFÉRENCES A LA SORBONNE DANS LE SAHARA.